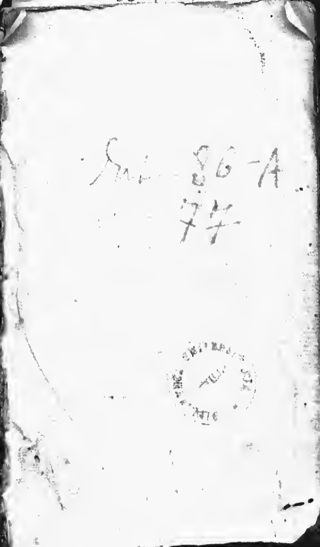


VOYAGE
EN
ESPAGNE.

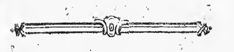
VOYAGE
EN
ESPAGNE.

Par Mr. LE MARQUIS
DE LANGLE.

PREMIERE PARTIE.



M. DCC. LXXXV.



AVIS DES ÉDITEURS.

CHERCHEZ-VOUS un voyage bien exact, bien savant, bien philosophique & politique? Faut-il, pour vous satisfaire, avoir mesuré la façade de l'Escurial, en avoir dénombré les tableaux? Ne lisez pas ce voyage; le voyageur ne vous dira pas un mot de ce qui vous intéresse.

Ce n'eſt pas un voyage en Eſpagne que vous liſez, c'eſt bien le ſien, comme ſon titre l'annonce ; il eſt à lui, tout à lui ; vous l'y trouverez plus que l'Eſpagne.

Mais ſi le voyage ſentimental de Sterne vous a plu, liſez ce voyageur-ci, il vous fera grand plaiſir.

Vous y trouverez de la gaité, de la vivacité & de l'ame. L'auteur s'eſt peint, c'eſt lui. Il a une phyſionomie qui lui eſt propre, & s'eſt un

rare mérite aujourd'hui de ne pas être un perroquet de morale & de ſentiment.

La premiere édition de ce charmant ouvrage a été ſi mal exécutée, que nous croyons faire plaiſir au public, en lui en offrant une nouvelle.

On trouvera dans notre édition, ſeule avouée de M. le Marquis DE LANGLE, *un ſecond volume tout neuf, & les articles du premier abſolument refondus.*

On reprochera pluſieurs in-

corrections à l'auteur ; mais qu'est-ce qu'on ne pardonne pas à un jeune homme, & surtout à un homme du grand monde, qui paroît causer avec ses amis, & qui semble n'écrire que pour sa société ?

MON

MON

VOYAGE EN ESPAGNE.

ENTRÉE EN ESPAGNE PAR SALIENTES.

UN tas de pierres sert de limites.

A peine a-t-on perdu la France de vue, qu'on s'enfonce dans les Pyrénées.

A droite, à gauche, devant, derriere soi ; on a des rochers, des cavernes, des sapins & des échos.

Pendant quinze mortelles heures, on ne voit personne, on n'entend rien, on croit être seul au monde.

On arrive à *Salientes* : *Salientes* n'est rien. On traverse le lendemain la plaine de *Biescas* : on dort fort mal à *Loupouiou* : on dîne par cœur à *Cusalios* :

on paſſe ſur le pont de *Fanlo*, conſtruit par le Diable, & le troiſieme jour enfin, ſi l'on a de bons yeux, on découvre de très-loin les tours de Saragoſſe.

SARAGOSSE.

AU grand nombre d'équipages, à la multitude de valets, à la quantité de mendians qu'on voit ici, il ſemble que la moitié de la ville a tout & que l'autre moitié n'a rien.

Saragoſſe, dit-on, eſt une ville commerçante, il n'y paroît pas. Tous les bras ſont croiſés, les magaſins ſont vuides, il n'y a pas un ſeul canot ſur l'Ebre.

En vain les Hollandois ont offert de rendre, à leurs frais, l'Ebre navigable, en vain les Eſpagnols pouvoient voir, pouvoient entendre les travailleurs, qui ſous leurs yeux, applaniſſoient les collines, perçoient les rocs, coupoient les montagnes, ils n'ont rien vu, rien entendu, rien écouté.

On voit ici quelques belles maiſons, mais la plupart ſont ſi petites, ſi mal bâties, qu'elles ſemblent faites, plutôt pour enfermer des bêtes, que pour loger des hommes.

Depuis que la foudre a conſumé la ſalle des ſpectacles, il n'y a plus de comédie. On a tenté pluſieurs fois de conſtruire un nouveau théâtre, auſſitôt le ciel s'eſt couvert, Notre-Dame de Pilar a jeté des cris, les corps ſaints ſont ſortis de leur tombe, alors à coups de pierres, le peuple conſterné, les prêtres, les moines & les dévots furieux, ont diſperſé les maçons.

La cathédrale eſt un édifice très-vaſte, très-ſomptueux & très-bizarre.

Le palais de l'inquiſition eſt au milieu de la ville; ſes murs jaunes-bruns, épais, & flanqués de tours, paroiſſent avoir cent pieds: c'eſt là qu'on enferme les devins, les loups-garoux & les ſorciers.

L'archevêque de Saragoſſe eſt le chef ſuprême de cet antre: quarante à cinquante Jacobins en ſont les géoliers; des ponts-levis, des freres lays & des dogues empêchent d'en approcher.

La ville ſe ferme à l'entrée de la

nuit ; pour douze fols on ouvre les portes.

A juger du premier apperçu des gentilshommes Arragonois ; ils font ferviables, queftionneurs, friands d'ail, friands de piment, verfés dans le blafon, glorieux d'avoir des armoiries & preffés de les montrer.

Le piment eft un fruit long comme le doigt, & qui a le goût de poivre : pour peu qu'on en mange, on a pendant tout le jour la bouche brûlante & l'haleine en feu.

Hors la rue de *Coffo*, toutes les rues font fi obfcures, fi étroites, fi fangeufes, qu'à midi on n'y voit goutte & qu'on ne fait où pofer le pied.

Il y a deux fabriques ici, une d'eau-de-vie, une de chapeaux. Ces chapeaux font excellens ; j'en achetai un il y a fix mois, je le porte fouvent, je n'en ai pas foin, il eft encore tout neuf.

Le catalogue des livres permis eft fi mince, les peines font fi graves, ces meffieurs de l'inquifition font fi alertes, qu'on ne trouve chez les libraires, que des almanachs, des heures, l'hiftoire du cardinal *Albornos* &

la vie originale de quelques ſaints du canton.

Les cures & les miracles ne coûtent rien à Notre Dame de Pilar : ſa chapelle lambriſſée de bras, de jambes, de béquilles & de cierges, ne déſemplit jamais d'aveugles, de ſourds, de muets, d'imbécilles, qui baiſent la terre, font des ſignes de croix : prient, pleurent, eſperent & attendent.

Tous les ans, au mois d'Octobre, les Eſpagnols viennent faire leur cour à cette Madone. Les meſſes, les bénédictions, les proceſſions ne finiſſent pas. Ces proceſſions ſont très-bizarres; on y voit des femmes en habit de maſque, des hommes à cheval, des enfans nus, & c'eſt Dieu qui ferme la marche.

Cette vierge poſſéde un mobilier immenſe. Ses hardes, ſon écrain, ſes bijoux, ſont évalués à pluſieurs millions.

On feroit très-bien de rétablir les ponts, ils menacent ruine; on tremble en paſſant deſſus, les cloux ſe défont, les planches s'ébranlent, à chaque pas il ſemble qu'on va tomber.

Tout près de la ville, ſoixante Bernardins ou Prémontrés vendent en

détail du vin muſcat. Jardins, cellules, tout le couvent eſt rempli de tables, tout eſt garni de buveurs, de qui le bruit, les chanſons & les cris changent ce ſaint lieu en corps-de-garde.

On meurt d'amour à Saragoſſe. Dimanche un conſeiller demanda une jeune perſonne en mariage, ſur le refus des parens, ce malheureux revint chez lui, tomba malade & mourut le ſoir.

Les Dames paſſent pour être galantes, ſi elles le ſont effectivement, je n'en ſais rien, mais le moyen de leur plaire & de s'en faire aimer, eſt ici, je crois, ainſi que par-tout, un art, un talent, comme de monter à cheval ou de jouer de la flûte.

ROUTE DE SARAGOSSE A MADRID.

IL y a ſoixante lieues de Saragoſſe à Madrid; j'y vais en caléche: ces voitures ſont très-bien ſuſpendues. Quand j'arrive le ſoir, je ne ſuis pas

plus las, que si j'étois resté tout le jour assis sur une chaise.

On passe par *Daroca*, *Læches*, *Fraga*, *Mejorada*, *Calatayud*, *Albarazin & Guadalaxara.*

Des oiseaux de toute espece tiennent compagnie pendant la route.

Pendant deux jours on ne voit ni arbres, ni vignobles, ni épis; en revanche on foule aux pieds le thim, la marjolaine, la melisse, le serpolet, & autres herbes odorantes, qui semblent regretter d'embaumer ces déserts.

Les bourgs, les villages sont très-rares & par-tout des mains oisives, des visages maigres, plombés, couleur de paille, par-tout de mauvaises cabanes, où hommes, femmes, enfans, filles, garçons, chevaux, moutons & mulets sont entassés pêle-mêle.

On rencontre à chaque pas une foule de pauvres, qui suivent, précédent les voitures, & qui demandent l'aumône à grands cris. Je pensai avant hier écraser un enfant. Ces pauvres sont hideux, ils n'ont rien, presque rien de la figure humaine, s'ils ne parloient pas, s'ils ne mendioient pas, on les prendroit pour des bêtes.

Publius, Cornelius & le chafte Scipion pafferent à Calatayud, en revenant de maffacrer les braves habitans de Numance. Dans cette ville fort ancienne, mal peuplée, & ceinte de murs vieux, épais & noirs, il fe fait un grand commerce de laines. En entrant, on voit fur la porte une tête de Scipion, affez bien confervée, le nez feul eft tombé.

Fraga n'eft rien. L'année prochaine, au mois de Mai, il y aura fix cents ans que les Efpagnols y furent battus par les Maures. Une femme, (j'ai oublié fon nom) fut caufe de la victoire.

Des girandoles d'une grandeur énorme, coupent, allongent l'oreille des dames d'Albarazin.

Graces à une fabrique de draps, les habitans de Guadalaxara ont de bons habits, de l'embonpoint & l'air content.

C'eft le duc de Riperda qui établit cette fabrique. Les draps ont moins de corps que les draps de Hollande, mais le teint en eft bon.

On fe leve fort tard à *Læches*. Huit heures fonnoient quand j'en partis, aucune boutique ouverte; aucun bruit

qui annonçât, qu'on alloit se mettre à l'ouvrage.

Læches autrefois étoit considérable; elle étoit colonie romaine dans le tems qu'Amilcar, amenant du secours à son frere, la prit, la pilla & la brûla.

L'hôtesse de l'auberge a des jambes prodigieuses : je parie quand on voudra & tout ce qu'on voudra, mettre ses bas par-dessus mes bottes.

Les campagnes de Lœches sont charmantes, le verd des arbres & celui des plaines est plus riant, mieux verd qu'ailleurs. L'herbe des prés est malheureusement fort courte, & les bestiaux font sûrement mauvaise chere.

A droite en entrant aux cordeliers, on voit un tableau où sainte Thérese est évanouie dans les transports de la jouissance céleste.

La ceinture, le voile, les cheveux de cette belle sainte flottent en désordre, & ses yeux à fleur de tête, étincellans de feu, humides d'amour, brûlans d'amour, semblent chercher dans le ciel son Dieu, son Epoux, son Amant.

Louis de *la Cerda* est né à *Læches*; il étoit poëte & jesuite : ses vers sont

au-dessous du médiocre : il y a d'excellentes choses dans ses *Réflexions sur la poésie*. La regle qu'il donne pour distinguer les vers de la prose est ingénieuse, mais fausse. Louis de *la Cerda* est encore l'auteur de l'*Original du monde*. Ce livre est plein d'idées bizarres, mais sublimes.

A Mejorada on épluche mal le safran. César a campé devant mes fenêtres.

Jolies éplucheuses du safran de Mejorada, ne me boudez point ; ce que je vous dis, c'est pour votre bien : en épluchant votre safran, séparez mieux les feuilles des fleches, ne mêlez pas le pistil avec la fleur, vous aurez plus de peine, mais votre safran en vaudra mieux, vous en aurez davantage & vous le vendrez plus cher (1).

Les Romains, les Goths & les Maures s'amuserent tour-à-tour à prendre, à brûler *Daroca*. Dans les masures qui restent, on ne trouve pas un verre d'eau.

(1) Le safran du Gatinois & d'Angleterre passe pour le meilleur du monde, je préférerai pourtant le safran de *Mejorada*, quand il sera mieux épluché.

L'évêque de *Siguenza* a deux cent mille livres de rentes. Un régiment de dragons pourroit loger dans son palais.

La plus belle des femmes, la belle *Léonore de Gusman*, qu'Alphonse le Vengeur aima jusqu'à l'idolâtrie, est enterrée dans la cathédrale de Siguenza. Cette belle femme est à genoux sur son tombeau; on ne se lasse pas de la regarder; elle mourut en couche; elle tient son fils dans ses bras.

Hier à quatre heures, les étudians d'Alcala lancerent un ballon, c'est Don Bernard qui le lança. Si quelque jour on peut aller, en char volant, voir comment, où, avec quoi se forment la grêle, les vents, la foudre & les tempêtes, Don Bernard sera le premier qui arrivera sur les lieux & qui nous rapportera de là-haut un échantillon du tonnerre.

La ville d'Alcala exempte d'impôts, est très-peuplée. Une petite chambre coûte six piastres par mois. La piastre vaut cent sols.

Alvarez de Gomez, si connu par son poëme ridicule sur *le sel*, étoit d'Alcala; à gauche sur la place, &

tout près de la fontaine on voit ſa maiſon natale, où ſon petit-fils vend du fromage.

ENVIRONS, ENTRÉE DE MADRID.

MADRID eſt bâtie ſur du ſable. A moins qu'il ne pleuve, on eſt, en arrivant ici, étouffé de pouſſiere : on ne peut pas diſtinguer ſes chevaux.

Des perroquets & des ſinges à preſque toutes les fenêtres, une rue très-longue, très ſpacieuſe, le bruit des cloches, une infinité de tours, de fleches, des maiſons à ſix, ſept, huit étages, une porte ſuperbe (la porte d'Alcala, de très-beaux balcons, &c. rendent l'entrée de Madrid vraiment impoſante.



LE BUEN-RETIRO.

DEPUIS que les rois d'Eſpagne ont abandonné le *Buen-retiro*, les bâti-

mens tombent, les fontaines ſont taries, les jets-d'eau ſont comblés, rien ne croît dans les jardins: les grottes, les groupes & les boſquets, tout eſt détruit: une ſtatue ſeule reſte entiere, c'eſt Philippe II. Ce Philippe eſt admirable, il épouvante; c'eſt le front, le ſourcil, l'œil, le regard d'un tyran; c'eſt lui, je le vois, il médite quelque crime, il cache quelque reſſentiment, il couve quelque complot, il va ouvrir la bouche pour ordonner un meurtre & pour dicter au duc d'Albe (1) une ſentence de mort.

A la place des impoſtures gravées ſur le piédeſtal, que n'a-t-on mis, que ne met-on, il en eſt tems encore: *Philippe II s'eſt nourri de ſang; ce méchant homme a rempli la Calabre, le Piémont, les Pays-Bas, la Hollande, la France & l'Eſpagne de mal-*

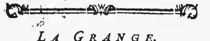
(1) Le duc d'Albe, ami intime, miniſtre confident, l'exécuteur des meurtres & ſouvent le conſeiller des crimes de Philippe II.

C'eſt ce duc d'Albe qui, dans une lettre au roi de Portugal, peignoit ſi bien ſon caractere féroce. *J'ai toujours demandé à Dieu*, écrivoit-il, *qu'il me fît la grace d'exterminer beaucoup de Sarrazins; je brûle d'envie de me baigner dans leur ſang. Très-volontiers je vous ſuivrai en Afrique*, &

leurs, de gibets, d'espions : il a fait mourir sa femme, son fils, ESCOVEDO, PERÈS, HORN, EGMONT; *il a régné quarante-quatre ans, il est mort en* 1598.

On voit dans une chapelle une Vierge si fraiche & si jolie, qu'elle paroît être la fille de son fils.

Le concierge a un enfant d'une forme extraordinaire, d'une figure bizarre, il est plus gros que moi, il paroît plus vieux, il a huit ans.



LA GRANGE.

TANT mieux si la Grange, (autrement appellée St. Idelphonse) appartenoit encore à des bergers, Philippe IV, surnommé le dévot (1), n'eût pas laissé cinquante millions de dettes, employés en grande partie à bâ-

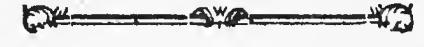
(1) Philippe IV, en mourant, ordonna qu'on dit cent mille messes pour le repos de son ame, voulant, s'il cessoit d'en avoir besoin, qu'elles fussent pour son pere, pour sa mere & qu'on les appliquât, s'ils étoient dans le ciel, à tous ceux qui n'y étoient pas.

tir la Grange, à l'orner de berceaux, de bofquets, de nymphes & autres étalages, auxquels ce prince vain, injufte & fans ordre, prodiguoit l'argent qu'il empruntoit à des commis, à des laquais.

Le parc de la Grange a coûté feul dix millions. Il occupe deux cens arpens: tous les environs font déferts, prefque incultes: les bêtes fauves viennent manger le peu de blé qu'on y fème.

On peut acheter à Saint-Idelphonfe d'excellens couteaux & d'excellens rafoirs: on y fabrique de fuperbes glaces.

Cette manufacture a été établie par un Irlandois, inventeur d'une machine qui polit quarante-huit glaces à la fois. Cet Irlandois, pendant deux ans, eft demeuré en prifon: traitement facile à concevoir dans un pays où l'on croit aux forciers, où Comus eût été brûlé & où Jonás pouriroit au cachot.



ARANJUEZ.

UNE pofition charmante, un site admirable, de très-bons abricots font

tout le mérite d'*Aranjuez* : on y trouve une ſtatue de Vénus. Cette ſtatue trompe. L'attitude, l'air de vie, les chairs & la beauté font illuſion ; il ſemble que ce morceau de marbre ſente, palpite, voye & reſpire & qu'il parleroit s'il vouloit parler.

Le *Tage* & la *Xarama* battent les murs d'*Aranjuez*. Quand il fait chaud, quand le roi n'y eſt pas, les jeunes filles d'alentour ſe baignent dans le *Tage* : on les voit, on leur parle, on peut les toucher, les embraſſer des fenêtres : corſets, mouchoirs, jupons, tout eſt ôté, défait, laiſſé ſur le bord de l'eau.



LA SARSUELA.

ON pourroit faire de la *Sarſuela* un palais enchanté ; mais le parc, les jardins, les bâtimens, tout eſt négligé, tout s'écroule. Perſonne n'oſe habiter la *Sarſuela*, parce que tous les jours, auſſi-tôt que minuit ſonne, une foule d'eſprits s'y raſſemblent pour cauſer, manger, boire, rire & danſer.

Les Eſpagnols craignent beaucoup les *Eſprits* ; il n'eſt point d'habitant à *Madrid* qui n'ait vu dans ſa vie quatre à cinq revenans & qui tous les ſoirs, en ſe couchant, ne donne la chaſſe aux ſpectres à grands coups de ſigne de croix.



LE PALAIS NEUF, LA FLORIDE, LA GUADARAMA.

LE *Palais neuf* eſt achevé. Ce bâtiment, ſitué à pic ſur une montagne, a plutôt l'air d'un couvent de moines que du palais d'un ſouverain. Les peintures voluptueuſes du Correge, de l'Albane, de Boucher, égayent un peu l'intérieur de ce palais; il eſt triſte néanmoins, parce que l'édifice eſt maſſif & reſſerré. Les jardins ſont conſtruits en amphithéatre, ils ont pour cadre le *Manzaranes* & les Monts Pelés, qui s'élevent par mamelons ſur la terre blanche & pierreuſe des environs de Madrid.

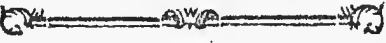
La *Floride* eſt remarquable par ſes jets-d'eau, qui formés par les ſources

& les neiges qui descendent des montagnes, sont plus hauts & plus beaux que ceux qu'on admire en France.

L'air qu'on respire à la Floride est froid & subtil : les fruits ne mûrissent pas, la rose est sans odeur, les arbres restent petits & l'œillet s'épanouit & se colore à peine, vers la fin du mois d'Août.

Des corbeaux, des hiboux, des hirondelles & un concierge habitent la *Guadarama.*

Les environs de ce palais sont incultes : la terre pourtant excellente & toute neuve n'attend, pour produire, que le soc & des bras.

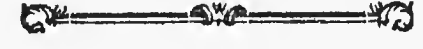


Le Pardo.

Le roi chasse beaucoup, mais couche rarement au *Pardo.* On a changé en chapelle, le Boudoir, où Ferdinand, Philippe & Charles oublioient, entre les bras de leurs maîtresses, que Turenne gagnoit la bataille des Dunes, que la Meilleraye prenoit Arras, que les Hollandois s'emparoient du

Brésil, que la maison de Bragance montoit sur le trône, que Macao, Goa, Mosambique, les Isles Açores chassoient leurs gouverneurs, leurs audiences, que les Catalans ravageoient la Castille, s'approchoient des portes de Madrid, & que les François enfin, alloient surprendre au lit, les Dames, les Demoiselles, les Religieuses & toutes les jolies femmes de *Saragosse*, de *Pampelune* & des environs.

C'est dans les bosquets du Pardo, que Philippe IV trouva la belle duchesse d'Albuquerque, sa maîtresse, dans les bras du duc *Medina de la Torrès :* on montre le berceau, où, sans un page, il les eût poignardés tous deux.



L'ESCURIAL.

POUR épargner le transport des pierres, Phillippe II fit bâtir l'*Escurial* au milieu de quatre montagnes, qui cachent ce palais, amoncellent à l'entour & arrêtent au-dessus des toits, des nuages, des brouillards, de la

neige, que le ſoleil s'efforce en vain de diſſiper & de fondre.

Ce lieu ſi fameux, ſi nébuleux & ſi triſte a coûté ſoixante millions.

Le parc & les jardins ſont immenſes.

Le *Panthéon* eſt une chapelle ſouterraine, où l'on enterre les Rois, les Reines & les Infants d'Eſpagne : j'y ſuis deſcendu. A la lueur d'une lampe qui brûle toujours & noircit tout, j'ai vu les tombeaux, les bas-reliefs, j'ai lu les inſcriptions, les épitaphes. Qu'on efface les noms, les ſurnoms, les titres, les dates, & que ma main ſe deſſéche, & que mes doigts reſtent immobiles, s'il reſte un ſeul mot de vrai.

Aucun mort d'un rang ordinaire n'eſt dépoſé dans ce caveau, ſépulture des rois ſeuls, car Pizarre & Cortez ſont tous les deux enterrés dans un trou, & Vendôme lui-même qui remit Philippe V ſur le trône, Vendôme qui gagna la bataille de Villaviciosa, Vendôme le reſtaurateur de la monarchie d'Eſpagne & le vengeur de ſes rois, n'a pas été jugé digne de pourrir auprès d'eux !

Le village dont l'*Eſcurial* a pris le nom, s'appelle *el Eſcorial*, mot dérivé de *eſcoria*, qui ſignifie ſcories de

métal, parce qu'il y avoit autrefois en ce lieu des mines de fer qu'on exploitoit.

Le couvent est habité par deux cents Hiéronimites (1). Ces moines qui jouissent en Espagne d'un crédit sans bornes, vivent à peu près comme vivent les Chartreux, ils sont habillés de même, & comme eux, ils prient beaucoup, ne mangent gueres & parlent peu.

L'église dédiée à Saint-Laurent est vaste & belle. On y voit des tableaux admirables, peints par Juan Hernandès Ximénès Navarette, surnommé *el mudo* (le muet).

Le plafond du chœur, qui représente les cieux ouverts, est peint à fresque par *Luc Cambiasi.* Ce peintre s'est placé lui-même dans le ciel, à la droite du Pere Eternel.

Philippe II mourut devant le maître autel : on montre la place où il expira, une balustrade l'entoure, il est défendu d'approcher. Les moines & le peuple sont persuadés, que l'om-

(1) Cet ordre, inconnu en France, se fit chasser d'Italie, pour avoir attenté aux jours du cardinal Boromée.

bre de ce méchant homme vient toutes les nuits roder, gémir, hurler dans les cloîtres du couvent.

Au-dessous de la place qu'occupe le roi dans le chœur, est un Saint-Jérôme, qui a les yeux fixés sur une pendule. Ce tableau original du Titien est excellent à la pendule près. Saint-Jérôme n'avoit ni pendule, ni montre : de son tems on avoit seulement, pour mesurer les heures : le jour, la nuit, l'appétit, le sommeil, de l'eau & du sable.

Dans le réfectoire des freres, un Christ m'a frappé. Ce Christ est en sang. Marie pleure à ses pieds. Elle pleure ! & de quoi, puisqu'elle sait que son fils, mort seulement pour la forme, ressuscitera quand il voudra.

L'eau de l'Escurial passe pour être excellente, elle est sans goût, sans odeur, elle est douce & limpide, elle s'échauffe, se refroidit très-vite ; les viandes, les légumes qu'on y fait cuire s'amollissent plutôt, le linge qu'on y lave s'y blanchit mieux, le cresson, le *becca-bunga* & le souci d'eau abondent où elle coule.

La Casa de Campo.

On admire la ſtatue équeſtre de Philippe IV. Le cheval eſt ſur-tout d'une vérité ſi frappante, qu'on pourroit lui dire, s'il pouvoit l'entendre, *marches puiſque tu vis. Charles Moratès* dit à-peu-près la même choſe en voyant à Rome la ſtatue de Marc-Aurele.

A la *Caſa de Campo* on conſerve un arbre ſuperbe. Jamais je n'ai vu d'arbre auſſi beau, auſſi touffu : on y monte par un eſcalier ; on y a conſtruit des bancs, arrangé des chaiſes où les jeunes gens & les jeunes filles des environs, viennent tous les Dimanches s'aſſeoir, cauſer, s'embraſſer & ſe faire des promeſſes, des ſermens, dont l'amour ſourit & qu'emporte le vent.

Que les beaux arbres deviennent rares ! Parce qu'ils doivent nous ſurvivre, nous ſommes jaloux, nous les coupons & les volons à la poſtérité.



CLIMAT DE MADRID.

QUOIQUE Madrid foit, pour ainfi dire, fur les frontieres d'Efpagne, en comparaifon des royaumes de Valence, de Grenade, on jouit toujours ici du plus beau ciel du monde. Dans tous les mois de l'année on peut manger des fraifes, s'affeoir à l'ombre & cueillir des rofes.

Quelquefois, pourtant, il régne des bifes piquantes qui refroidiffent l'air, dépouillent les arbres, caffent les branches, difperfent les fleurs, arrachent les fruits; mais ces bifes, en revanche, déchirent, effacent les nuages, reculent l'horizon, éclairent le jour, & doublent & triplent l'éclat du foleil.

Rien ne furpaffe la beauté des nuits de Madrid! On fent la bergamote, l'œillet, la fleur d'orange: toute l'atmofphere eft embaumée: fur toutes les places, fous tous les balcons, on chante, on pince la guitarre, ou joue de la flûte. Non, non, au mois de Mai, au mois d'Août, ni pendant le printems,

printems, ni pendant l'automne, que le ſoleil ſe couche ou ſe leve, non les bords de la Seine, les bois du Waldeck (1), le lac de Bienne (2), ne rappelleront jamais tant d'images, de ſouvenirs, de jouiſſances, qu'en raſſemble, dans une ſeconde, une ſeule nuit de Madrid! Mais il faut avoir vingt ans : à trente : on auroit trop chaud, trop froid, envie de dormir : à trente ans, la fibre ſe raccornit, s'émouſſe déjà : déjà l'eſprit, le feu de la vie s'eteint, s'évapore : on n'a plus cette ſenſibilité brûlante, cette ſenſibilité univerſelle ; on n'a plus, je n'aurai plus, j'aurai perdu cette pouſſiere, cette poudre, cette fine fleur qui embraſe, allume, fait bouillonner mon ſang : à trente ans déjà, le feu, l'éclat, les reflets de la lune, des étoiles, n'ont plus le même charme ; le monde eſt décoloré, adieu beaux jours, adieu belles nuits ! l'hiver de la vie commence, il faut aller ſe coucher.

---

(1) Château à deux mille pas de Soleure.

(2) Perſonne, peut-être ne connoît & n'a entendu parler du lac de Bienne : moi, je le connois bien.

COMBATS DE TAUREAUX.

JE vivrois mille ans, j'y penferois tous les jours, & jamais je ne pourrois concevoir ce qu'on trouve d'attachant & de fuperbe à ces affreux combats : tout y révolte : les tauroyeurs font horreur & les torreaux font pitié. Un homme eft de pierre, fi les yeux ne fe rempliffent pas d'eau en regardant douze ou quinze affaffins tuer, de fang froid, une malheureufe bête à qui un baillon paffé dans la gueule, une mufeliere attachée aux nazeaux ôte les moyens de fe défendre & même de voir celui qui la tue.

Ce qui complete l'atrocité de cette lutte inégale, ce font les tranfports, les acclamations d'un peuple immenfe, ce font les battemens de vingt mille mains, les trépignemens de vingt mille piés, dans l'inftant où le taureau bleffé à mort, fuffoqué de rage chancelle, tombe, mugit les derniers foupirs, s'étend, fe débat,

ſe ſouléve, retombe, ſe roidit, écume, perd ſon ſang ſur la pouſſiére où des *enfans-apprentifs-toroyeurs* ſe diſputent entr'eux la gloire de l'achever.

Et des femmes qui tremblent à la chûte d'une feuille, des femmes qui s'évanouiſſent à l'odeur d'un bouquet, qui jettent des cris à la vue d'un éclair, aſſiſtent à ces combats, fixent les yeux ſur une bête qui ſouffre, qui ſaigne, palpite, expire à leurs piés, paroiſſent compter ſes playes, ſes cris, ſes gouttes de ſang & regretter quand elle meurt, qu'elle ne ſe débatte & qu'elle ne ſouffre plus.

Tous les taureaux qui ſervent à ces ſpectacles ſont amenés des montagnes & des bois d'Andalouſie.

Pour attirer cet animal hors des forêts, on y conduit des geniſtes, & dans l'inſtant que ces taureaux preſſés d'amour & de deſir s'élancent ſur elles, des payſans aux aguets les ſaiſiſſent par les cornes, les attachent & les emmenent.

Voilà ces combats dont on parle tant; voilà ces combats, que pluſieurs Papes, que pluſieurs Rois ont voulu abolir cent fois, mais toujours inuti-

lement : toujours le peuple s'eſt attroupé, a menacé, & ſouvent pour l'appaiſer il a fallu mettre à mort, cinquante, ſoixante taureaux.

MON OISEAU.

J'AI ſur ma fenêtre un oiſeau charmant, l'eſpece eſt inconnue en France. Mon oiſeau eſt gros comme une alouette, il peſe moins, il peſe une once : ſon bec & ſa gorge ſont couleur d'amaranthe, ſon coup verd-pomme, ſes piés ſont très-noirs & ſes yeux couleur de feu. Une aigrette roſe, pourpre, bleu céladon, embellit ſa tête : il chante à ravir. Il n'eſt point d'oiſeau plus amoureux, plus tendre, plus paſſionné, plus matinal : qu'il ſoit jour ou qu'il ſoit nuit, à trois heures du matin déjà il réveille, il approche, il provoque ſa femelle. Careſſes tendres, mouvemens doux, baiſers timides, petits *beccos* précédent toujours les dernieres privautés.

Mon oiſeau a un goût bizarre, il ſe nourrit communément de biſcuit, de jaunes-d'œuf, mais il quitte tout

pour les papillons, les violettes, les oranges & les mouches : il niche ſur du coton. Jamais je n'ai vu d'oiſeau ſi propre, il ſe baigne ſoir & matin &, tous les jours, il faut nettoyer, laver ſa cage. Il eſt très-conſtant en amour, il idolâtroit ſa femelle qui vient de mourir : depuis ſa mort mon oiſeau ne chante plus, ne mange plus, ne dort plus, reſte tout le jour perché, immobile ſur la même place, où je crains qu'il ne meure bientôt, d'amour, de regret ou d'inſomnie.

Non, non, je ne veux pas qu'il meure, je veux lui rendre la liberté, l'étendue de l'air ; qu'il cherche un nouveau nid, une nouvelle compagne, un nouveau ménage, & que mon oiſeau vive, chante, faſſe des petits & ſoit heureux.



JUSTICE CRIMINELLE.

ON laiſſe vivre en Eſpagne une infinité de ſcelérats, qu'on feroit mourir ailleurs ; s'ils ſont jeunes, on les

envoye travailler à *Oran* (1), à *Puerto-Ricco* (2) s'ils font vieux, on les laiffe pourrir en prifon.

Si l'atrocité du crime oblige les juges à prononcer la peine de mort, le coupable en eft quitte pour la corde; on maffole quelquefois, mais pour les grands attentats feulement, & ce fupplice encore, qui épouvante l'imagination, dreffe les cheveux, eft le genre de mort les plus doux.

Le bourreau armé d'une maffue & d'un couteau frappe le criminel à la tempe, l'étend mort, le faigne, le foule aux piés, le coupe en quatre, l'attache à des crocs ou le jette au feu. Cette boucherie qui dure trois fecondes, pâlit, glace tout le monde: des enfans jettent les hauts cris, des femmes s'évanouiffent de peur, & depuis long-tems déjà le patient n'exifte plus (3).

---

(1) Ville d'Afrique fur la côte de Barbarie, au royaume de Tremecen, appartenante aux Efpagnols.

(2) Ifle de l'Amérique feptentrionale, une des Antilles. *Puerto-Ricco* qui en eft la Capitale, & qui donne fon nom à l'ifle, eft entourée de hautes montagnes au fommet defquelles fe trouvent des mines, qu'on fait exploiter par ces fcélérats.

(3) Ce n'eft point en Efpagne, c'eft à

Au lieu d'inventer chaque jour des ſupplices nouveaux, au lieu d'aller chercher au delà des monts des bourreaux plus cruels (1), déformais, ſans exception, faiſons maſſoler pour tous les crimes.

Outre que la mort ſans la douleur punit aſſez, fait aſſez de mal : quand un brigand eſt jugé ce n'eſt plus un ſcélérat, c'eſt un malade : il eſt odieux de prolonger ſon agonie, il eſt odieux de l'expoſer à couvrir d'écume, de crachats, le crucifix qu'on lui montre & qu'on lui crie d'implorer.

Ni la jeuneſſe ni la beauté ne peuvent déſarmer les juges, les meres infanticides ſont pendues. On ne ſuit pas même le code de Charles-Quint, qui laiſſe la vie à la mere, ſi l'enfant meurt dans ſon ſein. On vient de pendre tout à l'heure une fille charmante & pleine de graces : la main trembloit au bourreau.

Avignon que j'ai vu maſſoler, & le malheureux qu'on maſſola fut conduit à l'échafaud, fut aſſommé les yeux bandés. Imitons cet acte d'humanité, & faiſons mieux. Auſſi-tôt qu'un ſcélérat ſera condamné à mort, donnons-lui quelque potion, pour l'endormir avant de le tuer.

(1) Pour exécuter Damiens on fit venir à grands frais le bourreau de Perpignan.

Les regards de cette malheureuſe errans ſur la foule, ſembloient chercher, appeller, attendre le pere de l'enfant. Toi de qui le beſoin, l'ennui, l'occaſion plutôt que l'amour peut-être allumerent les deſirs ; regardes attachée, vois expirer ſur ce poteau, celle que tu as couverte de careſſes, preſſée dans tes bras, accablée de baiſers. Alors vingt fois, cent fois peut-être tu lui dis que tu mourrois, que tu voudrois mourir pour elle : il falloit donc te charger du crime, mourir, te faire pendre, acquiter ta parole, c'étoit le moment.

On enterre vive, on fait périr à coups de pieux (1) une fille qui ſe fait avorter.

Pourquoi punir ce crime avec autant de rigueur. L'avortement ne détruit rien, il diſſout une maſſe de chair, qui n'a ni ſentiment ni vie, il extirpe un polype, un morceau de néant, il caſſe un œuf... Non, non, pourtant, dans cet œuf reſpiroit un enfant, déjà la mere étoit mere, il faut la punir très ſévérement.

Dans un climat auſſi brûlant que l'Eſ-

(1) Ce ſupplice eſt changé.

pagne, dans un climat fait exprès pour l'amour, Charles-Quint vouloit qu'on punit de mort les femmes adultères. Une pareille loi existe dans un pays où le libertinage des hommes condamne leurs femmes à n'avoir que des restes, dans un pays où souvent une jeune personne doit, par ordre de sa famille, épouser un vieillard, doit embrasser, rechauffer, ranimer, respirer l'haleine, attacher sa bouche sur la bouche d'un monstre, d'un satyre, d'un *mari-cadavre* qui a de l'argent. Sophie! Sophie, ma chere Sophie!

Argent, argent! tu produis, tu nourris tous les maux, tous les fléaux, tous les crimes de la terre : pour exprimer tout le mal du monde, il ne faudroit qu'un mot, un seul mot, un mot suffiroit, & ce mot seroit ARGENT.

On deshabille les pourvoyeuses, on les frotte de miel, on les fouette, on les marque, on les garnit de plumes & le bourreau les promene en ville.

Pour peu qu'un tigre eût eu le sens commun, il n'eût jamais condamné les blasphémateurs à avoir la langue coupée. Un blasphémateur ne fait tort à personne, il outrage Dieu, qui a pour se venger, la mort à ses ordres & la foudre à côté de lui.

Excepté la prifon des nobles, toutes les prifons de Madrid font des charniers. Nulle différence entre le prifonnier fcélérat & le prifonnier malheureux ; en Efpagne on confond tout & fouvent le brigand incurable, le coquin qui commence, l'homme qui doit & le malheureux qui a tué une perdrix, dorment tous les quatre fur la même paille.

Le carcan, la marque (1), le fouet & *les préfides* puniffent les fautes légeres.

Les *préfides* font des galeres : on y envoye tout le monde, les officiers même ; pendant qu'ils rament ou qu'ils pêchent, leur fervice compte : en revenant des *préfides* ils reprennent leur rang. Tout dépend des conventions. Mais à la honte d'aller aux *préfides*, d'y porter l'habit, le bonnet, tout l'accoutrement d'un forçat, mille gens préféreroient de mourir & d'aller raffafier au fond de l'eau, les car-

(1) Quoiqu'en dife l'auteur eftimable de l'an 2440, il ne faut plus marquer perfonne, ni fur l'épaule, ni fur le front, ni à l'oreille, ni ailleurs. Il eft injufte qu'un homme qui peut fe corriger & fe repentir, porte toute fa vie la marque de fon crime.

pes de la mer Blanche & les ſoles du Pont Euxin.

La juſtice eſpagnole, ſi indulgente pour certains délits, eſt inexorable pour les voleurs d'égliſe : à Madrid & dans toute l'Eſpagne il vaut mieux voler ſur les grands chemins, égorger le monde, que de prendre à Dieu, à la Vierge une épingle, un bracelet ou un pompon.

En Eſpagne, où la génération future doit répondre de la génération préſente, ſouvent par égard, le roi commue la peine de mort en une priſon perpétuelle.

Heureuſes les contrées où le crime d'un autre n'inculpe perſonne, où celui qui doit rougir, rougit tout ſeul, où le ſouverain ne fait point grace.

Quelle grace ! A ces malheureux à qui on laiſſe la vie, qu'on leur demande quel cas ils en font, qu'on leur demande quel plaiſir ils trouvent à reſpirer l'air qui paſſe par une lucarne, à jouir du jour qui leur montre les ſouris, les rats qui rongent leur paille & courent dans leur cachot : qu'on leur demande s'ils craignent la mort & l'on verra combien ils rendroient d'actions de graces au con-

cierge bienfaisant, qui auroit l'humanité de mêler à leurs alimens de l'aconit ou du sublimé corrosif.

Parce qu'un cadavre n'est bon à rien, on ne cesse de dire, on ne cesse d'écrire, qu'il faut abolir la peine de mort, qu'il faut mutiler l'homme, le changer en bête, l'atteler à des tombereaux. Ah! soyons plus humains, soyons plus indulgens, par humanité vuidons tous les cachots, abolissons les galeres, faisons mourir pour tous les crimes, faisons mourir tout de suite, faisons mourir sans faire de mal.

Dans un siecle où l'on ne parle que de *bienfaisance*, où l'on fonde des prix pour encourager la *bienfaisance*, où tous les soupers, tous les cercles, toutes les gazettes retentissent du mot *bienfaisance*, pourquoi ne pas offrir des pensions, procurer du travail à tous les brigands qui voudroient quitter les bois pour venir demeurer en ville.

C'est la misere, c'est le manque d'ouvrage, qui peuple les forêts, c'est la misere qui aiguise les poignards, les stylets, les couteaux, c'est la misere...... & sur mille malheureux

qu'on étrangle par ſemaine, depuis Abo juſqu'au cap Finiſtére, les trois quarts ſe font pendre pour ne pas mourir de faim.



HERMITES.

L'ESPAGNE eſt inondée d'hermites. Ce ſont des gens qui, errant de ville en ville, & qui, n'aſſujettis à aucune eſpece de regle, font le vœu ſolemnel de vivre aux dépens de qui il appartiendra.

On reconnoît ces vagabonds à une barbe longue, ſale, boue-de-Paris à un uniforme de bure, à leur tête raſe, à un chapelet énorme & enfin à une Madone de cuivre, de bois ou de plâtre, qu'ils offrent à baiſer à tous les voyageurs & à tous les paſſans.

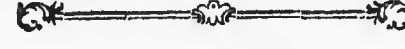
Ces hermites entourent les auberges : les plus timides, les plus jeunes reſtent dans la cour, attendent ſur l'eſcalier; les autres entrent dans les chambres. Que ne force-t-on ces drôles à ſe raſer, à prendre perruque, à ſe vêtir comme tout le monde, à reſter

chez eux, à y faire des bas, des bottes ou des paniers, pour éviter l'ennui.

Il y a encore d'autres hermites qui ne font point importuns, ils gardent la chambre & paffent leur vie à prier, méditer, pleurer, faire des chapelets, peindre des images & ne veulent jamais ni parler, ni fe laiffer voir.

CAFFÉ.

MADRID eft le lieu de la terre, je crois, où l'on prend le meilleur caffé. Que cette boiffon eft délicieufe, plus delicieufe cent fois que toutes les liqueurs du monde.* Le vin ennivre, la bierre abrutit. le cidre endort, l'eau-de-vie brûle, l'opium fait mal, fait mourir; mais le caffé égaye, exalte, électrife : à l'homme qui a pris du caffé en abondance, il ne manque plus qu'une femme, une plume & de l'encre.



SPECTACLES.

MADRID a deux falles de fpectacle, dont les dégagemens font en fi petit

nombre & si étroits, qu'il faut une heure pour entrer & une heure pour sortir. Excepté quelques pieces de Calderon, de Moreto, de Lopez & quelques tragédies de Racine, traduites en Espagnol, on ne représente que des farces.

Le spectacle dure communément trois heures pendant lesquelles Lopez, Calderon & autres font faire aux comédiens le tour du monde : souvent même le globe est trop petit : les acteurs & les actrices alors partent pour le ciel ou pour l'enfer, en ramenent des saintes, des diables, des apôtres & reviennent avec eux chanter, rire, pleurer, se battre, & finir la piece.

Dans St. Amaro, tragédie de Solis & qu'on joua dimanche, la scene se passe successivement en Suisse, en Chine, à Geneve, au Pérou, en enfer, dans le Paradis enfin, où des anges emportent le roi.

Les entr'actes sont égayés par des *Toradillas* charges assez plaisantes, & fort lubriques : ce sont a tous momens des baisers pris & savourés avec une volupté singuliere. Les actrices en général sont très-jolies. Les acteurs sont

noirs, petits, hideux, ils font peur, fur-tout quand ils rient, ou quand ils pleurent. On eft affis au parterre, on y caufe comme dans la rue, on y vole les montres.

L'orcheftre, n'eft jamais d'accord. Le fouffleur ne fait pas lire.

Les prêtres, les moines & les religieufes vont au fpectacle & quelquefois, on voit dans la même loge des cocardes, des capuchons, un voile, une gorge nue, une guimpe, un plumet, des chapeaux ronds, des chapeaux plats & des chapeaux de fleurs.

Aucun coftume quelconque : les comédiens font fur le théâtre comme chez eux. Souvent Tancrede eft en vefte, Orofmane en redingotte, Zaïre en bonnet de nuit, Bazazet en habit noir & Titus en perruque.

Il y a très peu d'actrices, des hommes rempliffent les roles de femmes & fouvent une heure fe paffe avant que la toile fe leve, parce que la duegne, la reine, la foubrette, ou l'amoureufe n'a pas encore la barbe faite.

Les tragédies efpagnoles font atroces : les dénouemens font d'une horreur dégoûtante : acteurs, actrices,

tout le monde meurt & meurt sur la scene.

Le parterre & les loges sont inexorables; on siffle à tout rompre. La garde crie, menace en vain : quelquefois même lasse de crier elle siffle comme les autres.

Ni la jeunesse, ni la beauté, ne peuvent désarmer la cabale. J'ai entendu siffler une actrice charmante qui se trouva mal & les huées continuerent hier depuis le commencement jusqu'à la fin ; tous les acteurs furent sifflés hors un seul, fort mauvais pourtant mais fort vieux, que sûrement on ne siffla point, par attention pour son âge.

Les comédiens peuvent jurer, témoigner en justice ; ils peuvent aussi aller au sermon, entendre la messe, faire leurs pâques si cela leur plait. Rien ne les distingue pendant leur vie, rien ne les flétrit quand ils sont morts. Très-libre à Dieu assurément d'exercer sur leur ame ses jugemens & ses sentences, mais en attendant les Espagnols n'ont pas comme nous, la stupidité cruelle de refuser à des cendres qui ne sentent rien, qui ne voyent rien, des messes, un trou, une pierre & quelques gouttes d'eau.

Généreux Anglois, vous faites mieux. Quand nous trainions à la voirie les reſtes inanimés de la belle le Couvreur, vous portiez à Weſtminſter & enterriez Mademoiſelle Ofield, entre Charles II & Malborough.



Mon Voyage a la Taveyra de la Reina.

L'Essieu a caſſé, j'ai été renverſé, quatre pouces de plus, je tombois dans un précipice, où je pourirois déjà.

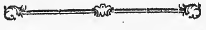
J'ai fait la route avec *Dona Clara* la plus jolie perſonne de Madrid.

Pendant douze heures, j'ai eu ſous les yeux, ſous la main, le plus beau ſein de toute la Caſtille, de toute l'Eſpagne peut-être.

Hier en ſoupant, le pere de *Dona Clara* me recommanda ſa fille. A moi, à moi, me recommander une jeune perſonne ! mettre la beauté ſous ma garde ! Eh bien on ne riſque rien. La confiance d'un pere me déſarme, je deviens inſenſible, aveugle, muet : la

beauté ne me tente plus, ou du moins, si elle me tente, je ne le dis pas.

Censeurs séveres, dragons de vertu; feriez-vous mieux à ma place?



La Douane, l'Hôtel des Postes, le Couvent de l'Escalessas.

La Douane est un des bâtimens les plus beaux de Madrid; elle est bâtie depuis quinze ans : ce bâtiment construit en pierre de taille, a dix-huit croisées de face, douze portes & quatre étages.

On n'affranchit jamais les lettres. L'hôtel de la Poste est immence, il est bien bâti & bien distribué : il étoit, dit-on, sur le point d'être achevé, quand on s'apperçut seulement qu'on avoit oublié l'escalier, il fallut tout abattre & tout recommencer.

Le couvent de l'Escalessas est une abbaye de filles : ce monastere, qui servoit autrefois de serrail aux Rois, aux Infants, aux grands d'Espagne,

eſt encore fameux, par les intrigues amoureuſes de ces épouſes de Dieu, qui très-ſouvent, dit-on, font des enfans qui ne ſont pas de lui.



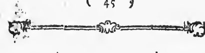
DÈS VIVRES.

LEs vivres ne ſont pas très-chers. Quatre perſonnes peuvent facilement ſe nourrir avec ſept francs par ſemaine.

Le mouton frais ou ſalé, bouilli avec des carottes, des oignons & des pois eſt la nourriture ordinaire du peuple. Les pauvres mangent des pommes de terre.

Plus précieuſe mille fois que tout l'or du nouveau monde; ſoit célebre à jamais, délicieuſe, abondante & ſalutaire racine! pomme de terre! multiplies, croîs, germes par-tout, ſois par-tout un ſigne ſacré, un ſigne viſible, qu'il exiſte un Dieu, qui veut que tout le monde, ait ici-bas de quoi manger.





AUTO-DA-FÉ.

DEPUIS un siecle les Auto-da-fé sont assez rares, de tems en tems seulement, pour égayer le peuple, pour que les bourreaux ne se rouillent pas, pour obtenir du ciel de la pluye ou du beau tems, les Espagnols brûlent quelques sorciers.

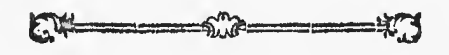
Il y a deux ans qu'on brûla à Séville une femme jeune & belle, convaincue d'aimer le diable & de savoir l'avenir par cœur.

Il y a vingt jours qu'un tailleur aussi sorcier, mais plus heureux, en fut quitte pour les étrivieres.

L'inquisition qui choisit toujours le premier de l'an, pour faire exécuter ses arrêts, semble les offrir à Dieu pour hommage & pour étrennes.

C'est dans l'église des Dominicains, où se lisent les sentences & les procès. C'est à l'issue d'un sermon qu'on traine le criminel sur la grande place, pour entendre la messe, pour communier & pour être brûlé. On dresse à cet ef-

ſet un échaffaud, un autel, un bucher. *Ite*, *miſſa eſt*, ſert de ſignal pour jetter le malheureux dans le feu. On aſperge le bucher, l'autel, la foule, le patient, on chante *le Miſerere* : le bourreau diſperſe les cendres, le ſaint office s'en retourne en chantant, & vingt mille ames ont regardé cet odieux ſpectacle.



LEGENDE.

LA legende eſpagnole fourmille de ſaints qu'aucun pays ne fête ni ne connoît.

Si l'on en croit la plupart des habitans de Madrid, tous ont un ſaint dans leur famille, & je connois vingt femmes ici, qui ont le bonheur ineſtimable d'être, ou meres ou ſœurs ou nieces d'un ſaint.

Benoît XIV répétoit ſans ceſſe: *qu'on n'accuſe pas Rome d'ouvrir au plus offrant les barrieres du ciel.* Rien au monde pourtant ne coûte plus cher qu'une canoniſation & tout cet argent qui paſſe à Rome, qui reſte

à Rome eſt pour le pape ou pour les ſiens.

Soyez honnêtes gens, jamais ſaints, diſoit ſouvent à ſes enfans un oncle à la mode de Bretagne du cardinal Boromée, *c'eſt la canoniſation du couſin qui a ruiné la famille, c'eſt ſa fureur de faire des miracles qui vous réduit à l'aumône.*

Heureuſement depuis que les bourreaux payens ne peuplent plus le paradis, depuis que des rois fainéans, vagabonds, ne vont plus chercher dans la terre ſainte, le ciel, des indulgences, des images & la peſte : les canoniſations ſont devenues plus rares.

On vient néanmoins de canoniſer à Madrid un moine Hiéronimite, pour être reſté trente ans dans ſa cellule ſans ſe peigner, ſans ſe raſer, ſans ſourire & ſans parler.

Telles ſont les vertus que le ciel récompenſe, tels ſont les gens qu'il faut fêter, prier, invoquer, car depuis l'invention du ciel, je défie qu'on me cite pour ſaint un homme utile, un homme aimable, un homme enfin, dont j'euſſe voulu faire mon ami.

Oui chaquefois qu'on trouve dans le calendrier les noms de Zenon, de

Léon, de Gorgon, de Pantaleon, on est tenté d'en déchirer les pages. Au lieu de ces noms, que n'y met-on celui de Rousseau ?

Martyrs, apôtres, vierges, confesseurs, saints de tous les tems, de tous les rangs, de tous les âges, vous froncez le sourcil, je le vois. Quoi Rousseau pour confrere, Rousseau parmi nous, un saint de la communion de Geneve, un saint qui n'eut jamais ni scapulaire au col, ni chapelet dans sa poche, ni images dans ses heures : oui les Pacome, les Jérome, les Guillaume jeunoient, prioient, se taisoient, se fouettoient ; mais qu'ont-ils fait, qu'ont-ils écrit pour le bonheur des hommes ?

Excepté la bible, l'imitation de J. C., qu'on mette en pieces tous les ouvrages de philosophie, de pieté, de morale, qu'on conserve uniquement les livres de Rousseau, qu'on les médite sans cesse, on craindra Dieu, on adorera Dieu, on aimera les hommes.

Aimer & vouloir l'être, une bienveillance universelle (1), qui descende

(1) Il ne faut pas confondre cette bienveillance universelle, dont je parle ici, avec cette de

de l'archange, de l'ange, jusqu'à l'homme, jusqu'à l'oiseau, jusqu'à la mitte; ô mon Dieu! n'est ce pas là ta morale? n'est-ce pas là le texte, le commentaire, l'abrégé, le premier mot, le dernier mot de ton évangile, ton évangile tout entier, tel qu'il est sorti de ta bouche, tel que tu l'as dicté & tel qu'on le trouve à chaque page de Rousseau?

Dans toutes ses œuvres, dans toute sa vie, au milieu de Paris comme à Clarence, dans son grenier comme dans le cabinet, comme dans les bras de Julie, c'est toujours le bon, l'aimant, le sensible, le bienfaisant Rousseau.

Don du St. Esprit! vertu sacrée, mine de jouissance, sainte humanité, je te remercie! tu fais mon bonheur. Oui mille fois heureux, seul heureux, plus heureux qu'on ne peut le comprendre : l'homme qui déteste, méprise l'or, crache sur un million, donne sans cesse son argent, ses habits, tout

sensibilité bannale, ces rapports généraux, cet égoïsme philosophique, qui, pour se dispenser d'aimer son pere, sa mere & ses enfans, aime en gros tout l'univers.

ce qu'il a : & ne met au plaisir ravissant de donner, d'autres bornes, que l'impuissance (1).

MAISON DES ORPHELINS.

CETTE maison n'est pas assez vaste pour contenir tous les enfans qu'on expose. Les rues de Madrid sont pleines d'enfans qui demandent.

Celui de tous les spectacles qui accuse le plus le cœur de l'homme, c'est un enfant nu, qui crie & pleure de faim.

Plus juste qu'on ne pense, la nature n'a deshérité personne, n'a condamné personne à vivre d'aumônes. Tout être qui naît, devient, du moment qu'il respire, *propriétaire-né* de tout ce dont il a besoin. C'est une convention tacite entre Dieu, la Providence & les loix. Par négligence, par bêtise, par inconduite les pere & mere ont pu, ou ven-

(1) On n'a pas assez cité le mot sublime d'Antoine après sa défaite : *Je n'ai plus rien dans le monde que ce que j'ai donné.*

dre, ou aliéner, ou dissiper leurs biens; mais un enfant avant de naître, n'a rien perdu, rien vendu, n'a fait aucun trafic, aucun échange, aucun marché. Vivre & n'avoir pas de quoi vivre implique contradiction. Dieu a dit en créant le monde : *je consens à débrouiller le cahos, je consens à féconder le néant, à former, à animer l'homme, sous la condition expresse, qu'en naissant, il trouvera, dans son berceau, un billet à vue, signé* PROVIDENCE.

On pend les meres infanticides, on fouette, on enferme des femmes ou filles qui se font avorter, &, tous les jours, faute de langes, faute de lait, il meurt dans les greniers, dans les caves de Madrid, une foule d'enfans, qui n'ont point encore ouvert les yeux. Qui doit-on pendre ou fouetter? Qui doit-on accuser?

Sages de la terre, philosophes de toutes les nations, académiciens du monde entier! ne faites plus retentir vos salles de mémoires sur les monades, sur les atômes, sur la matiere subtile, globuleuse, cannelée, sur la marche du soleil, sur la forme de la terre. Et que nous importe à nous, à

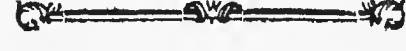
vous, à moi, à cette mere, à cet enfant, si la terre a la forme d'une orange, d'un bilboquet, d'un tambour? Faites raisonner les murs qui vous environnent des cris d'un enfant qui vient de naître, qui a besoin de boire & qui va mourir faute d'avoir bu. Faites retentir vos salles des gémissemens d'une femme plus malheureuse que les lionnes qui, dans l'instant qu'elles deviennent meres, ont de quoi nourrir, ont de quoi couvrir leurs jeunes lionceaux.



CAROSSES.

C'EST depuis dix ans seulement qu'on commence à donner aux voitures une forme élégante. Ici les équipages sont traînés par des mules. Les grands d'Espagne & les titres de *Castille* ont seuls le droit d'en faire atteler quatre. Des traits longs *tiros largos*) distinguent aussi les rangs. Le cocher est monté sur une mule. Chaque carosse a néanmoins son siege, mais ce siege reste vuide depuis que le cocher du comte duc *Olivarez*, menant

fon maître, révéla un fecret qu'il avoit entendu.



RENDEZ-VOUS.

C'EST fur les bords du Mançanarès, c'eft au Prado, à la porte d'Atocha, que les jeunes gens de Madrid vont, pendant la nuit, attendre ou chercher leurs maîtreffes. Pendant le jour les rendez-vous fe donnent dans les temples : & fouvent c'eft fur les marches qu'on a baifées & où l'empreinte des levres paroît encore, qu'oubliant bientôt Dieu, la vierge & les faints ; vingt à trente couples d'amans s'embraffent au pié de l'autel.

Que ceux qui propofent d'ériger l'amour en culte, que ceux qui ont pénétré les goûts de l'Eternel, & qui foutiennent qu'il n'y a pas de fpectacle, point d'harmonie plus digne de lui que le bruit des foupirs, le bruit des baifers, les étreintes de l'amour, aimeroient à trouver, dans les temples de Madrid, une foule d'amans, qui, conduits par l'inftinct, par une forte d'inf-

piration divine, vont invoquer, implorer, adorer Dieu & lutter avec lui, si l'on ose le dire, de grandeur, de bonheur & de puissance.



CHIENS.

Les chiens espagnols sont de la plus grande beauté. On en voit beaucoup d'aussi grands que des loups. Ils ont pour la plupart moins de mémoire, de nez, d'instinct, que les nôtres; ils ne sont ni doux, ni caressans, il ne s'attachent pas, rapportent mal, sont moins fideles & jamais chien espagnol ne mourut de douleur sur le tombeau de son maître. L'attachement de quelques Espagnols pour ces animaux va quelquefois néanmoins jusqu'à la frénésie. Je n'oublierai jamais comment Don Francisco P.... me reçut la premiere fois que j'allai le voir; il avoit un petit chien dans chaque main, un autre sur les genoux; deux levriers se battoient dans la chambre, un épagneul jappoit sous le lit, & trois braques à la porte y grattoient pour entrer.

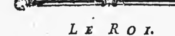
E L P E N S A D O R, LE PENSEUR.

C'EST le nom d'un journal politique, qui s'imprime ici. Ceux qui aiment le galimathîas, le bavardage & les ſpéculations vagues goûtent beaucoup ce journal, dont Monſieur Clavijo eſt le rédacteur.

Cet ouvrage ainſi que *le Mercure de France* s'imprime par ordre & ſous les yeux du miniſtère.

Il paroît encore à Madrid une feuille intitulée : *annonces*, *affiches : avis divers.* Cette gazette eſt un peu littéraire. On y trouve des calembours, des charades, des notices & des énigmes, dont le ſieur Clavijo eſt auſſi l'auteur.

Les journaux ont retenti pendant quelque tems de ce Monſieur Clavijo lors de ſon procès avec le ſieur Beaumarchais, qui tour à tour horloger, ménétrier, littérateur, avocat, banquier, libraire : a été en Eſpagne, en Angleterre & ailleurs le Mannequin du gouvernement.



LE ROI.

LE roi eſt adoré; c'eſt pour cela ſûrement qu'il ſe porte ſi bien. Rien n'eſt ſi ſain que d'être aimé

PRÉDICATEURS DE PLACE, SEMAINE SAINTE.

SOIR & matin, tous les jours & ſur toutes les places, on peut entendre à Madrid la parole de Dieu.

Un moine s'empare d'un coin, d'où monté ſur un banc ou ſur une pierre, il prêche, il fait pleurer la canaille & les paſſans.

La foule eſt quelquefois prodigieuſe: tant mieux pour les filous, tant mieux pour les catins: les uns vuident les poches, les autres arrangent des parties, & le ſermon finit par des vols, par des mariages & par une quête, durant laquelle le prédicateur, d'une voix terrible, charge d'anathême &

de malédiction les pécheurs endurcis qui ne donneront rien.

Jamais on ne dévineroit qui a dit à tous ces Saltimbanques les quolibets, les impertinences qu'ils débitent; il eſt inouï les détails dans lesquels ils entrent : s'ils prêchent la paſſion ou la naiſſance de Jeſus-Chriſt, il ſemble qu'ils étoient là : ils ont tout vu, tout entendu retenu : ils donnent le ſignalement d'Hérode, de Ponce-Pilate ; ils font le portrait de Marie, de Joachim, de la nourrice, de la ſage-femme : à les croire, ils ont cauſé avec les Mages, ils ont vu l'étoile, ils ont déployé les langes, ils ont bercé, embraſſé l'enfant : à les entendre parler de Nazareth & du Tabor, on diroit que les rochers ſe ſont fendus, que le voile du temple s'eſt déchiré devant eux : à les croire on parieroit enfin qu'ils connoiſſent tous les coins, les recoins, les buiſſons du Liban, du Calvaire, qu'ils s'y ſont promenés, qu'ils y ont chaſſé & qu'ils en reviennent.

Outre ces prédicateurs de place, Madrid a encore une ſemaine ſainte : toute la ville alors eſt tendue de noir ; les ſpectacles ſont fermés, les caffés

font déferts, le peuple remplit les égli-fes, les carrefours font tapiffés d'autels, garnis de chapelles, jonchés de cercueils. Dans quelque quartier qu'on aille, à quelque heure qu'on forte ou qu'on fe mette à la fenêtre, on eft fûr de voir paffer des croix qu'on traîne, des Madones qu'on porte, des reliques qu'on promene, des hommes qui fe fouettent & des pénitens gris, des pénitens noirs, des pénitens bleus, vêtus & coeffés d'une maniere fi bizarre, qu'il femble qu'ils s'arrangent exprès, pour faire rire ou pour faire peur.

Auffi long-tems que la paffion dure, que les miffionnaires prêchent: grands, Titulados, Hidalgos, bourgeois, &c. tout le monde prie, tout le monde pleure, tout le monde eft trifte: les femmes fortent à pié, fans panache, fans parure, fans treffe: des voiles, des mantilles, des paquets de fichus cachent fi bien le vifage, le fein, la taille & les cheveux, qu'on ne fait fi l'on voit un homme, une femme ou un finge.

Mais à peine les miffionnaires font hors des portes, que les fpectacles s'ouvrent, les caffés fe rempliffent, les

voiles difparoiffent, les fichus font renfermés.

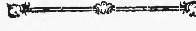
Et quel fruit peut-on attendre, en effet, d'un fermon, d'un prône? Ce font des hommes qui prêchent! Ce n'eft point à des hommes à prêcher. C'eft aux femmes à qui Dieu conféra le don d'attendrir, le don de perfuader. Sans les femmes tout favans, tout illuminés, tout éloquens qu'étoient les apôtres, jamais le paganifme n'eût été aboli, jamais le fang des martyrs n'eût coulé. C'eft pour plaire à des femmes, c'eft à leurs genoux, c'eft dans leurs bras que les premiers fideles, que les premiers chrétiens, yvres de foi, d'amour, de religion & de volupté, jurerent de croire à J. C., de l'implorer, de l'adorer & de mourir pour lui.

Si les femmes devoient confacrer déformais le corps & le fang du Sauveur, fi c'étoit aux femmes à préfenter à Dieu les offrandes, les oblations de fon peuple; fi les femmes étoient chargées de nous adminiftrer les facremens, fi l'on devoit refter durant quelques minutes, les levres collées fur la main, dont alors on recevroit l'hoftie : matin & foir & partout, les temples, les fanctuaires feroient rem-

plis : plus d'incrédules , plus d'Athées & l'on verroit La Lande à genoux.

HABIT DU BOURREAU.

EN Eſpagne tous les bourreaux ſont en uniforme : ce devroit être ainſi partout , il ne convient pas qu'un bourreau ſoit habillé comme moi.

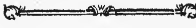


CE SOIR.

IL a fait aujourd'hui une chaleur brûlante : il eſt ſept heures , le diſque du ſoleil s'aggrandit à chaque ſeconde : dans vingt minutes cet aſtre ſera couché. Je ſuis au centre d'une plaine immenſe : tout eſt beau , tout eſt frais , tout eſt verd autour de moi : point de monts , point de nuages : la nature eſt toute belle , toute nue , je la vois toute , je la regarde par-tout , je la touche par-tout.

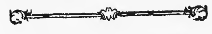
C'eſt dans une plaine , c'eſt le ſoir c'eſt au mois de Juin , c'eſt en Eſpa

gne, où la nature donne rendez-vous à ses favoris, à ses amans : c'est-là, c'est alors qu'elle étale, abandonne, prodigue tous ses trésors, tous ses charmes & qu'il faut malgré soi devenir amoureux d'elle.



POPULATION.

IL y a cent mille ames à Madrid. Les environs de la ville sont deserts : l'Espagne n'est pas peuplée, tant mieux. Le monde est plus complet ; il y a beaucoup d'hommes de trop, je le crois depuis long-tems & je le croirai tant que je verrai les hôpitaux remplis, de fainéans les bras croisés, des commis m'arrêter aux portes, des moines en habit de masque & des soldats faire l'exercice.



LEGS PIEUX.

TOUT le monde ici se fait enterrer en habit religieux : on habille les hom-

mes en capucin, les femmes en visitandine & les filles en sœur-grise.

Outre l'habit, on charge le mort de cordons, d'Agnus, de rosaires qu'on lui attache au col, au bras & dont on remplit ses manches, son capuchon, ses poches & son bonnet.

Barriolé des reliques, un Espagnol ne meurt pas tranquille : pour mourir en paix, pour mourir content, il faut encore qu'il fasse des legs. Aussi dès l'instant qu'un Espagnol riche est dangereusement malade : deux ou trois escouades de moines, quittent leur cellule & viennent tour à-tour monter la garde auprès de son lit. Là, les oreilles rebattues *d'enfer*, *de feu*, *de pénitence*, *de colere* : pour éteindre les flammes, pour calmer Dieu & chasser le diable; le malheureux moribond dépense tout son bien en obits quotidiens, hebdomadaires, annuels & meurt étourdi, fatigué, inondé de menaces, de prieres, de promesses de conseils & d'eau bénite.

Le plus souvent, en Espagne, ce ne sont pas les médecins qui tuent leurs malades. Tel homme ne mourroit pas sans ses gardes, sans leur bruit : une ou deux heures de sommeil pourroient

le guérir, mais pour son bien, il ne faut pas qu'il guérisse, il ne faut pas qu'il dorme, il faut qu'il meure & qu'il meure comme un imbécile, comme un enfant avec un capuchon enfoncé jusqu'aux yeux, jusqu'aux oreilles.

Moines, moines désormais restez dans vos cloitres, ne venez plus hâter, attrister nos derniers instans: oui c'est vous c'est vous qui conjurez, appellez sa mort; c'est vous qui triplez, centuplez l'horreur qu'elle cause, le mal qu'elle fait; oui c'est vous, qui souvent nous faites mourir de la peur seul de mourir (1).

O mon Dieu! quand tu voudras me défaire, défais-moi vîte, fais-moi grace de l'agonie, ne me fais point languir, écrases-moi, je t'en conjure, écrases-moi d'un coup de foudre que je meure sans y penser, &, s'il est possible, que je sois mort avant de mourir.

(1) J'ai entendu dire plusieurs fois à une très-jeune & très-jolie personne: *dans le danger d'une fiévre maligne, l'extrême-onction me causa tant de frayeur que j'en pensai mourir & j'en serois morte, sans mon frere, qui tous les soirs venoit me faire des contes plaisans.*

DETTES.

POUR douze francs, un débiteur en Espagne eſt traîné dans un cachot ; c'eſt le gouverneur de la ville qui ſigne l'ordre.

Si un ordre pareil ſe perdoit dans les bois & qu'un tigre l'y trouvât & le pût lire, ce tigre ne diroit-il pas : *mais ces hommes, que notre nom ſeul fait friſſonner, ſont mille fois plus féroces & plus cruels que nous.*

On lit, dans le voyage de *Jonathan Carver* dans l'Amérique ſeptentrionale, que les Indiens éloignés des colonies européennes n'ont jamais pu concevoir quel uſage nous pouvions faire de notre argent. Que diroient-ils s'ils ſavoient que la conſidération publique, la liberté & quelquefois même la vie d'un homme tiennent ſouvent à un écu.

BIBLIOTHÈQUE DE MADRID.

CETTE bibliothèque composée de quarante mille volumes à peu près n'a rien de remarquable, si ce n'est le très-grand nombre de ses manuscrits, trouvés parmi les ruines d'Herculanum & apportés en Espagne par le Roi régnant.

Ces manuscrits sont des rouleaux de parchemin, noircis, criblés, usés, écrits d'un seul côté. Il a fallu beaucoup de tems pour en déchiffrer quelques-uns : les savans espagnols sont bien longs, à nous faire part de ce qu'ils y ont lu.



LE COMTE D'ARANDA ET QUELQUES AUTRES HABITANS DE MADRID OU MINISTRES OU GÉNÉRAUX.

LE Comte d'Aranda est le seul homme peut-être, de qui la monarchie

espagnole puisse s'ennorgueillir à présent. C'est le seul Espagnol de nos jours que la postérité puisse écrire sur ses tablettes. C'est lui qui vouloit faire graver sur le frontispice de tous les temples & réunir dans le même écusson, les noms de Luther, de Calvin, de Mahomet, de Guillaume Pen & de Jesus-Christ, c'est lui qui vouloit faire publier depuis les frontieres de la Navarre, jusqu'aux extrêmités du détroit de Cadix, que les noms, *Torquemada*, *Ferdinand*, *Isabelle*, seroient comptés à l'avenir au rang des blasphêmes; c'est lui qui vouloit faire vendre la garderobe des Saints, le mobilier des Vierges, & convertir les croix, les chandeliers, les patennes, &c. &c. en ponts, en auberges & en grands chemins.

Don Antonio de Ulloa est un homme à voir, à rechercher, excellent à connoître & de qui je parle ici par justice, par reconnoissance & par respect.

M. le Comte D.... a le défaut de ne faire attention qu'aux personnes, qui lui plaisent & de compter les autres pour rien.

Je ne connois pas de Ministre plus

populaire que le Comte de F.... le dernier manant peut lui parler, peut l'approcher & lui dire à l'oreille, ce qu'il ne veut pas lui dire tout haut.

J'aime par-deſſus tout, le Général G.... c'eſt un des meilleurs hommes qui ayent exiſté, je l'ai vu dans la rue, rencontrer un pauvre vieillard, le prendre par la main & l'aider à marcher.

Le Duc de M.... jouit ici de la plus grande réputation, il peut la mériter, je n'en fais rien; mais je lui ai ouvert mon cœur & je m'en ſuis repenti.

Le Marquis de C.... ſordidement avare, a bientôt ſoixante ans &, depuis qu'il eſt au monde, n'a encore rien donné.

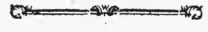
FILLES PUBLIQUES.

DÈs que la nuit commence, douze à quinze cents Catins s'emparent des rues de Madrid.

Teint brun, joli pied, cheveux noirs, grands yeux, petite bouche, bien coupée, bien bordée, bien roſe,

vous féduit, vous fuccombez, vous montez & defcendez, dit-on, malade.

Rien ne furpaffe, à ce qu'on affure, la féduction des courtifannes efpagnoles : quel dommage que ces femmes foient fi fufpectes & qu'elles vous tuent fouvent en voulant vous faire plaifir !



CHANOINES. L'ANGELUS.

SI le bonheur de la vie confifte à être oifif & riche ; les Chanoines de Madrid font les hommes les plus fortunés de la terre. Il eft vrai qu'ils doivent fe rendre au chœur à quatre heures du matin, mais tous les jours, ils ont foin de faire retarder l'horloge & quand quatre heures fonnent, il en eft fept.

Jamais ni la race de Moyfe, ni les enfans d'Abraham, ne marquerent leur fabat, par une immobilité fi totale, que celle qui glace les Efpagnols auffitôt que l'Angelus fonne. L'Angelus fonne le matin à cinq heures & le foir à fix : alors perfonne ne bouge, tout le monde fe tait, tout le monde prie & fait fa cour à la Vierge.



CIMETIERES.

EN me promenant aux environs de Madrid, j'ai vu des cimetieres qui m'ont beaucoup plu, un entr'autres.

Ce cimetiere tient à l'églife, il eft fur une éminence, il eft entouré d'une clair-voye, c'eft un quarré parfait, un ruiffeau coule dans le milieu; le fol eft couvert de violettes, de jafmins, de rofes & autres fleurs qui naiffent fans culture. On y a planté des pommiers: des milliers de moineaux font perchés, font nichés, font l'amour fur les branches : les pommes font excellentes. Les arbres, le ruiffeau, l'ombre, l'éclat des fleurs, l'odeur des rofes, tout rappelle ces jardins, ces berceaux délicieux, ces prairies fortunées où, felon les anciens : les ames vertueufes rient, s'amufent & danfent pendant toute l'éternité.

Si jamais je m'établis en Efpagne, c'eft pour y mourir, c'eft pour être enterré dans un cimetiere de village; c'eft afin de pouvoir dire en expirant :

„ quand mes enfans iront pleurer fur
„ ma tombe ; ils trouveront de l'om-
„ bre, ils pourront cueillir des rofes,
„ faire des bouquets, s'affeoir au bord
„ de l'eau & manger des pommes „.

Non, non pourtant, je veux refter en S..... je veux mourir en S..... je veux mourir à ......, je veux ma chere K***, qu'on m'enterre à côté de toi.



Hopital des Fous.

L'Amour, la jaloufie, la religion, les coups de foleil peuplent cet hopital.

La folie efpagnole eft une démence tranquille. Sur cent fous à-peu-près enfermés dans les petites maifons de Madrid, trois feulement font furieux, les autres battent la campagne.

Un de ces fous a un fingulier genre de folie ; il a pris fon nom en horreur ; la premiere fois qu'il s'entend nommer, il pâlit, il rougit, il jaunit, toutes les couleurs de l'arc en ciel teignent fon vifage, tour-à-tour & dans l'inftant : fi on continue à l'appeller, il grince des dents, il écume, roule

les yeux, mord ses barreaux, se jette par terre en poussant des cris affreux. Son accès de folie diminue peu à-peu, il pleure, il paroit confus, étonné de son état, de sa fureur, il va se coucher, il s'endort & à son reveil, il a tout oublié, il n'est plus fou, & parle raison (1).

Personne encore n'a eu l'idée d'aller transcrire & de faire un recueil de ce que l'ennui & les momens de raison, ont pu faire crayonner à un fou sur les murs de sa loge. Dans ces cerveaux autrement organisés, que les nôtres, il pourroit germer des idées neuves, heureuses, hardies, extraordinaires, des extravagances sublimes; on pourroit grossir le volume de ce qu'on trouveroit écrit dans les cachots. L'ame bourrelée d'un scélerat, sa conscience frappée du sentiment de son crime, la crainte de la vengeance suprême, l'obscurité profonde, la solitude entiere, le silence total de son cachot, les tiraillemens du remords, pourroient

(1) C'est du concierge de qui je tiens ces détails, je n'ai pas été tenté de tourmenter ce malheureux en l'appellant par son nom.

électriser, allumer sa tête, & la remplir d'idées, qu'avoueroit un génie.

Dès demain qu'on commence ce recueil. Cette proposition paroîtra bisarre, n'importe, qu'on essaye, il seroit plaisant de voir sortir un traité de raison de sagesse & de morale, des cachots & des petites maisons.

HOTELS.

L'ESCALIER, le vestibule sur-tout est toujours en Espagne la plus belle partie de la maison.

Le sallon est meublé d'images; de carreaux de glaces; de fauteuils fort bas & de chaises fort basses le reste de l'hôtel est garni de morceaux de miroir, de lambeaux de tapisserie, de souriciéres & de toiles d'araignées.

Quelque riche que soit un Espagnol il ne possede jamais qu'un lit, & ce lit encore est un lit titulaire, un lit de parade si on peut le dire, où personne ne couche. Monsieur dort sur un grabat, madame sur le même ou sur un autre, les enfans dorment sur des nattes, les domestiques par terre; l'été dans

dans la cour, l'hyver à l'écurie; les femmes ont une chambre, de la paille ou des feuilles.

Les hôtels à Madrid ſont immenſes. Les appartemens ſont ſi vaſtes, ſi triſtes qu'il faudroit pour les égayer, pour les remplir, y donner du matin au ſoir, bal & concert.



PAUVRES HONTEUX.

ON compte à Madrid trois mille pauvres honteux; on fait leur nombre, on ſait leur nom, on ſait où ils demeurent & néanmoins ils reſtent pauvres.

Chaque fois que midi ſonne & qu'on ſonge, que des milliers de malheureux ne dineront pas faute de pain, cela fait mal, on n'a plus faim & ſoi-même on ne peut pas dîner.

Si j'étois riche j'aurois toujours à ma table vingt à trente pauvres, que je nourrirois juſqu'à ma mort.

Si j'étois roi, & que dans une de mes villes, quelqu'un mourut de miſere, je ferois aſſembler tous les riches & les ferois décimer.



Le Fandango.

Ni ces Pyrrhiques voluptueuſes tant courues des Romains, ni ces Pantomimes dont parle Homere, ni ces danſes des Saliens tant célébrées par Denis d'Halicarnaſſe, n'approcherent jamais *du Fandango.*

Non, l'anachorette qui mange le plus de laitue, qui prie le plus, ne verroit pas danſer le Fandango, ſans deſirer, ſans ſoupirer, ſans être ému & ſans donner au diable, ſon cilice, ſa diſcipline, ſon chapelet & ſes ſandales. Mais il faut que le Fandango ſoit bien danſé, il faut qu'il ſoit danſé par Julie F . . . , dont la tête, les bras, les piés, tout le corps, ſemble quand elle danſe, ſe mouvoir exprès, pour exciter l'étonnement, l'admiration, le trouble & la volupté.

Le *Fandango* eſt très-ancien : tous les caſuiſtes ne ſont pas d'accord, mais pluſieurs aſſurent, que ce fut *le Fandango* que David danſa devant l'arche.

Quoiqu'il en ſoit cette danſe eſt fort ancienne, outre que Pline en parle fré-

quemment dans ses lettres, Callimaque assure dans son hymne sur Delos, que Thésée en étoit passionné.

L'Espagne n'est pas le seul pays où *le Fandango* soit en usage, on le danse beaucoup à Smyrne, dans l'Asie mineure, en Géorgie, à Cachemire surtout, où les dames aiment beaucoup la danse.



SAVANS.

MADRID est peuplé d'hommes studieux, de régents, de pédants, d'écoliers savans, de compilateurs infatigables, occupés sans relâche à compulser, à resouder, à extraire de gros livres & à noircir du papier blanc.

Ce n'est pas que de tems en tems, il ne naisse en Espagne des hommes de génie, mais l'instant de leur naissance est regardé comme une calamité publique, mais on entoure leur berceau d'un si grand nombre d'insectes venimeux, qu'un génie naissant est pour ainsi dire, un *enfant mort-né.*

Dans ces contrées si riantes, si ferti-

les, sous un ciel toujours éclatant, toujours embaumé, toujours beau, tout génie est un monstre; on ne veut pas qu'il vive, on ne veut pas qu'il grandisse, on l'étouffe avec ses langes, on ne laisse vivre, on ne laisse croître, que les hommes frappés de médiocrité, les hommes à hauteur d'appui.

L'âge d'or & l'âge d'argent sont passés & malgré nos découvertes brillantes, notre âge est l'âge de la *médiocrité*. L'enceinte de la *médiocrité* est immense: toute la génération présente est là, il faut y rester, sous peine d'être regardé comme un météore sinistre, sous peine d'être poursuivi, enfermé, enchaîné comme un animal furieux.

GARNISON DE MADRID; TROUPES ESPAGNOLES.

LA garnison de Madrid doublée depuis la derniere révolte (1), con-

(1) Le peuple se révolta parce que le roi aimoit, dit-on, la marquise de Squilace.

fiſte maintenant en dix mille hommes.

Des habits ſales déchirés, remplis de taches, des cheveux ſans poudre, des cadenettes mal-faites, des queues inegales, des catogans inégaux ôtent aux régimens eſpagnols tout le charme du coup-d'œil.

Impaſſible comme ſon fuſil, le ſoldat eſpagnol a la réputation de ſupporter ſans murmure & très-long-tems, le chaud, le froid, la fatigue & la faim; il paſſe en outre pour bien ſoutenir le premier choc, mais auſſi-tôt qu'il voit ſon ſang couler, ſon camarade tomber mort, on l'accuſe alors de perdre courage, de quitter ſes rangs & de recommander ſon ame à Dieu : voilà ce qu'il fit en effet, à la bataille de Ramillies, voilà ce qu'il fit dans le Milanez, en Hollande & dans le Parmeſan.

Chaque régiment a ſa muſique, il ne ſeroit pas aiſé néanmoins de trouver à Madrid, un tambour qui batte en meſure, un trompette qui ſonne juſte, un hautbois qui joue en cadence. Les Eſpagnols n'ont point encore ſongé à l'influence d'une bonne ou mauvaiſe muſique ſur le ſort des ar-

mes (1), ils n'ont point compté le nombre prodigieux de braves gens, à qui des tambours & des fiffres sans oreille ont coûté la vie, ils ne savent point, que si le roi de Prusse dût une partie de ses succès à ses marches rapides, à ses généraux (2), au choix de ses campemens, il doit les victoires de Rosback, de Lignitz, de Torgau, à ses trompettes, à ses clairons, à sa musique allemande dont le caractere vraiment guerrier, va chercher l'ame, l'ennivre, l'embrase & la dispose à s'en aller, à nous quitter sans regrets

Il m'est égal, m'a dit vingt fois un dragon du régiment de Penthievre, de rester sur le champ de bataille, pourvù que j'y tombe & que j'expire au bruit du tambour.

---

(1) Si lors du siege d'Argos, Démétrius avoit eu de bons trompettes dans son armée, Argos eut été prise, les Argiens vaincus, leurs murs eussent été renversés, leurs fortifications rasées.

Pour tenir tête à la France, au roi de Sardaigne, à la république de Berne, peut-être n'a-t il manqué à Geneve que des musiciens d'accord, peut être Geneve . . . . mais ce fut une tempête dans un verre d'eau, c'est maintenant *un pot de chambre cassé*. . . n'en parlons plus.

(2) Sur tout à son frere Henri.

Le ſoldat Eſpagnol déſerte rarement: outre qu'il eſt paſſionné pour ſa religion, qu'il aime ſa patrie, qu'il eſt fait à ſon climat, il ſait qu'aucune puiſſance ne le payeroit mieux & même auſſi bien.

A la propreté près, la diſcipline Pruſſienne a franchi les Pyrennées. La place d'armes de Madrid retentit de coups de ſabre & de coups de bâton. *Si tu bouges, je te fends en deux*, diſoit, il y a quelques jours, un ſergent, à un ſoldat qui bougeoit: je l'ai entendu.

Les peines militaires ſont les mêmes qu'en France.

Un ſoldat qui manque à l'appel, eſt appointé de garde, il vaudroit mieux le priver, ce ſemble, de l'honneur de la monter.

Les *paſſe-droits* ſont très-rares : les grades s'accordent à l'ancienneté, à l'expérience, aux cicatrices; en Eſpagne, point de *Colonels enfans*.

On pend tout ſoldat qui s'endort en faction; l'homme éveillé qui a fait cette loi ne ſavoit pas ſans doute, que le ſommeil eſt le beſoin le plus impérieux, & un acte auſſi indépendant de la volonté de l'homme, que le batte-

ment de son cœur & la circulation de son sang ; il ne savoit pas, que punir un homme, qui s'endort, c'est le punir de respirer.

Ailleurs aussi on ne dort pas impunément : pendant les grands froids de l'année derniere, un soldat s'endormit dans sa guérite ; le commandant de la ronde tua ce malheureux pour le réveiller.

On crie beaucoup contre le célibat des prêtres, & l'on ne veut pas qu'un soldat se marie ; on ne veut pas que ceux qui contribuent à la gloire de l'état, contribuent à sa puissance ; on ne veut pas que cette classe d'hommes, qui périt par les guerres, les travaux, la peine & qui a besoin d'être renouvellée tous les vingt ans, laisse des enfans après elle.

Moi, je n'y entends rien, qu'un homme de l'art dise son avis, mais il paroît qu'un régiment ne devroit jamais changer de garnison, il semble qu'on devroit changer la destination des casernes & faire marier chaque soldat avec la fille ou la servante de la maison, où son billet l'envoye loger.

Qu'on ne croye point que les plaisirs de l'amour, ôtent les forces, énervent

le courage ; qu'on ne croye plus qu'il n'y a nulle convenance entre des casques & des fuseaux ; entre des jupes & des cocardes, entre des fusils & des rubans. Qu'on ne croye plus, que le bruit des armes, les cris des enfans, les chansons des nourrices, s'accorderoient mal : les trois cents Spartiates qui défendirent les Thermopyles avoient chacun, femme & enfans ; tous les Grecs, tous les Romains qui combattirent à Marathon, à Pharsale, étoient ou amoureux, ou promis, ou mariés, ou prets à l'être.

Autrefois des femmes charmantes accompagnoient les troupes. Brantôme dit qu'à la suite du duc d'Albe, que Philippe II envoya en Flandres contre les rebelles (1), il y avoit quatre cents femmes à cheval & huit cents à pié, toutes également belles (2).

Si ces exemples ne suffisent pas, qu'on ouvre l'histoire sainte, qu'on parcoure le livre des Rois, on y verra

(1) Connus dans l'histoire sous le nom de *GUEUX*.

(2) La *Motte Messemé* parle de ces femmes avec beaucoup plus de détail que *Brantôme* : on peut consulter les honnêtes loisirs *de la Motte*, &c. *liv.* I. *à la fin*.

David, pour l'amour de la belle Michol, s'engager d'aller couper.... les oreilles à deux cents Philiftins (1).

Qu'on life Xenophon : il nous apprend que les Lacédémoniens étoient dans l'ufage de mener à la fuite de leurs armées, une troupe de jeunes gens qu'on appelloit τῶν ἐρμεῶν σιφ@- (*la bande amoureufe*).

Dans tous les pays, dans tous les tems, l'amour eut fes héros, fes victimes, fes martyrs; *mes amis*, *mes amis*, difoient en engageant le combat, les généraux Sarazins : *voyez ces belles filles ; voyez leur taille, leurs yeux, leurs cheveux, leur fein : combattons, mourons, volons rejoindre ces belles Houris : allons expirer, renaître, mourir, nous nourrir & vivre éternellement dans leurs bras de baifers, de careffes, d'amour, de forbet* (1) *& de plaifir.*

---

(1) Non habet rex fponfalia neceffe, nifi tantùm centum præputia Philifthinorum, ut fiat ultio de inimicis regis. *Lib. I.*

(1) Breuvage compofé de citron, de fucre & d'ambre.

BARBIERS.

JE viens d'être rasé par un original, il parloit, il chantoit, il faisoit en me rasant des grimaces affreuses. Encore s'il m'eût bien rasé, s'il m'eût rasé vite ! mais il m'a tenu trois quarts d'heure.

Quand Martial a dit : *mon barbier me rase si lentement, qu'en me rasant d'un côté, ma barbe repousse de l'autre* ; sûrement Martial étoit rasé par un barbier Espagnol.

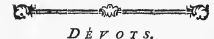
Dans quelques provinces d'Espagne, ce sont des femmes qui rasent, ce devroit être ainsi par-tout : la main souple, chatouilleuse & potelée d'une femme, est plus propre que les nôtres, à savonner les mentons, à tenir le rasoir & à couper la barbe de près.

Sous les rois de la premiere race, les femmes rasoient en France. Le premier jour de ses noces, une femme devoit faire la barbe à son mari, c'étoit stipulé dans le contrat de mariage. Cet usage qui s'est conservé jusqu'au regne de Childeric III, s'observe en-

core de nos jours, parmi les habitans de la presqu'isle orientale de l'Inde.

Chez les anciens les femmes rasoient & cette fonction avoit quelque chose d'auguste, qui tenoit à la religion.

Quand la fidelle & tendre Pénélope s'efforçoit d'écarter ses soupirans & prioit pour le retour d'Ulisse : *aussi-tôt son retour, je vous promets :* disoit-elle aux dieux, *de faire la barbe à mon mari.*



DÉVOTS.

QUELQUE fanatiques que soient les Espagnols ; malgré le nombre infini de processions, de bénédictions, les habitans de Madrid sont beaucoup moins dévots qu'on ne pense. Ici, comme par-tout, la dévotion est le pis-aller des vieillards, des ambitieux détrompés, des femmes âgées, qui offrent à Dieu les restes du Diable.

En Espagne, comme ailleurs, les dévots & les dévotes sont inhumains & cruels.

" Montrez-moi, disoit un natura-

„ liſte, la dent de tel ou tel animal ;
„ & je vous dirai s'il eſt doux ou car-
„ nacier „.

Dans tous les pays, on pourroit dire, à l'exemple de ce naturaliſte, " dites-
„ moi le degré de dévotion d'un tel
„ homme, & je jugerai à quel point
„ il eſt méchant „.

Pendant mon dernier ſéjour à Geneve, mon appartement touchoit à celui d'un prince Palatin, qui prioit ſans ceſſe, avoit des viſions & fondoit en larmes, en penſant que Dieu étoit mort pour lui ; & cet homme qui ne mangeoit rien, qui prioit tant, ſe pâmoit d'impatience, de fureur & devenoit pâle, cramoiſi, bleu de colere, en battant ſes valets.

PERROQUET.

CATHERINE de Médicis avoit un perroquet qui retenoit tout, repetoit tout, parloit & prononçoit auſſi bien qu'un homme, c'étoit quelquefois à s'y tromper (1).

(1) Je connois une dame à Paris qui a accou-

Le perroquet que j'achetai dimanche, parle encore mieux, je crois ; il a retenu une foule de choses, un nombre incroyable de contes, d'anecdotes, qu'il débite, qu'il articule sans hésiter. Il parle espagnol, il écorche le françois, il fait quelques vers de Racine, le *Benedicite* & la fable du corbeau. Il me coûte huit louis, il en vaut trente, j'en refuserois cent. Je n'ose pas le mettre sur mes fenêtres : lorsqu'il y est, qu'elles sont ouvertes & qu'il fait beau, mon perroquet ne déparle point, il dit tout ce qu'il sait, il apostrophe tous ceux qui passent (excepté les femmes (1), il parle politique. Tout-à-l'heure je riois aux éclats, en l'entendant parler du bombardement d'Alger. Je meur de peur qu'on l'ait écouté : si on l'a entendu :

---

nimé son perroquet à se mêler à la conversation, à rire, à chanter & quelquefois même à unir sa voix à la sienne.

(1) Le perroquet a passé, de tout tems, pour aimer beaucoup les femmes. A Nancy j'ai vu & entendu un perroquet jurer toujours & herisser ses plumes à l'aspect de son maître, changer de ton, à l'arrivée de sa maîtresse & solliciter ses caresses par des accens doux, timides & à demi étouffés.

je suis certain ; que la garde va venir l'enlever.

Toi qui refusois de l'intelligence aux bêtes, Firmien Lactance reviens au monde, viens chez moi, entends, écoute mon perroquet & tu seras confondu.



NOURRICES.

CE n'est que parmi le peuple & le bourgeois que les femmes sont dans l'usage d'allaiter leurs enfans : les riches Espagnols envoyent les leurs à la campagne.

Mille voix se sont élevées contre cette coutume ; l'éloquent auteur d'Emile a fait tonner la sienne jusqu'au bout de l'univers, mais avouons qu'il a un peu chargé le tableau : avouons que pour une nourrice mercenaire qui a trahi ses devoirs, il en est mille qui les ont remplis & les remplissent chaque jour avec exactitude & courage.

Les anciens étoient plus justes, ils regardoient l'emploi des nourrices comme une fonction sacrée. Les nourrices

avolent un rôle sur leurs théâtres, une loge distinguée à leurs spectacles, la premiere place à table. Imitons les anciens, honorons cette classe de femmes, qui depuis des siecles, sont parmi nous le lien le plus doux qui unit les villes aux campagnes : lien qui fait circuler sous le chaume une partie du superflu des riches, lien qui fait naître une espece de parenté sécondaire entre une paysanne & son nourrisson.

Loin donc d'engager les meres à nourrir leurs fruits, sollicitons-les au contraire, à les envoyer dans les campagnes. Là ils suceront un bon lait, respireront un air pur, passeront les premiers instans de leur vie dans la cabane du villageois, ils joueront avec ses enfans, ils sentiront qu'ils sont nés égaux & contracteront de bonne heure avec eux l'obligation sacrée de les plaindre, de les chérir & de les soulager.

DES RUES.

TOUTES les rues de Madrid sont fort larges, bien percées, bien alli-

gnées : presque toutes sont ornées de chaque côté d'un trottoir paré de grandes pierres, interdit aux voitures & aux chevaux.

Le luxe des carosses, la manie d'avoir équipage est, à proportion gardée, aussi ordinaire à Madrid qu'à Paris, mais graces aux trottoirs qui bordent les rues, jamais personne n'est écrasé.



L'IN PACE.

CE n'est point une fable : ce supplice existe dans les cloîtres Espagnols. L'*in pace* est un trou : avant d'y jeter le coupable, on le conduit en plein chapitre, on le fait mettre sur la sellette, on lui lit sa sentence; après qu'il l'a entendue, on le mene processionellement avec la croix, les cierges, le bénitier, l'encensoir. On chante *le libera*, on asperge, on encense le criminel, on lui donne un pain, un pot-à-leau, un chapelet, un cierge béni; on le descend dans l'*in pace*, où bientôt il meurt de désespoir & de rage.

L'*in pace* eſt un ſupplice ancien ; il étoit en uſage parmi les Perſes. Cambiſe fit enterrer tout vif le médecin Apolonide (1). les Grecs connurent l'*in pace* : Platon en parle (2). Parmi les Romains, c'étoit le ſupplice des Veſtales. Tite-Live, dans ſa premiere Décade, Plutarque, dans la vie de Numa, Aulugelle, dans ſes nuits, & Philoſtrate dans l'hiſtoire d'Apolonius, nous ont conſervé une deſcription très-longue de cet odieux ſupplice.



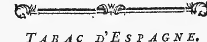
DES IMPOTS.

RIEN de plus multiplié, de plus exhorbitant, de plus mal aſſis, que les impôts qu'on paie en Eſpagne : rien de plus onéreux pour le roi, de plus coûteux pour le peuple, que la maniere dont on les perçoit. Depuis longtems on tâche d'y remedier ; c'eſt en

(1) Pour s'être fait aimer de la princeſſe Amytis. Voyez Hérodote.
(2) Dans ſon premier dialogue, qui à pour titre, Entyphron.

vain : les projets qui naiſſent en foule, reſtent tous ſans exécution, le peuple eſt malheureux & le roi ſe plaint toujours de n'avoir pas aſſez d'argent.

Les ſouverains reſſemblent un peu à des enfans : jamais les uns n'ont aſſez d'or, jamais les autres aſſez de joujoux.



TABAC D'ESPAGNE.

ICI, on deſire du tabac de France; pour s'en procurer, on s'expoſe à la mort. En France on veut avoir du tabac d'Eſpagne ; tel eſt l'empire de l'opinion. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le tabac de France vaut mieux à tous égards. Quelque mauvais qu'il ſoit ; il eſt pur du moins ; & le tabac d'Eſpagne ne doit ſa ténuité & ſa couleur, qu'au *rubrica*, mine de fer, ocre ferrugineux, qui renferme un principe magnétique, dont l'analogie avec le cerveau, n'eſt pas encore bien démontrée.

*

LAINES.

De toutes les laines qu'on emploie dans les manufactures, les meilleures, sans contredit, sont les laines d'Espagne, qui sont en effet plus fines, plus soieuses & plus propres à se feutrer au foulon, que toutes celles du reste de l'Europe.

Mais toutes ces laines ne sont pas également belles. On en distingue de plusieurs sortes, qui different entr'elles par leur qualité, par le numéro des *piles*, & par le nom de ceux à qui elles appartiennent.

Les premieres *piles* sont les *Segovies Léonèses* au nombre de vingt-cinq, connues sous le nom de leurs propriétaires.

De ce nombre sont les laines de l'*Infantado de l'Astrie*, celles des *trois couvens de l'Escurial*, de *dom Bernardin Mendez*, & de *dom Joseph de Vittoria*. Année commune, il se débite environ quatre-vingt quinze mille *arobes* de ces laines. L'*arobe* pese 25 livres.

Ces *piles* font deftinées pour les plus belles draperies, & fervent à fabriquer nos plus beaux draps.

Après ces *Léonefes* viennent *les Segovianes*, qui font un peu moins belles, on les diftingue par les noms des pays, des jurifdictions, & même des lavoirs dans lefquels elles font lavées. Les plus fines font celles qu'on nomme *Cavalieres.* Il y a encore en Efpagne beaucoup d'autres efpeces de *piles*, d'une qualité médiocre.

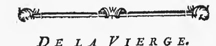
Les royaumes & les provinces dans lefquelles on trouve les plus belles laines, font l'*Arragon*, le royaume de *Valence*, la haute & baffe *Andaloufie*, la *Caftille* & la *Navarre*.

En France il exifte un préjugé fort ancien. Nous croyons que c'eft le climat qui donne aux laines d'Efpagne, cette fineffe & cette blancheur que nous admirons, comme fi les moutons d'Efpagne, tranfportés dans différens pays, y étoient dégénerés (1).

---

(1) Les Suédois ont tranfporté chez eux des bêtes à laine de la plus belle efpece, & leurs foins ont tellement triomphé des obftacles, que le climat de la Suede apportoit au fuccès de leur entreprife, qu'ils n'ont rien à envier à cet égard à l'Efpagne.

La maniere dont les Espagnols élevent leurs troupeaux, (ce que les François pourroient fort bien imiter) est la seule & unique cause de la perfection de leurs laines. Les autres nations ont cultivé avec succès toutes les sciences & tous les arts, excepté l'art du berger; les Espagnols au contraire, ont tout négligé hors cet art là; & l'on retrouve encore en Espagne les vestiges de cette vie pastorale qui, dans les premiers âges du monde, honoroit & rendoit heureux ceux qui s'y livroient.



De la Vierge.

A Tous les coins, dans toutes les maisons de Madrid, on voit la silhouette, la gravure & le portrait de Marie.

Il est inoui la consommation de feuilles & de fleurs qu'on fait ici pour couronner la Vierge; il est inoui la quantité de mains occupées sans relâche, à monter ses bonnets, garnir ses jupons, peindre ses rubans, & broder ses manchettes.

Chaque Eſpagnol regarde la Vierge comme une parente, une maîtreſſe, toujours prête à l'écouter, toujours occupée de ſon bonheur. Auſſi le nom de Marie, paſſant ſans ceſſe de bouche en bouche, eſt mêlé à tous les complimens, à tous les ſouhaits.

En parlant, en écrivant, c'eſt toujours la Vierge qu'on prend pour garant, pour témoin. C'eſt au nom de la Vierge, qu'une femme, qu'une fille aime ſon amant, reçoit une lettre, fait la réponſe, donne de ſes cheveux, envoie ſon portrait, accorde un rendez-vous ; & c'eſt vers la Vierge enfin que s'échappent toujours le premier ſoupir, le premier cri & le premier *corazon.*

Corazon ! corazon ! eſt l'exclamation des Eſpagnoles, chaque fois que l'amour les livre aux embraſſemens de leurs époux.



LANGUE ESPAGNOLE.

JE puis me tromper, je crois pourtant & j'aſſurerois que l'eſpagnol eſt la

plus belle langue qu'on parle ſur le globe.

Charles-Quint diſoit : *l'eſpagnol eſt la langue des dieux.* Charles-Quint avoit raiſon. Oui, cette langue vient du ciel ; oui, c'eſt la langue *maternelle* des anges ; oui, c'eſt la langue favorite de Dieu : on reconnoît ſa ſource divine à ſa douceur, à ſes images, à ſes finales harmonieuſes & ſonores.

De tous les dialectes eſpagnols, le caſtillan eſt le plus elliptique, le plus figuré, le plus paſſionné. Les tropes de toute eſpece, les images, les exclamations, les ſermens animent, échauffent ſans ceſſe la converſation d'une caſtillanne.

Rien n'égale l'italien, dit-on, dans la bouche d'une Toſcane, d'une Bolonoiſe. Il faut entendre parler une Eſpagnole, pour peu qu'on l'aime, qu'on en ſoit aimé, qu'elle ſoit jolie : tous les mots qu'elle prononce ſe gravent dans la mémoire, & laiſſent dans l'oreille un ſon ſi doux, ſi mélodieux, qu'on croit l'entendre, qu'on croit qu'elle parle quand elle ne parle plus. O merveilleuſe & puiſſante magie de la voix d'une FEMME ! Plus de cent hommes à Madrid m'ont parlé, m'ont bien

bien parlé ; j'ai bien écouté, jamais je n'ai rien retenu, & la minute d'après, j'avois tout oublié.



FAUTES PERSONNELLES.

UN homme bien né m'écrivoit avant-hier : *Monsieur ayez pitié de moi ; prenez-moi à votre service ; il faut que je m'expatrie, il faut que je serve, parce que mon oncle, négociant à* BUENOS-AYRES, *vient d'y être pendu.*

On a dit mille fois, on a écrit dans toutes les langues, on a répété à tous les souverains, *les fautes devroient être personnelles*, tous les ordres de la société le desirent, & jusqu'ici néanmoins, le préjugé contraire n'a pu être anéanti.

Si la justice n'a pas assez d'une victime, si le supplice d'un seul ne frappe point assez la multitude, si du haut de la croix d'où l'opinion, chaque jour, nous immole l'un après l'autre, nous n'avons pas le courage de réclamer, de nous liguer contre les arrêts

de cette opinion, que la honte au moins ait un effet rétroactif; que la honte, au lieu de descendre à la génération qui suit, remonte à la génération qui précede; & qu'au lieu de flétrir les enfans, elles flétrissent leurs ancêtres. C'est le sang de nos peres qui coule dans nos veines, ce sang, pour ainsi dire, est complice de nos crimes, & la postérité qui n'étoit pas, n'est point coupable, il est injuste de la punir, il est injuste de perpétuer sur elle l'opprobre qu'elle n'a point mérité.

Et dans quel code, & à quelle page avons nous lu: *il faut que la honte soit héréditaire*; quel est le peuple qui a fait comme nous?

Chez les Romains, chez les Sarmates, chez les Vandales, parmi ces nations belliqueuses, tout finissoit avec le coupable.

A Rome, ceux qu'on précipitoit de la roche Tarpéiene, tous ceux qu'on jetoit dans le Tibre, tous les conjurés de Catilina n'imprimerent aucune tache à leurs parens.

Et ce préjugé du sang eût été excusable parmi les Romains, qui avoient le tribunal domestique.

On auroit pu dire aux Romains,

dire aux peres, aux familles: vous aviez le droit de punir vos membres, vous pouviez prévenir leurs crimes, on vous punit de ne l'avoir pas fait.

Quoi, flétrir des enfans avant qu'ils ſoient nés! Briſons le pacte honteux, le pacte bizarre que nous avons contracté avec l'opinion, rétabliſſons ces malheureux dans l'eſtime de l'univers. Les Anglois nos voiſins, n'ont point à rougir de ce préjugé barbare. En Angleterre où le lord-maire & le vice-roi d'Irlande auroient épouſé ſans répugnance la fille, la niece de *Malagrida*, en Angleterre où j'aurois pu dire ſans baiſſer les yeux: *Cartouche eſt mon pere*, *Dodd eſt mon couſin*; en Angleterre enfin, où les fautes ſont perſonnelles, ſouvent le même char traîne à Tyburn un baronnet, un manœuvre, un lord, un paveur, & le lendemain à la bourſe, au ſpectacle, au cabaret, on félicite les parens des coupables dont la mort va rendre ſes concitoyens plus ſages.

Loin que le ſupplice de la corde ſoit regardé à Londres comme une choſe honteuſe, les Anglois invitent leur famille à leur exécution. Il y a quelque tems qu'un officier de milice fut

condamné à mort pour crime de faux ; & la veille il écrivit à ses parens : *Demain, lundi 4 du mois, je serai pendu, venez me voir pendre.*

Cette carte d'invitation paroît extraordinaire : extraordinaire, pourquoi ? Dans tous les pays du monde ne pourroit-on pas dire aux parens d'un criminel : *Pourquoi rougissez-vous de voir pendre votre fils ou votre cousin ?* Que pourroient-ils répondre si on leur disoit : *Félicitez-vous au contraire, votre parent vient de se rendre utile ; son supplice est un conseil, une leçon pour sa patrie ; sans cela peut-être il n'eut jamais servi à rien ; sans cela il eut été inutile qu'il vint au monde ; son supplice excuse sa vie, & sa mort le rend digne d'avoir vécu.*



MONOIES.

Les banquiers gagnent beaucoup sur le change. Le commerce des piastres est immense, les juifs établis à Bayonne, ne font pas d'autre négoce.

Un étranger a beaucoup de peine à ſe faire aux différentes monoies d'Eſpagne, elles ne ſont nulle part auſſi multipliées.

Une ſeule monoie ſur le globe arrangeroit beaucoup de monde, & préviendroit une foule de friponeries. Le ſoleil qui anime tout, qui éclaire tout, & qui eſt le trait le plus ſaillant, le plus marqué de l'univers, devroit ſervir, ſi je ne me trompe, d'empreinte univerſelle.

Les Eſpagnols comptent toujours par *maravedis*; il en faut 63 pour faire un *real de plata*, 504 pour une piaſtre, & 2016 pour une piſtole. Cette petiteſſe du maravedi embrouille le calcul.

Cette monoie eſt très-ancienne : elle étoit en uſage du tems des Goths; elle valoit alors le tiers d'un *réal*, & par conſéquent douze fois plus qu'aujourd'hui.



TÊTE PARLANTE.

On montre ici une tête qui articule parfaitement : on ne perd pas une ſyl-

labe, nulle vibration, nul tintement, nul son prolongé qui empêche de distinguer les mots; cette tête enfin parle & prononce aussi bien que nous. On l'a dit déjà, on le répete; l'homme est un être prodigieux, quelquefois l'émule, quelquefois le rival de la nature, souvent il fait mieux qu'elle. L'espece humaine avoit reçu seule le droit de parler; tout, excepté l'homme, devoit se taire dans le monde; maintenant, le bois, le marbre, & l'airain parlent; bientôt mon chien parlera.



P A I N.

LA farine d'Espagne, quoiqu'admirable par sa blancheur, fait en général du pain cassant, mal lié, qui seche & ne vaut rien au bout de deux jours,

La farine d'Andalousie & du royaume de Valence passe pour être plus pesante, plus onctueuse que celle des autres parties de l'Espagne. Aussi à Séville, à Cadix, à San-Lucar de Ba-

rameda, on mange du pain délicieux qui tout sec, tout dur qu'il devient, fait de bon chyle & a bon goût.

Le calife Aaron Raschild (1), si connu par son amour pour les arts, & pour le bon pain, faisoit acheter pour sa table de la farine de Séville.

C'est à Horiguela, ville d'Espagne, au royaume de Valence, que j'ai mangé le meilleur pain, ce n'est pas du pain, c'est du gâteau, on jureroit qu'on y a mêlé de la crême, des œufs & de la fleur d'orange.

On vante beaucoup la farine de Hongrie. L'archiduc Joseph qui la préféroit à toute autre, ne connoissoit sûrement pas le pain de Horiguela, bien plus blanc & bien meilleur que le pain de Gonesse.

David Hume, qui a fait une dissertation très-savante sur les farines, a oublié de parler de la farine de Valence.

---

(1) Inventeur du jeu d'échecs, contemporain & ami intime de Charlemagne. Aaron Raschild étoit un prince fort dévot, très-friand & peu galant. Ce fut en vain que l'impératrice Irene, la plus jolie femme de son siecle, lui demanda des secours d'hommes & d'argent. L'insensible Aaron n'accorda rien, & la belle Irene fut forcée de mettre en gage sa couronne & ses bijoux.

Je ſuis ſurpris que les académiciens de Madrid, qui s'occupent toujours de choſes ſi utiles, n'aient point encore ſongé à propoſer un prix pour le mémoire qui indiqueroit 1°. quelle eſt la meilleure farine pour la fourniture des armées; 2°. quelle farine faut-il choiſir pour envoyer dans les colonies; 3°. de quel bois doivent être les futailles où on la met.

Les François ont trouvé par expérience que la farine de la Normandie & de la Guienne ſoutient mieux le tranſport ſur mer; ils en tirent un avantage conſidérable pour la tranſporter dans leurs colonies.

D'après ce que m'ont dit quelques gens inſtruits j'ai cru entrevoir que c'eſt la farine de Valence qui ſoutient le mieux les avaries du tranſport.

Chartreuse près de Madrid.

Le couvent eſt au milieu d'une plaine, la maiſon eſt ſeule, toute neuve, bâtie en briques, ſolidement conſtrui-

te, & entourée d'un mur & de sycomores (1).

La vie de ces moines est très-austere : jamais ils ne font gras, jamais ils ne boivent de vin ; ils se fouettent souvent, & le jour & la nuit ils prient, contemplent ou travaillent.

Lorsqu'un étranger vient au couvent, on lui montre l'église, les cellules, les cloches & les tombes. Ces chartreux, leurs voix lentes & sépulcrales, leur pâleur, leur maigreur, tout fait penser dans ce couvent à Dieu, à l'éternité, à l'enfer, à la mort. Cette nuit je n'ai vu que la mort, la mort seule ; cette nuit, mes parens, mes amis, mes camarades, que j'ai vu mourir, ou que je sais morts, remplissoient ma chambre : ma mere étoit assise sur mon lit, elle me parloit, je lui parlois, je me rappellois, je me rappelle le jour, l'instant qu'elle mourut. Quatre heures sonnoient : c'étoit au mois de novembre, le tems étoit couvert, il faisoit froid, je jouois avec

(1) Arbre toujours verd, toujours triste ; les yeux s'emplissent d'eau & l'on s'endort en le regardant.

ma ſœur, c'étoit un dimanche, tout le monde pleuroit, ma mere étoit morte, je l'embraſſois, je l'appellois, je croyois qu'elle dormoit.



BILLETS DE CONFESSION.

LES laquais, les catins & les ſervantes font proviſion de ces billets; les uns les cedent à leurs maitres, les autres à leurs amans.

Pendant la ſemaine de Pâques, les curés vont chez leurs paroiſſiens pour chercher *le billet de confeſſion.* Cet uſage, qui peut paroître bizarre, ne cauſe jamais à Madrid ces ſcenes ſcandaleuſes dont Paris & toute la France ont eu à rougir.

Quoi qu'en aſſurent Colmenar, Silhouette, le Pere Lucas & autres bavards, ici ſe confeſſe, communie qui veut, & je connois vingt perſonnes qui ſont reſtées à Madrid des années entieres ſans ſavoir ſi leur curé étoit grand ou petit, noir ou blond, s'il avoit ſes cheveux, ou s'il portoit perruque.



MÉNAGERIE ET FAISANDERIE.

JE ſuis allé ce matin à la ménagerie, où j'ai vu deux lions, un tigre, un éléphant, deux chameaux, un élan, un taurec & pluſieurs ſinges.

La collection d'oiſeaux eſt plus complette encore; on trouve à la faiſanderie, des oiſeaux-mouches, des colibris, des tourterelles charmantes, des moineaux, des merles blancs (1) & les plus jolies perruches du monde.

Les deux lions ſont freres & ne ſe reſſemblent point, l'un eſt gras, l'autre eſt maigre; le premier, gai, folâ-

(1) Cet oiſeau, que le peuple promet comme une récompenſe dans les défis d'une exécution impraticable, n'eſt point un oiſeau imaginaire; il eſt rare à la vérité; mais, outre que j'en ai vu en Eſpagne, on en rencontre en Afrique, dans les pays de Bambuck & de Galam: on en voit auſſi en Areadie, dans la contrée de Sylene, même en Savoye & en Auvergne. Il n'y a nulle différence que la couleur du plumage entre le merle blanc & les autres eſpeces de merles: la grandeur, la groſſeur, le beo, les pieds, les jambes, la maniere de vivre, de chanter, de conſtruire le nid, de faire l'amour, d'élever les petits, tout eſt égal. *Voyez* BOMARE.

ſtre, badine avec ſa queue, joue avec ſon maître & paroît aimer la ſociété : l'autre, au contraire, triſte, rêveur, toujours couché ſans dormir, ſans être malade, ſe bat les flancs, montre les dents & rugit quand on le regarde.

L'élan regrette ſon pays, ſes bois, ſes montagnes, le froid ſur-tout, qu'il aime beaucoup ; il s'ennuie en Eſpagne, où le chaud & le beau tems lui font mal.

Le taurec reſſemble un peu au hériſſon, il dort la moitié de ſa vie : pendant qu'il dort, ſon poil tombe, & repouſſe à ſon réveil.

La ménagerie eſt au milieu d'un bois fort négligé ; ce ne ſont que des arbres ſans feuilles, ſans branches, ſans écorce, courbés, rompus, tombans, tombés, & qui pourriſſent ſur des monceaux d'arbres déjà pourris.



BIBLIOTHEQUES PARTICULIERES.

IL y a quelque tems qu'on imprima à Berlin, en un volume *in-12.* des con-

ſeils utiles pour former une bibliotheque peu nombreuſe, mais choiſie. Les Eſpagnols, amateurs de livres, devroient acheter cet ouvrage ; ils y verroient les livres qu'ils doivent acheter.

J'ai parcouru la bibliotheque de quelques particuliers : j'ai vu un très-grand nombre de livres parfaitement reliés, j'ai vu plus de cent mille volumes que je n'acheterois pas au poids.

Seulement chez Don Franciſco Henriquez P * * * j'ai trouvé quelques ouvrages eſtimables : Paſcal, Monteſquieu, Corneille, la Bruyere, Cartaud, J. J. Rouſſeau, Voltaire, Boulanger.

Ce n'eſt pas aſſurément que je ſois le champion de Monteſquieu, de Paſcal de Voltaire, &c. à Dieu ne plaiſe!

Monteſquieu n'a pas oſé dire ce qu'il ſavoit; Monteſquieu eſt un écrivain puſillanime, un enfant qui ſait ſa leçon, mais la dit mal, la bégaie, en paſſe la moitié, parce que ſon régent lui en impoſe.

Corneille, j'ai le malheur de ne pas l'entendre, & chaque fois qu'on me dit, *le grand Corneille*, *le divin Corneille*, je crois ou qu'on le miſtifie, ou qu'on veut me miſtifier.

Pascal étoit un fou, un maniaque amoureux de Dieu, a qui sa passion avoit tourné la tête. La seule chose sensée & parfaitement sentie qu'ait jamais dite Pascal, c'est que le souvenir d'une femme qu'on a aimée, qu'on aime encore & qui ne nous aime plus, tournoit le sang, suffoquoit, comprimoit la poitrine, & faisoît mal partout (1).

Jamais Voltaire n'écrivit ce qu'il sentit, jamais son cœur ne fit une phrase, jamais la postérité ne lira les livres de Voltaire. Une chose bien étonnante, c'est que Voltaire croyoit tout ce qu'il nioit, craignoit Dieu comme le feu, mourroit de peur d'être damné, & qu'il faisoient l'athée exprès.

On convient que la Bruyere est le premier écrivain de son siecle; & cet écrivain néanmoins est serré, froid & sec; on parieroit, on pourroit perdre, mais on perdroit avec beau jeu que la Bruyere n'aima jamais ni les

---

(1) Pline a dit: *Trois maladies donnent le droit de se tuer : la goutte, la pierre & les maux de dents.* Pline n'a pas dit, le mal d'aimer qui ne nous aime plus. Pline devoit le dire.

femmes, ni la musique, ni les oiseaux, ni les enfans, ni l'odeur du foin coupé, ni a entendre pendant la nuit le son de la vielle.

Après Job, Moyse, Lucrece, Klopstock & Richardson, Cartaud que personne ne cite, que personne ne connoit & dont on ne parle point, Cartaud, oui, Cartaud est le premier écrivain qui ait existé.

Il y a cinquante ans à peu près que Cartaud écrivoit ses *Réflexions sur le goût*. Déjà Cartaud avoit deviné les grandes masses du style; déjà Cartaud, en écrivant, peignoit, faisoit de la musique, traçoit ses mots avec du feu: c'est comme Cartaud qu'il faut écrire.

Boulanger fut le premier qui osa porter le scalpel sur les membres du grand animal. Boulanger osa le premier ouvrir la terre, la sonder & arracher à la nature des secrets qu'elle avoit juré, pour ainsi dire, de ne révéler à personne.

J. J. Rousseau fut un homme étonnant, qui vécut dans un siecle indigne de lui.

Rousseau, mon cher Rousseau! si je n'avois plus d'argent pour vivre ou

pour donner, je vendrois tout mes livres, excepté tes ouvrages.

Don Pedro D * * *. avoit une bibliotheque nombreuſe qu'il vendit ces jours derniers. Il ne veut plus lire, dit-il; il fera bien. Heureux qui n'a jamais lu ! La lecture eſt un poiſon lent qui tue le génie, monte à la tête, & laiſſe dans le cerveau une eſpece de ſédiment qui empêche de ſentir & de penſer.

Fin de la premiere Partie.

TABLE
De la I. Part.

Entrée en Espagne par Salientes. page 1
Saragoſſe. 2
Route de Saragoſſe à Madrid. 6
Environs. Entrée de Madrid. 12
Le Buen-Retiro. Ibid.
La Grange. 14
Aranjuez. 15
La Sarſuela. 16
Le Palais neuf, la Floride, la Guadarama. 17
Le Pardo. 18
L'Eſcurial. 19
La Caſa de Campo. 23
Climat de Madrid. 24
Combats de Taureaux. 26
Mon Oiſeau. 28
Juſtice criminelle. 29
Hermites. 37

Caffé. 38
Spectacles. Ibid.
Mon Voyage à la Taveyra de la Reine. 42
La Douane, l'Hôtel des Postes, le Couvent de l'Escalessas. 43
Des vivres. 44
Auto-da-fé. 45
Legende. 46
Maison des Orphelins. 50
Carosses. 52
Rendez-vous. 53
Chiens. 54
El Pensador, Le Penseur. 55
Le Roi. 56
Prédicateurs de Place, semaine sainte. ibid.
Habit du Bourreau. 60
Ce Soir. ibid.
Population. 61
Legs Pieux. ibid.
Dettes. 64
Bibliotheques de Madrid. 65
Le Comte d'Aranda & quelques au-

tres habitans de Madrid ou Ministres ou Généraux. ibid.
Filles publiques. 67
Chanoines. Langelus. 68
Cimetieres. 69
Hôpital des fous. 70
Hôtels. 72
Pauvres honteux. 73
Le Fandango. 74
Savans. 75
Garnison de Madrid. Troupes Espagnoles 76
Barbiers. 83
Dévots. 84
Perroquet. 85
Nourrices. 87
Des Rues. 88
Lin Pace. 89
Des impots. 90
Tabac d Espagne. 91
Laines. 92
De la Vierge. 94
Langue Espagnole. 95
Fautes personnelles. 97

Monoies.	100
Tête parlante.	101
Pain.	102
Chartreuse près de Madrid.	104
Billets de Confession.	106
Ménagerie & faisanderie.	107
Bibliothéques particulieres.	108

FIN de la Table de la Ire. Part.

VOYAGE
EN
ESPAGNE.

VOYAGE
EN
ESPAGNE.

Par Mr. LE MARQUIS
DE LANGLE.

SECONDE PARTIE.



M. DCC. LXXXV.

MON
VOYAGE
EN ESPAGNE.

HISTORIENS.

LEs Eſpagnols qui ont négligé tous les genres de la littérature, ont cultivé néanmoins l'hiſtoire avec ſuccès.

A quelques capucinades près, *Mariana* approche de Tacite.

L'hiſtoire de la Catalogne eſt parfaitement écrite. Ses guerres, ſes malheurs, ſes troubles ſont peints avec force, avec énergie.

Les chroniques de *Saavedra* ſont eſtimées. Le marquis de San Philipe a compoſé des mémoires précieux ſur la guerre de la ſucceſſion.

On fait grand cas d'une hiſtoire des

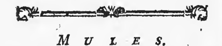
Indes, par *Don Gonzale Hermandès de Oviedo y Valdes.*

Il y a d'excellentes chofes dans l'hiftoire des Mexicains, par le moine Torquemada.

Il y a à Madrid une académie d'hiftoire. Cette compagnie s'occupe de recherches fur les annales de l'Efpagne.

M. de Campomanès, chef de cette fociété, a raffemblé pour cet objet une foule de matériaux, il travaille à les ridiger; tant mieux pour le public fi la mort lui laiffe le tems d'achever fon ouvrage. Malheureufement M. de Campomanès eft vieux, valétudinaire, afthmatique, & l'on craint qu'il ne meure bientôt.

Il en devroit être, ce me femble, de la fanté & d'une longue vie comme des grades militaires & les graces de la cour. Il faudroit que les hommes utiles, les hommes éclairés euffent longue vie & bonne fanté.



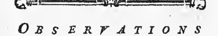
MULES.

LEs mules d'Andaloufie font fort eftimées. Outre qu'elles font plus vi-

goureufes que les mules du Rouergue, du Poitou & autres provinces de France d'où les Efpagnols tirent des mules, elles font plus fobres, marchent plus vîte, ont le pied plus fûr.

On peut voyager hardiment fur une mule Andaloufe dans les chemins les plus raboteux. En traverfant les Pyrénées, j'avois une de ces mules. A tout moment je croyois tomber : *ne craignez rien*, me difoit mon guide, *vous ne tomberez pas* ; je ne fuis pas tombé.

C'eft la monture ordinaire des Efpagnols, qui ne s'embarraffent guere fi cet animal a la tête groffe, mal faite, des oreilles d'âne & le poil fale ; il a le pas fûr, il mange peu, cela leur fuffit.



OBSERVATIONS PARTICULIERES.

PRESQUE toutes les femmes efpagnoles ont le fon de voix d'une douceur admirable : c'eft un charme de les écouter parler ; je préfere leur fon

de voix à la plus belle ſonate : Gluck n'auroit rien à y changer, c'eſt de la muſique toute faite.

Je crois que le roi d'Eſpagne ne prend jamais meſure d'habit. Ses habits ſont toujours ou trop courts, ou trop longs, ou trop larges, on ne ſait ce que c'eſt. Si un particulier s'habillet d'une maniere auſſi bizarre, on ſe moqueroit de lui.

Ici on enterre trop tôt les morts, on ne leur donne pas le tems de mourir. Pourquoi ne pas attendre deux jours, trois jours, Si un mort eſt mort aujourd'hui, il le ſera encore demain, alors il ſera tems de l'emporter. Dans la principauté de Neuchatel on enterre ſeulement au bout de ſoixante-douze heures, & l'on aſſure qu'on a vu beaucoup de gens s'aſſeoir ſur leur ſéant & demander à boire, deux jours après qu'on les a cru morts.

On dit que l'Eſpagnol eſt gai ; moi, je le crois triſte. Tous les ſoirs je me promede au Prado ; nous ſommes à peu près quatre mille ames, & je n'entends jamais le moindre éclat de rire.

L'uſage des colombiers eſt inconnu en Eſpagne. On enferme les pigeons

paire par paire. Ces pigeons ainſi renfermés paroiſſent à plaindre ; mais s'ils s'aiment, ils ſont heureux.

Madrid eſt peut-être la ville où l'on ſe tue le moins. Année courante on ne compte pas quatre ſuicides à Madrid. Tant mieux que les ſuicides ſoient rares en Eſpagne, tant mieux s'ils l'étoient autant par-tout ; tant mieux ſi perſonne ne ſe tuoit : mais je ne pourrai jamais concevoir comment le ſuicide n'eſt pas plus commun, jamais je ne concevrai comment la moitié des hommes, curieux, impatiens d'apprendre ce qu'ils verront dans l'autre vie, ne ſe tuent pas pour l'aller voir.

Le peuple de Madrid eſt très-libertin. Les dames paſſent pour être galantes. On dit les demoiſelles fort aimantes, mais fort retenues. L'Eſpagnol en général eſt timide dans ſes amours. Durant des années entieres des amans brûlent d'amour, brûlent de deſirs, ſouvent même en meurent, & cela faute de s'entendre.

Tout Eſpagnol riche qu'on n'enterre pas en habit de moine, eſt enterré dans ſon plus bel habit. Il vaudroit mieux, ce ſemble, vendre ce bel ha-

bit, en habiller un pauvre, & enterrer le mort en chenille.

Quel dommage que les trois quarts de l'Eſpagne ſoient incultes ! Ce n'eſt point aſſûrément la faute de la terre ; par-tout elle eſt excellente ; la Sierra Morena le prouve : à peine fut-elle cultivée, ſemée, imbibée de roſée & frappée des rayons du ſoleil, qu'auſſitôt elle produiſit.

Les Eſpagnols perdent leurs dents de bonne heure. Il eſt bien rare qu'ils aient des dents paſſé cinquante ans, ou s'ils en ont, il leur en reſte ſi peu, que ce n'eſt pas la peine d'en parler.

Une choſe bien extraordinaire & bien difficile à imaginer, c'eſt que parmi les Eſpagnols on compte une foule d'athées qui ne croient rien, abſolument rien, & qui ſoutiennent tout haut que l'exiſtence de Dieu eſt un préjugé, que le ciel & l'enfer ſont dans les eſpaces imaginaires, & que le haſard enfin a la feuille des événemens. Ah, les malheureux ! que je le plains !

Je rencontre rarement deux Eſpagnols enſemble ; il paroît que l'Eſpagnol aime beaucoup à être ſeul : il a bien raiſon. L'homme ſeul ſent mieux, vit mieux, a plus de vie, vit double.

L'homme en ſociété, c'eſt le vin trempé; l'homme ſeul, c'eſt le vin pur.

Les ſéchereſſes ſont communes ici; l'eau devient rare alors, & beaucoup de gens meurent de ſoif.

Il ſe fait à Madrid un nombre infini de bonnes œuvres, & l'on y rencontre plus qu'ailleurs des hommes vertueux, vraiment vertueux, des *hommes modeles*, qu'on me paſſe le mot, à qui, pour le bonheur du monde, tous les autres devroient reſſembler. A Geneve j'ai trouvé un de ces hommes-là, c'eſt CHARLES BONNET; à Neuchatel j'en ai trouvé un autre, c'eſt S. ROBERT.

Je n'ai trouvé nulle part de violettes plus odorantes; j'en achetai hier un bouquet, & depuis hier ce bouquet embaume ma chambre.

Ici, pour peu qu'un ouvrage ſoit un peu gai, on le brûle tout de ſuite; s'il y paroît, le mien ſûrement y ſera réduit en cendres: tant mieux, tant mieux, mille fois tant mieux, cela porte bonheur. Salut aux ouvrages qu'on brûle; le public aime les livres brûlés,

Quoique d'une taille moyenne, les Eſpagnoles ſont très-bien faits; mais en général, ils ſont noirs & laids. Ce

qui défigure un très-grand nombre d'Efpagnols, ce font leurs oreilles, qui font fi longues qu'elles n'entreroient pas dans mon gant.

Après le royaume de Naples l'Efpagne eft le pays, je crois, où l'on trouve le plus d'hommes titrés. Ici s'appelle *marquis*, *comte*, *chevalier* qui veut, tous les titres font au pillage.

La partie de l'éducation la plus négligée à Madrid, c'eft la culture de la mémoire. Les Efpagnols ont peut-être raifon; fouvent la mémoire a des fuites cruelles. S'il eft cent chofes, cent perfonnes dont je me fouviens avec plaifir, il en eft mille que je voudrois oublier. K * * * * par exemple.

On porte le viatique avec beaucoup de pompe. La premiere perfonne qui fe trouve en voiture, eft obligée d'en defcendre & de prêter fon caroffe à Dieu.

Ces vaines cérémonies font les dernieres planches fur lefquelles fe fauve, fi on ofe le dire, la religion aux abois.

Je n'ai vu nulle part auffi peu de jolis enfans. Par-tout en général on eft joli dans l'enfance; mais l'Efpagnol, contre l'ufage, eft déjà laid avant d'être grand.

Un

Un médecin Danois soutient dans une these qu'on peut entendre avec les dents. On remarque en effet que presque tous les sourds ouvrent la bouche pour écouter. Les Espagnols font de même ; il semble qu'ils ont l'oreille sur la langue.

Les églises sont d'une magnificence extrême. Quand on y entre, durant quelques minutes on est ébloui, on ne peut rien distinguer, rien voir. Les peintres Espagnols ne manquent jamais de donner à leurs saints, à leurs saintes, la plus jolie figure du monde; Dieu lui-même, tout crucifié, tout mort qu'il est, est représenté en Espagne beau, grand, fait à peindre.

Je crois avoir déjà parlé de la sobriété Espagnole, elle est souvent poussée à l'excès. Je me rappelle qu'un jour j'entrai dans une bonne maison de Madrid; j'y trouvai quatre personnes, on alloit diner, on venoit de s'asseoir, tout étoit servi, il n'y avoit qu'un œuf & quatre pommes sur la table.

L'Espagne est pleine de prophetes qui s'en vont de village en village, tantôt prédisant un tremblement de terre, tantôt un ouragan, tantôt la fin du monde. Ces prédictions consternent

le peuple; il faudroit, je crois, punir tous ces prophetes; il faudroit, ce femble, leur mettre dans la bouche une efpece de baillon, qui, pendant quelques jours, les empêchat de parler.

Le reproche le plus général que j'aie entendu faire aux Efpagnols, ce qu'ils manquent de caractere. Il eft impoffible dès lors de les aimer beaucoup, de trouver plaifir à vivre avec eux. Un homme fans caractere n'eft rien, n'eft bon à rien. Il faut qu'un homme ait un caractere, comme il faut qu'il ait un nez.

Les Capucins de Madrid ne fortent jamais de leur Couvent. Là ils ont prefque tout ce dont ils ont befoin : un frere lai va leur chercher ce qui leur manque. De tous les moines ce font les Capucins qui me font le plus de pitié, que je plaindrois le plus, fi après la mort la vie ne revenoit à perfonne.

Chaque foldat couche feul Ce réglement a été fait fous ce regne. L'Efpagne eft la feule puiffance où le foldat puiffe dormir à fon aife & fe retourner dans fon lit.

Autant les dames ont le fon de voix agréable & fonore, autant les meffieurs l'ont dur & pénible à enten-

dre. Chaque fois qu'un Efpagnol parle, il femble toujours qu'il eft fâché, qu'il gronde, ou qu'il a mal à la gorge.

Je reviens fouvent fur le fon de voix : je le fais exprès.

M. Lavater qui a dit de fi belles chofes fur les phyfionomies, M. Lavater qui prétend deviner par l'infpection des traits les affections de l'ame, les qualités de l'efprit, n'a pas écrit une feule phrafe fur le fon de la voix.

C'eft l'élégance de la taille, c'eft la beauté des yeux, mais fur-tout c'eft la fineffe, c'eft la magie du regard, qui diftinguent les femmes de Madrid ; &, c'eft à Madrid où l'homme qui craint d'aimer, doit le plus fouvent dire aux jolies femmes qu'il connoît : *je vous en prie, ne me fixez pas.*

C'eft parmi le peuple, c'eft parmi les pauvres que l'on compte ici le plus de dévots ; tant il eft vrai que lorfqu'on n'a rien, & lorfqu'on fouffre, c'eft un plaifir de prier Dieu..

Quoique les appartemens foient très-vaftes, ils font obfcurs néanmoins, parce que les fenêtres font mal difpofées, les jaloufies toujours baiffées,

les rideaux toujours tirés ; il ſemble que les Eſpagnols ont peur du jour ; il ſemble qu'ils ne ſavent pas encore que rien ne meuble une chambre auſſi bien que la clarté.

Le pont conſtruit ſur le Mançaranès (1) a coûté dix-huit millions, & pendant neuf mois de l'année le lit de ce fleuve ne contient pas cent bouteilles d'eau.

Les Eſpagnols ont mille qualités eſtimables, entr'autres ils ont celle de dire hautement ce qu'ils penſent des miniſtres & des hommes en place. J'ai entendu dire à plus de vingt perſonnes qui parloient de M. O. R... i : *Nous ne le haïſſons point, il n'en vaut pas la peine, nous ne faiſons que de le mépriſer.*

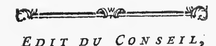
En Eſpagne on enterre les morts à viſage découvert. Cet uſage devroit être général ; un extrait mortuaire ne ſuffit pas pour conſtater la mort. Il y a trente ans qu'il ſe paſſa en France une ſcene odieuſe. Le Comte de *** ayant envie de jouir de ſon bien ; fit enlever ſon pere, le fit jeter dans un

(1) Fleuve qui paſſe à Madrid.

cul-de-baſſe-foſſe, & publia que ſon pere venoit de mourir : les cloches annoncerent le lendemain qu'on alloit enterrer le mort, & l'on enterra une pierre.

Les Eſpagnols aiment beaucoup qu'on les ſalue, & néanmoins jamais ils ne préviennent. Quand ils vous rencontrent, ils vous regardent fixement, & ſemblent vous dire : *saluez-moi, vous le devez.* J'ai penſé avoir une affaire ; j'en aurois mille à ce prix. Très-volontiers je préviens un enfant, un vieillard, un laquais ; mais un Eſpagnol, tout grand, tout riche qu'il ſera, jamais je ne le ſaluerai le premier, je ſaluerois plutôt une hirondelle.

Le peuple de Madrid eſt très-badaud. Pour voir arriver un prince, un grand, un cardinal, &c. un Eſpagnol feroit volontiers quatre poſtes. La manie de courir après les princes eſt au reſte aſſez générale par-tout. Je reſterai ſeul de mon avis ſans doute ; mais tous les ſouverains du monde pourroient, l'un après l'autre paſſer derriere moi, ſans que je tournaſſe la tête pour le regarder.



EDIT DU CONSEIL,

ORDONNANCES DE LA POLICE.

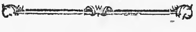
A Athenes toutes les loix se publioient au son du sistre & du tympanon. Le sistre commandoit l'attention, préparoit les esprits à l'obéissance, & aidoit les Athéniens à rétenir la loi qu'on publioit.

En Espagne c'est au bruit du Tambour, & c'est le bourreau qui publie les ordonnances & les édits. En vain j'ai demandé, en vain j'ai voulu pénétrer la cause d'un usage aussi extraordinaire. Quelle sanction, quel poids, en effet, peut conserver un édit quelconque, après avoir passé par la bouche d'un bourreau, d'un homme infame ?

A propos d'infame, un bourreau doit - il l'être ? Quelle question ! Oui, sans doute : par - tout le bourreau, sa femme, ses enfans doivent faire une classe à part ; mais comme l'infamie est une peine réelle, comme il est in-

juste de punir un homme qui souvent pense mieux, vaut mieux, a plus d'ame que la plupart des gens qui le fuient, le méprisent, & rougiroient de causer avec lui, un bourreau devroit être un scélérat à qui on laisseroit la vie, & qui, bien logé, bien nourri & condamné à une prison perpétuelle, en sortiroit seulement pour les exécutions.

Mais le métier de bourreau n'est point aisé; mais pour l'apprendre il faut du tems; mais un bourreau habile est un homme rare; eh bien, qu'on massolle pour tous les crimes; il ne faudra alors plus ni apprentissage, ni coup-d'essai, ni chef-d'œuvre, & le premier venu sera assez savant.



ANTIQUITÉS.

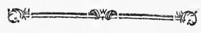
A chaque pas qu'on fait en Espagne, dans le royaume de Valence sur-tout, on trouve des frises, des colonnes, des mosaïques, & personne ne regarde ces débris.

Que m'importe à moi, me disoit

un jour Don *Pepe L. . .* & la Ville d'Erculanum, & les ruines de Palmyre, & les marbres d'Arundel, pourvu que mon confeſſeur dine & ſoupe bien?

Au confeſſeur près, don Pepe avoit ſans doute raiſon : auſſi peu que lui, je ſuis l'admirateur des ruines. Je pourrois traverſer la Grece ſans regarder ſes colonnes, ſans entrer dans ſes temples; je pourrois habiter Rome ſans aller voir le Panthéon, le champ de Mars, les bains de Coliſée : bientôt tous ces débris ne feront plus. La colonne, & l'arc de triomphe, & la ſtatue de bronze, tout ſe fend, tout s'écroule. Les ſouterreins ténébreux, les cavernes profondes, les grottes humides, les rochers ſur-tout, ce ſont là mes antiques.

Témoin de la création, un rocher m'arrête, me force à le regarder, à l'admirer; & quand je penſe qu'il ne finira qu'avec le monde, que dans cent mille ans il ſera encore tout neuf, & que lors du déluge ce rocher trempoit dans l'eau, j'ai envie, pour ainſi dire, de m'agenouiller devant lui.



IMPRIMEURS , LIBRAIRES.

GRANDE est la différence entre les libraires Espagnols & ceux du reste de l'Europe : les uns font fortune avec *la Guide des pécheurs*; les autres, avec *Therese philosophe*, *le Pou François*, *l'Odalisque*, *D. B.* & autres ordures. L'Inquisition est le frein des premiers, la police est l'inquisition des seconds ; mais , malgré la police , tout s'imprime.

Le théologien Saa a gagné à Madrid cinquante mille piastres fortes , en commentant , en récrépissant le Pere Jerôme , le Pere Bonaventure ; & les libraires François ont refusé de payer cent écus pour les manuscrits de M. de Paw , le premier historien , le premier politique , l'homme du siecle (sans exception) qui a le plus de génie.

Sans exception ! Oui , sans exception. Les hommes engoués de M. Raynal crieront sans doute à l'injustice ; mais ces cris n'empêcheront pas que cet historien ne soit diffus , plagiaire ,

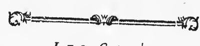
relateur infidele, partial, injuſte & mal inſtruit ; mais ces cris ne feront oublier à perſonne, qu'auſſi-tôt qu'il entre quelque part au mont Sinaï, au buiſſon ardent, aux éclairs à la foudre près : l'abbé Raynal paroît venir de la part de Dieu ; l'abbé Raynal paroît dire avec Moyſe : *Que la terre & les cieux m'écoutent* ; & tous ceux qui l'écoutent, n'entendent jamais que des contes, des anecdotes & des diſſertations ſur le ſucre, le café & l'indigo.

Plutarque conſeilloit aux bavards de ſon tems de ne voir que des perſonnes au-deſſus d'eux, afin que leur préſence pût leur en impoſer, pût les contraindre à ſe taire, ou du moins à ne parler qu'à propos. La recette de Plutarque eſt excellente, mais ne ſuffit pas toujours.

Quand le prince Henri paſſa à Lauſanne, l'abbé Raynal qui étoit là, dîna avec le prince, qu'il interrompoit à tout moment pour lui faire des contes. En vain le pouſſoit-on, lui faiſoit-on des ſignes ; l'abbé ne ſentoit rien, ne voyoit rien, il parloit, il parloit, il parloit.

Une femme charmante & de beau-

coup d'efprit difoit un jour : *On affure que M. Raynal va s'en retourner en France, ah, tant mieux! tant mieux! car tous les jours il vient chez moi, tous les jours il m'ennuie, tous les jours il me donne la fievre; & s'il reftoit ici, en vérité, je crois qu'il me tueroit.*



Les Cafés.

Sont plus communs à Madrid que les cabarets, quoique ceux-ci foient en très-grand nombre.

Les Efpagnols font paffionnés pour le café ; ils le font mieux que nous, ils le boivent mieux que nous ; ils ne le prennent pas d'un trait, ils le favourent long-tems, ils le boivent goutte à goutte, ils le boivent chargé, chaud, prefque brûlant ; il eft meilleur alors, il eft meilleur quand il brûle, il pénetre mieux les vifceres, les entrailles & porte plus vîte dans les membres, dans le fang, à la tête, la vie, la fanté, l'activité, & cette chaleur enivrante & magique qui embellit,

colore tout ce qu'on voit, qui anime tout ce qu'on dit.

Vous dont le menton joint la poitrine, vous dont le ventre traine par terre, vous que la goutte empêche de dormir, vous à qui la consomption fait trouver le tems long, ne prenez plus des remedes, ne vous tuez pas, buvez du café, enivrez-vous de café; vous maigrirez, vous transpirerez, vous guérirez, vous dormirez, vous serez enchanté de vivre, & vous serez bientôt aussi mince que moi.



SOIES.

LA meilleure qualité de soies pour les étoffes pleines & unies est celle qu'on tire des royaumes de Valence & de Murcie. Ces soies sont, quoi qu'on en dise, supérieures aux soies de Messine, & même aux soies de Syrie, connues en Europe sous le nom de *luges*, *chouf*, *billedun*.

Si les étoffes fabriquées en Espagne ne paroissent pas aussi belles que les étoffes de Lyon, de Tours & d'ail-

leurs, ce n'est pas la faute de la soie; c'est la faute des ouvriers qui ne se donnent pas la peine de renouer les fils rompus, & qui ne frappent point également le battant du métier. De là l'inégalité de l'étoffe ; de là des raies, des..... je ne sais plus le nom, tout le long de la piece.

Les Espagnols ne savent pas en outre combien une teinture éclatante embellit l'ouvrage ; ils ne savent pas que presque toutes leurs couleurs sont vergées ; ils ne savent point que les soies qui doivent être employées à faire la même piece, doivent être jetées dans la même chaudiere, afin d'éviter qu'elles ne soient bardées par des couleurs plus claires, plus brunes, plus sombres, ou plus éclatantes.

Sous la direction de M. *Victor Glutz*, homme intelligent, homme de mérite, vraiment patriote, & membre du grand conseil du sénat de Soleure, on vient d'établir en cette ville une fabrique de gros-de-Tour, de satin & de taffetas ; déjà cette manufacture ne laisse rien à desirer pour la beauté des soies, l'attention, l'aptitude des ouvriers, la force, le moëlleux de l'étoffe, la netteté, la pureté, & l'éclat des couleurs.

Soleure poſſede encore un grand nombre d'autres fabriques, & pendant preſque toute l'année l'Aar eſt chargée de bateaux qui tranſportent à Geneve, en Hollande, dans toute l'Allemagne, & même en Italie, les fruits des veilles & de l'induſtrie de cette ſage république.



TABLES D'HÔTE.

NE ſont pas connues en Eſpagne; tant pis. C'eſt à une table d'hôte qu'on apprend à connoître les mœurs, le génie d'une nation; tant pis. C'eſt à une table d'hôte qu'on peut voir les habitans d'une ville, moins gênés & plus ouverts qu'ailleurs; tant pis. C'eſt à une table d'hôte qu'on trouve des étrangers de tous les pays, de tous les états.

Oui, je le ſais; oui, le préjugé flétrit les tables d'hôte: mais comme le préjugé eſt un ignorant; comme le préjugé n'a jamais conſeillé rien de bien, rien de bon; comme le préjugé n'a jamais rien appris à perſonne, il

faut, quand on voyage pour voir, pour apprendre quelque chose, envoyer son valet-de-chambre tourner un couvert à la table d'hôte; près du feu, s'il fait froid; & s'il fait chaud, près de la porte ou près de la fenêtre. Là on est à son aise, on est en chenille, on a les cheveux en désordre, on est en bottes ou en pantoufles; on mange ou l'on ne mange pas, on parle ou l'on se tait.... Il vaut mieux se taire, & l'on s'instruit en mangeant.



CHEVAUX.

DEPUIS quelque tems les haras sont négligés; & néanmoins les chevaux d'Espagne conservent des qualités qui les distinguent encore. Ils sont communément noirs ou bai-marrons; ils ont les oreilles bien placées, une longue criniere, l'œil ardent, du courage, de la souplesse & de la fierté.

Les chevaux Andalous passent pour les plus beaux, aussi les préfere-t-on pour la guerre, la pompe & le manege.

La ville de Cordoue eſt fameuſe par les beaux chevaux que fournit ſon territoire. Le roi y entretient un harras. La race barbe, qui eſt particuliere à cette province, eſt conſervée par une ſociété de gentilshommes, nommés *maeſtranza.*



CHEMINÉES.

L'USAGE des cheminées eſt preſqu'inconnu à Madrid ; on y ſupplée par des *brazeros* ou braſiers portatifs, qui répandent une chaleur très-égale & très-douce. On jette dans ces braſiers je ne ſais quel bois, ou graine, ou poudre ; mais cela ſent bon.

Il y a quelque tems qu'une comédienne très-jolie ſe plaignit au duc d'Albe qu'elle n'avoit point d'argent, que ſa chambre étoit froide, & qu'elle y geloit ; le dùc d'Albe lui envoya un de ces braſiers rempli de piaſtres... Ces traits d'humanité ou de galanterie, comme on voudra, ne ſont pas rares en Eſpagne. Comment s'empêcher, en effet, de donner un braſier ou autre

chofe à une comédienne qui eſt jolie, qui n'a point d'argent, & qui a froid?



ETAT MILITAIRE D'ESPAGNE.

L'INFANTERIE Eſpagnole eſt compoſée :

Un régiment des gardes Eſpagnoles.
Un régiment des gardes Wallones.
Trois régimens d'infanterie nationale.
Trois régimens Irlandois.
Trois régimens Wallons.
Deux régimens Italiens.
Quatre régimens de volontaires étrangers.
Quatre régimens Suiſſes.

Chaque régiment eſt de deux bataillons, donc chacun a huit compagnies de fuſiliers, & une compagnie de grenadiers, compoſée d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un ſous-lieutenant, d'un premier, d'un ſecond ſergent, de ſix caporaux, d'un tambour & de cinquante-quatre ſoldats.

Les huit compagnies de fuſiliers ſont compoſées de même.

Un colonel, un lieutenant-colonel, un major, un aide-major, deux enſeignes & un aumônier compoſent l'état-major.

La cavalerie eſt compoſée de trois compagnies des gardes-du-corps, l'Eſpagnole, l'Italienne & la Flamande, d'une brigade de carabiniers, & de quatorze régimens de cavalerie.

L'Eſpagne a huit régimens de dragons.

La cavalerie & les dragons tirent leurs remontes de l'Andalouſie.

Indépendamment de cet état militaire, il y a encore des milices provinciales enrégimentées, & qui forment un corps de quarante mille hommes à peu près.

La paie du ſoldat eſt de ſept ſols par jour, avec une livre & demie de pain. La moitié de chaque régiment eſt en ſemeſtre en tems de paix. Chaque ſoldat emporte avec lui la paie & le pain de deux mois d'avance, & reçoit le reſte à ſon retour.

La marine Eſpagnole conſiſte en ſept vaiſſeaux de ligne du premier rang, en quarante-un du ſecond, onze du troiſieme. Les Eſpagnols ont en outre quatre galiotes à bombes, deux goë-

lettes, sept demi-galeres, huit hourques, trois brigantins, une corvette, sept paquebots.



HUILE.

DANS un pays planté d'oliviers on devroit s'attendre naturellement à trouver de bonnes huiles, & c'est le contraire. En Espagne l'huile est mauvaise, très-mauvaise, & l'on accommode tout à l'huile; rôti, ragoût, soupe, tout est à l'huile, tout nage dans l'huile.

Pour obtenir du lait ou du beurre, il faut ou crier, ou battre l'hôte, ou dire des douceurs à l'hôtesse: si elle est jeune & jolie, cela n'est pas difficile; mais si elle est laide, mais si elle est vieille, comment faire?

J'ai oublié où, mais j'arrivai mourant de faim, & je trouvai un lievre à l'auberge. J'ordonnai de le faire cuire: *point d'huile*, *point d'huile*, répéta vingt fois mon laquais; moi, je le répétai vingt autres; & néanmoins quand j'entrai dans la cuisine pour de-

mander ſi mon lievre étoit prêt, l'hôteſſe venoit, malgré mes ordres, de verſer ſa lampe dans le plat.

CONTREFACTEURS.

HEUREUSEMENT les contrefacteurs ſont inconnus en Eſpagne ; ils le ſeroient bientôt partout, s'ils étoient flétris. La raiſon, l'équité, les loix du commerce, & l'intérêt de la littérature exigeroient que tout contrefacteur fût puni.

Mais la gloire, dit-on, doit être ſeule le ſalaire d'un écrivain : & pourquoi ? Pourquoi donc un auteur devroit-il rougir de vendre ſes découvertes, de mettre un prix à ſes idées ? Pourquoi la nation en corps recevroit-elle gratis des leçons, des conſeils, que lui paieroit chaque particulier ?

Depuis que l'argent eſt devenu le ſigne, l'échange de nos beſoins, tout doit naturellement s'acheter & ſe vendre.

Le général, l'officier & le ſoldat vendent leurs membres, vendent leur

ſang, mettent leur vie à l'enchere ; les rois eux-mêmes ſe font payer. La taille, les gabelles, les impôts ne ſont-ils pas les gages, la paie des rois ?

Un auteur rougiroit de vendre ſon livre! quand il achete les ſacremens, quand on lui vend la bénédiction qu'on lui donne, la meſſe qu'il entend, le trou qu'on lui creuſe, & le ſon de la cloche qui avertit ſes parens, ſes amis, ſes voiſins, qu'il eſt mort, & qu'il ne le verront plus!

Peut-il, doit-il donner ſon ouvrage gratis, quand ſon éducation a coûté des ſommes immenſes, quand pour vérifier des faits, des dates, il s'eſt tranſporté ſur les lieux, & quand, pour rendre ſon livre moins imparfait, ſes principes plus clairs, ſes idées plus palpables, il a fait à grands frais deſſigner des cartes, tirer des planches, graver des plans ?

Tous les auteurs n'ont pas, comme M. de Voltaire, cent mille livres de rentes.

Le plus grand nombre des écrivains compoſent pour vivre, pour manger, & doivent écrire ſous peine de mort.

Non-ſeulement le contrefacteur vole l'argent d'un écrivain, il lui ravit en-

core ce qu'il préfere à l'or, à l'argent, à tout ; il lui enleve sa maîtresse, son amante la plus chérie ; il lui enleve la gloire, il mutile son livre, & l'arrête, pour ainsi dire, aux barrieres de la postérité.

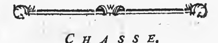
Il y a plus encore : quand les verroux & les cachots du Châtelet, de la Bastille s'ouvrent, se ferment sur un écrivain, qui répond au gouvernement que la Bastille renferme le coupable ? Qui lui répond de la fidélité d'un libraire, d'un méprisable contrefacteur ? Pour rendre plus piquant le livre qu'il imprime, n'a-t-il pas pu y ajouter des blasphêmes, y glisser quelques phrases séditieuses, quelques principes dangereux ?

De tout tems les crimes se touchent : du vol à la perfidie, du vol à la lâcheté, il n'y a qu'un pas.

Ce qui rend plus révoltant encore le métier de contrefacteur, c'est qu'il arrive souvent qu'un libraire vole son confrere, son voisin, son ami.

En Suisse & ailleurs on a vu un pere voler, contrefaire un ouvrage qu'avoit acheté son fils ; & j'ai vu à Lyon un fils imprimer secrétement un livre qu'avoit acheté son pere.

Qu'on ſe peigne la ſituation cruelle d'un imprimeur de qui l'on contrefait l'ouvrage ! Que l'imagination ſe tranſporte dans ſon comptoir au moment où il voit changer en maculatures les exemplaires du livre qu'il avoit acheté ! Les yeux ſe rempliſſent d'eau, le cœur ſe ſerre en penſant qu'aux termes de ſes engagemens une foule d'huiſſiers accourront chez ce malheureux libraire, & viendront lui prendre ſes meubles, ſes hardes & ſon lit.



CHASSE.

EXCEPTÉ le jour de Pâques & le vendredi ſaint, le roi chaſſe tous les jours de l'année; il s'éloigne quelquefois juſqu'à ſix ou ſept lieues, ſouvent même il chaſſe plus loin. Quarante gardes-du-corps ſont obligés de le ſuivre au grand galop. Malheur à celui qui ſe tient mal à cheval; il tombe, il ſe caſſe un bras ou une jambe, quelquefois il a le bonheur de ſe tuer, c'eſt ce qui peut lui arriver de plus heureux.

GRANDS CHEMINS.

TOUT le monde a entendu parler de la mauvaiſe police de l'Angleterre à l'égard des grands chemins; tout le monde ſait qu'en Angleterre, comme en Turquie, comme en Perſe, on ne peut voyager ſans courir les riſques d'être volé; c'eſt abſolument de même en Eſpagne.

Ce n'eſt pas que les miquelets ou archers ne ſoient en très grand nombre; mais comme ils ſont mal payés, qu'ils ne tiennent à aucun corps; comme le gouvernement ne les obſerve pas, ils trouvent plus ſimple de s'entendre avec les brigands, dont ils partagent la proie.

Preſque tous les voleurs en Eſpagne ſont déguiſés en pélerins ou en hermites: ſous prétexte de demander le chemin, l'heure qu'il eſt, ou l'aumône, ils mettent le piſtolet ſur la gorge, volent, & tuent communément. Outre que la peine eſt la même,

outre qu'un cadavre eſt plus tôt dépouillé, un mort garde le ſecret.

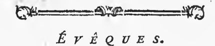
On peut dans chaque ville, il eſt vrai, prendre une eſcorte; mais outre que ces eſcortes ſont exceſſivement cheres, qu'il faut les payer d'avance, & qu'elles vous quittent à moitié chemln, elles peuvent s'entendre avec les voleurs; il eſt plus ſûr de s'en paſſer.

Hors la vieilleſſe & la laideur, qui ne tentent perſonne, les voleurs en Eſpagne ſont grace aux femmes, dit-on. Au lieu de voler les voyageuſes égarées, ou les bergeres gardant leurs troupeaux, ils les eſcortent, leur donnent des bouquets, de l'argent, des rubans, les conduiſent dans les bois, où chacun de ces drôles à ſon tour aſſouvit & perd ſur ces malheureuſes ſes deſirs & ſes forces.

Si les bandits abondent en Eſpagne plus qu'ailleurs, il faut en accuſer l'extrême miſere du peuple, le manque d'ouvrage, il faut en accuſer le ſommeil profond des guichetiers, qu'un tremblement de terre ne réveilleroit pas; il faut en accuſer encore la permiſſion accordée à quelques priſonniers privilégiés de ſuſpendre à leur

fenêtres des bourſes, des paniers, dans leſquels leurs complices viennent mettre des cordes, des limes: munis d'outils, les priſonniers s'en vont quand ils veulent; ſouvent pluſieurs cachots ſe vuident dans une nuit, & tout cela c'eſt pour les bois.

Le très-petit nombre d'hoſpices pour les mendians valides peuple auſſi les grands chemins. Par-tout & toujours le crime & le vol feront la ſeule reſſource de l'homme qui n'a point d'ouvrage, qui a faim, & qui n'a rien.



É V Ê Q U E S.

JAMAIS ni la naiſſance, ni la faveur n'ouvrent en Eſpagne le chemin de l'épiſcopat; & tel capucin eſt obligé ſouvent de quitter ſon cloître, de ſe faire couper la barbe & de prendre perruque, pour occuper le ſiege de Séville, de Tolede, &c.

Les évêques Eſpagnols ſont d'une vertu exemplaire.

On devroit traduire en toutes les langues, on devroit envoyer dans tous

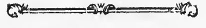
les diocefes du monde chrétien l'excellent difcours du lord Greevil fur les devoirs de l'épifcopat.

On a beaucoup écrit contre les évêques ; on a publié mille libelles, mille pamphlets, mille feuilles volantes contre leur luxe, contre leurs mœurs, contre, contre.... les contre ne finiroient pas, & jamais on n'a rien écrit de fi vrai, que ce qu'on lit dans le difcours du lord Greevil. Ce difcours eft de vingt pages environ ; quarante minutes à peu près fuffifent pour le lire, & tout eft là.

Lord Greevil, qui a écrit auffi fur la poudre à canon, dit beaucoup de mal de fon inventeur ; il a grand tort affurément.

L'inventeur de la poudre, quelqu'il foit (ce n'eft pas encore décidé) fut fûrement un excellent homme. Avant la poudre, en effet, n'avions-nous pas des flèches, des dards, des frondes, des fcorpions, des baliftes, des catapultes, des charriots armés de faux ? Que de moyens pour fe détruire à petit feu ! Honneur au canon, à la poudre, à fon inventeur. Graces au canon ! nous mourons maintenant, nous tombons fur le champ de bataille fans dou-

leurs, sans angoisses & sans y penser. Oui, lord Greevil a eu grand tort; soyons plus justes que lui, & sachons un gré infini à celui qui a consacré ses loisirs, employe ses veilles & peut-être même exposé sa santé pour nous découvrir le secret admirable de nous tuer les uns les autres en ne nous faisant presque point de mal.



JOURS MALHEUREUX.

LES Espagnols sont persuadés que le vendredi est un jour sinistre; & quoiqu'il y ait des ordres dans tous le ports pour faire partir les vaisseaux du roi tous les jours de la semaine indifféremment, le plus grand nombre des capitaines évitent de mettre à la voile le vendredi, soit par condescendance pour l'équipage, soit qu'ils craignent eux-mêmes l'influence maligne du vendredi, soit enfin qu'ils ne veulent pas se rendre responsables de l'événement.

C'est au peuple sur-tout que ce jour funeste inspire le plus de terreur. Quelqu'un tombe-t-il malade le vendredi à

c'eſt le vendredi qui a conjuré le mal; quelqu'un meurt-il, c'eſt le vendredi qui a donné le ſignal à la mort d'emporter le malade; quelqu'un enfin perd-il ſon procès, c'eſt l'influence, c'eſt la faute du vendredi, & l'on s'en prend au vendredi.

Ce jour tant calomnié a eu pourtant beaucoup de partiſans. Outre que c'eſt le jour de Vénus, Sixte-Quint aimoit le vendredi avec paſſion, parce que c'étoit le jour de ſa naiſſance, de ſa promotion au cardinalat, de ſon election à la papauté, & de ſon couronnement. François Ier. aſſuroit que tout lui réuſſiſſoit le vendredi. Henri IV aimoit ce jour de préférence, parce que ce fut un vendredi qu'il vit pour la premiere fois la belle marquiſe de Verneuil, celle de toutes ſes maîtreſſes qu'il aima le plus après Gabrielle d'Eſtrées, qu'il ne put jamais oublier, dont il parloit cent fois par jour, dont il conſervoit le portrait qu'il baiſoit à chaque inſtant & qu'il portoit à ſes levres, dit-on, dans l'inſtant même où l'affreux Ravaillac poignarda ce bon roi.

Les Rogations.

L'Usage des rogations paſſa en Eſpagne vers le commencement du ſeptieme ſiecle. Alors on ſe contentoit de jeûner, de prier; maintenant on jeûne, on prie, & l'on va dans les champs bénir les arbres, aſperger l'herbe, invoquer le temps.

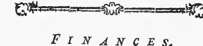
C'eſt à S. Mamert, fripier à Pontoiſe, puis curé de S. Thomas du Louvre, puis évêque de Babylone, qu'on doit cette belle découverte. Avant le prelat Mamert, on laiſſoit faire Dieu, & l'on ne ſe doutoit pas que l'eau bénite & les prieres euſſent la vertu de fondre ou d'écarter les nuages, de hâter la végétation, de colorer les pêches, & de mûrir les prunes.



La Duchesse d'Albe.

La ducheſſe d'Albe n'a pas un ſeul de ſes cheveux qui n'inſpire des deſirs;

Rien dans le monde n'eſt auſſi beau qu'elle ; impoſſible de la mieux faire quand on l'eût faite exprès. Lorſqu'elle paſſe, tout le monde ſe met aux fenêtres, & les enfans même quittent leurs jeux pour la regarder.



FINANCES.

CHAQUE mois voit éclorre de nouveaux plans, à chaque heure les administrateurs changent, tous les bureaux ſont bouleverſés. Il y a rarement mille piaſtres en caiſſe ; ſouvent les gallions ſont encore à la Vera-Crux, qu'ils ſont déjà dépenſés ; & ſouvent le roi du Pérou, le maître de la Caſtille d'or, & le poſſeſſeur de Quito, de Cuſco, d'Arequipa, de Porco, l'homme enfin pour qui deux cents mille bras fouillent les mines, frappent des piaſtres, ou peſent de l'or, n'a pas, quand il joue, de quoi payer les cartes.

Mais où paſſent, quel eſt le dragon qui garde ces lingots, ces ſommes immenſes qui affluent perpétuellement du Chili, du Mexique en Eſpagne? Cet

argent paſſe en France, en Hollande, en Angleterre, s'y change en jeannettes, en mirzas, en colliers, en bagues, & retourne en Amérique orner le ſein, briller aux doigts, pendre aux oreilles des jolies femmes du Nouveau-Monde.

La pénurie du fiſc n'eſt pas nouvelle en Eſpagne. L'Europe entiere a retenti de la banqueroute frauduleuſe de Philippe II. On ſait que Ferdinand III n'avoit jamais d'argent ; que Philippe IV empruntoit par tout, & ne payoit perſonne : on ſait que Philippe V faiſoit de l'argent de tout, vendoit tout, auroit vendu l'eau, vendu l'air.

Le roi vient d'établir un conſeil des finances. M. Gabarus, né François, en eſt le préſident. Tous les yeux ſont fixés ſur les opérations de M. Gabarus : il eſt étranger, & par conſéquent expoſé à l'envie qui multiplie le mal, anéantit le bien, envenime & dénature tout.

M. Gabarus ſe propoſe, dit-on, de faire un compte rendu des finances, à l'exemple de M. Necker, dont il évitera ſans doute le pathos & le fracas rhétorique.

SUICIDE.

A Marſeille, du tems de Valere Maxime, on gardoit publiquement du poiſon, qu'on donnoit a ceux qui ayant expoſé au ſénat les raiſons qu'ils avoient de s'ôter la vie, en obtenoient la permiſſion. Le ſénat examinoit leurs raiſons avec un certain tempérament qui n'étoient ni favorable à l'envie indiſcrette de mourir, ni contraire au deſir légitime de la mort. On recueilloit les voix, & d'après leur nombre on écrivoit ſur la requête : *le ſénat vous ordonne de vivre ;* ou : *le ſénat vous permet de mourir.*

En Eſpagne on conſidere le ſuicide comme il étoit conſidéré autrefois à Marſeille ; un homme qui ſe tue, n'eſt point traîné ſur la claie. Les Eſpagnols regardent le ſuicide comme une ſpéculation, & trouvent auſſi ſimple d'aller chercher le bonheur dans l'autre monde, que d'aller tenter fortune dans le nouveau.

Beaucoup de caſuiſtes prétendent néanmoins qu'un ſuicide ſe vole au

monde, que chacun doit mourir à fon tour; mais le plus grand nombre des théologiens & des moraliftes Efpagnols permettent à tout malheureux de fe tuer quand il eft las de refpirer, quand la vie lui fait mal, & quand la nature, la fociété lui refufe la portion de fortune, de bonheur qu'elle lui doit. Imitons les Efpagnols, brûlons toutes nos claies, & regardons l'homme qui fe tue, comme un laquais qui quitte un maître qui ne lui paie point fes gages.



CABINET. DERNIERE GUERRE.

DES projets commencés, des moyens lents, des demi-volontés, voilà le rond que l'orgueil national, que la multiplicité des fous-ordres, que les autorités fubalternes tracent depuis deux fiecles(1)

---

(1) Depuis bien des fiecles l'Efpagne a eu des miniftres nuls, abfolument nuls, *le comte de Fuentes*, *le duc de Lerme* entr'autres; mais pardeffus tous, le duc d'Uceda, homme de rien, homme borné, un imbécile, un mannequin bien fait qui pendant trente ans qu'il eft refté dans

autour des différens ministres ; voilà le rond où la routine leur dit de rester ; voilà le sentier battu pour leurs successeurs ; voilà le fléau, la hache, la coignée, si on peut le dire, qui déracine, qui arrache, qui étouffe en Espagne tous les germes, tous les plans & tous les hommes.

Voilà le mot de la derniere guerre ; voilà pourquoi les ministres, les généraux, les officiers s'accusoient tour-à-tour d'irrésolution, d'impéritie, d'insouciance ; voilà pourquoi deux cents bouches à feu, quatre vaisseaux de ligne, deux chebecs, cinq frégates, trois brûlots, huit mille Espagnols, & six mille sauvages employerent trois grands mois (1) à combler, à franchir les fossés, à faire tomber les murailles seches, à renverser les bastions de Pensacola, du Bâton-Rouge & de la Maubile. (2) Voilà pourquoi douze

---

le ministere, n'a jamais pu concevoir, n'a jamais pu deviner par quel hasard, par quel chemin, & pourquoi faire il étoit venu là.

(1) Les François employerent beaucoup moins de temps, beaucoup moins d'hommes, pour prendre Tabago, Essequibo, Saint-Vincent, la Grenade, Saint-Eustache, la Dominique, Berbice & Demerari.

(2) La garnison du Bâton-Rouge étoit com-

mille hommes ſont reſtés pendant quatre ans dans les retranchemens de *Saint-Roch*, dans la baie de *Gibraltar* (1) ; les uns à vieillir, à dormir, à jouer aux dés dans leurs tentes, les autres à regarder les batteries flottantes, les barques canonnieres, les prames, les tours d'adreſſe, les tours de force, & autres jeux d'enfans. Il faut ajouter le très-peu de conſidération dont jouit la marine Eſpagnole, l'eſprit mercantile, l'ardeur des priſes, l'amour du gain qui domine les officiers; il faut ajouter l'âge décrépit des

---

poſée de trois cents hommes preſque nuds & mourans de faim. La garniſon de Penſacola n'étoit guere mieux pourvue de vivres & d'habits. Vingt hommes, dix minutes, deux coups de canon auroient dû ſuffire pour prendre la Mobile, défendue ſeulement par une garde bourgeoiſe.

(1) Lors des grands préparatifs pour le ſiege de Gibraltar, M. d'Arçon mandoit : *faute d'hommes, les travaux vont lentement.* Il y avoit aſſurément des hommes de reſte ; mais c'étoient des hommes ſans courage, des hommes ſans bras. Selon des calculs très-modérés, toutes les dépenſes du ſiege, priſes enſemble, faiſoient monter chaque coup tiré à un louis ; ainſi l'Eſpagne dépenſoit environ cent quatre-vingt mille livres par jour, pour étourdir le général Elliot d'un vain bruit qui, ſouvent diſſipé par les vents & perdu dans les airs, n'arrivoit pas même juſqu'à lui.

vice-amiraux, des chefs d'escadre, &c. la superstition de tout l'équipage.

Il falloit voir bénir les boulets & les canons ; il falloit voir les yeux, les levres de tous les soldats fixées, collées du matin au soir sur des madones, sur des saints, sur des rosaires, sur des croix ; il falloit entendre réciter tous les jours à bord, matines, laudes, primes, tierces & vêpres.

A Dieu ne plaise que je condamne ici les actes religieux ! A Dieu ne plaise que j'ose douter du pouvoir du ciel, de l'empire de la vierge, de l'influence des saints sur le succès des combats, sur le trajet, sur la direction, sur l'effet des grenades, des boulets & des bombes ! Mais Dieu s'est expliqué depuis la création : cent fois, mille fois il a dit lui-même, il a fait dire par *Moyse* à *Samson*, à *Gédéon*, aux rois d'Israël, aux chefs, aux legislateurs de son peuple, à tous les généraux, officiers, matelots, soldats, tambours du monde, de prier peu, toujours bas, toujours en se battant, & toujours debout.

PÉLERINAGES.

PRESQUE tous les habitans de Madrid, (le peuple s'entend) pélerins nés pour ainsi dire, passent leur vie à aller, à revenir, à retourner à S. Jaques de Compostelle, à Notre-Dame du Mont Serrat, à *Notre-Dame du Pilier*, à Notre-Dame de Lorette. Ganganelli, qui ne donna jamais sa pantoufle à baiser sans hausser les épaules, vouloit abolir tous ces pélerinages. Ce pontife philosophe savoit par cœur que Dieu, la vierge, les saints méprisent tous les vagabonds; il savoit aussi qu'il n'y eut jamais ni pardons, ni rémissions, ni indulgences attachées aux promenades, aux courses pieuses d'un fainéant sur les grands chemins; il savoit en outre, que les coquilles ramassées sur les bords de la Corogne, près Compostelle, ne guérissent pas plus vite, plus radicalement les maux d'yeux, les maux de dents, les maux d'oreilles, que les écailles d'huitres, de moucles, de tortues, qu'on trouve à *Cadix*, à *Cancale*, à *Malaga*, à

Saint-Malo. Des fenêtres du Vatican ; ce pape avoit vu les pélerins, les pélerines, sauter les haies, prendre les volailles, dérober les fruits, gâter, fouler les grains, les moissons, s'enfoncer, se cacher dans les bois, & oublier que S. Jacques les épie, les suit de l'œil, & voit tout à travers les branches.



DES PETITS-MAITRES.

ON trouve ici, comme par-tout ; des élégans, des hommes agréables, qui, à l'exemple de leurs confreres de delà les monts, ont des chiens, des joockeis, des chevaux, des dettes, des talons rouges, de grands chapeaux, les épaules rondes, & la vue basse.

C'est sur-tout la folie d'être aveugle qui a fait fortune. De bons yeux sont devenus le partage de la canaille ; & lorsqu'un grenadier peut embrasser d'un coup-d'œil un horison immense ; quand il peut pendant la nuit voir, compter les étoiles, son capitaine & son lieutenant ont besoin d'une lor-

gnette pour inſpecter leur compagnie, & d'un chien, d'un guide ou d'un bâton pour retrouver la porte de leur logement.

Si après avoir bleſſé la rétine, après avoir endommagé le nerf optique, quelque colonne d'air fracaſſe l'oreille, briſe le tympan, alors cornée, prunelle, globe de l'œil de s'éclaircir, cataracte de tomber, lorgnette, lunettes, conſerves de diſparoitre; tout le monde verra clair, perſonne n'entendra plus.

Mais ſans colonne d'air un prince ſourd n'a qu'à paſſer, & tous les agréables ſoudain ſeront frappés de ſurdité.

Il y a quelque tems qu'un grand ſeigneur begue, chauve, boſſu, arriva ici, & dans une nuit tous les dos s'arrondirent, toutes les langues s'épaiſſirent, & tous les cheveux tomberent.

On a vu la même choſe en France. Quand, après ſes premieres couches, la reine perdit la plus grande partie de ſes beaux cheveux, on vit les femmes de la cour ſacrifier leur chevelure & adopter la coëffure connue alors ſous le nom de *la coëffure à l'enfant.*

Si la peſte, diſoit Gordon, attaquoit un jour les têtes couronnées, on ver-

roit tout le monde brûler d'envie d'avoir la peste; & tous ceux qui ne l'auroient pas, se vanteroient de l'avoir.



COMPLIMENS.

EN s'abordant, nos ancêtres s'embrassoient & disoient : *Dieu vous garde.* En France les lettres de cachet sont encore terminées par *je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.* En Espagne on termine les lettres missives, les billets, les *esquelas*, par cette formule : *Dios guarde a usted.* Les complimens Espagnols ne sont point variés, & n'ont point changé depuis l'expulsion des Maures. Dans une assemblée de cent personnes, chacun s'aborde maintenant comme on s'abordoit alors, en se disant : *je me réjouis de voir que vous vous portiez bien ; me allegro de ver che usted sta bueno* : & l'on répond, *viva usted muchos anos, mille anos ; vivez beaucoup, vivez long-tems.* Cela rappelle un trait assez plaisant. Un Espagnol héritoit d'un oncle riche, dont on lui lisoit le

teſtament ; & à chaque articcle l'héritier reconnoiſſant s'écrioit en ſanglottant : *mio tio , viva uſted muchos anos ; mon cher oncle , vivez longtems.* Le cher oncle étoit enterré de la veille.



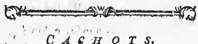
VEILLE DES GRANDES FÊTES.

IL eſt fort amuſant de voir le peuple faire la veille des grandes fêtes , le ſiege des égliſes & celui des confeſſionnaux.

Il ſeroit difficile de compter les coups de pieds , les ſoufflets qui ſe diſtribuent en moins d'un quart-d'heure. Ce qui complete la bizarrerie de cette ſcene divertiſſante , c'eſt l'arrivée d'un grand, ou d'un hidalgos, qui, ſuivi d'un laquais portant un couſſin , fend la foule, ſépare les combattans , entre le premier dans le confeſſionnal, où à genoux ſur un carreau , il peut ſe confeſſer à ſon aiſe & ſe repentir commodément.

Les deſſeins de Dieu ſont impénétrables, ſon ciel eſt à lui , il peut y

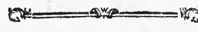
loger qui lui plaît. Mais le Musulman qui s'enrhume en criant *alla alla*, & le Talapoin qui s'enfonce des épingles dans les fesses, & le Marabou qui marche à cloche-pied, & le Santon qui regarde si le bout de son nez est rouge, verd ou noir, ou *cheveux de la reine*, ou *prune monsieur*, me paroissent aussi dignes de passer l'éternité dans le palais de Dieu, que le dévot Espagnol qui se querelle & qui se bat en attendant l'absolution.



CACHOTS.

OUTRE que les cachots sont plus obscurs & plus étroits que les nôtres, on attache si bien ceux qu'on y jette, qu'ils ne peuvent absolument bouger. Dans les prisons de Madrid j'ai vu trois contrebandiers ainsi garrotés; & peut-être dans le moment où je parle d'eux, ces trois malheureux sont encore à la même place.

Et les Espagnols pourtant ne sont pas cruels!



ACADÉMIES.

DEPUIS ce ſiecle on a inſtitué quelques académies en Eſpagne. Celle de la langue eſpagnole jouit de la plus grande réputation ; elle s'aſſemble deux fois par ſemaine. Cette académie eſt compoſée de vingt-quatre membres, parmi leſquels on diſtingue MM. de Campomanès, San. Maniego, Moratin, &c.

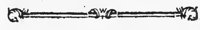
Il y a quelques années qu'on établit à Madrid une ſociété économique, ſous le titre de *Societad de los amicos del pays*, ſociété des amis du pays. Le but de cet établiſſement eſt d'encourager l'agriculture & l'induſtrie.

Madrid n'eſt pas la ſeule ville où il y ait des académies ; il y en a une à Séville, une autre à Barcelone ; mais ces deux académies ne jouiſſent d'aucune conſideration.

On va, dit-on, établir bientôt une école de peinture. L'Eſpagne a produit quelques bons peintres, Velaſquès entr'autres. L'Aragoneſe eſt le peintre le plus célebre de Madrid.

Le cabinet d'hiſtoire naturelle s'augmente tous les jours. La collection des madrepores, des coquilles, des minéraux, des médailles, eſt immenſe. La cour entretient des naturaliſtes à Mexico, à Macao, à Lima.

Madrid a une académie de chirurgie; mais cette ſcience eſt ſi peu avancée en Eſpagne, qu'il vaudroit mieux, pour ainſi dire, ſe caſſer la jambe ailleurs, que de ſe piquer le doit ici.

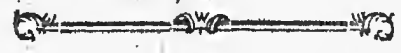


ESCROCS.

MALHEUR à l'étranger qui arrive ſans lettres de recommandation & avec beaucoup d'argent! Il eſt bientôt entouré d'écorniſleurs, de joueurs, & dans quinze jours il eſt ſans chemiſe.

L'infidélité au jeu n'eſt nulle part aſſez décriée: la ſeule juſtice qu'on en faſſe eſt d'employer beaucoup de détours pour ſe diſpenſer de jouer avec eux; ce qui reſſemble moins au mépris qu'à une précaution. Les loix devroient flétrir ces fripons; il faudroit leur pendre des cartes au col, des dés

aux oreilles, les faire conduire ainſi ſur la place du marché, les contraindre à jouer au piquet, & le bourreau leur faire la chouette.



MÉDECINS.

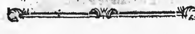
LA médecine a fait ſi peu de progrès en Eſpagne, que lorſqu'on y tombe malade, il eſt inutile de faire demander un médecin; autant vaut-il faire venir une couturiere.

Faites-moi donner du verd-de-gris; épargnez à mes amis le chagrin de me voir ſouffrir, je vous en prie, tuez-moi vîte. Voilà ce qu'on pourroit dire à tous les médecins Eſpagnols, à tous les médecins du monde peut être.

Qu'il me feroit aiſé de raconter ce que j'ai vu à Madrid, à Paris, à Berlin & par-tout où j'ai été!

Que de jeunes gens, que d'hommes utiles, que de femmes charmantes vivroient ſans les médecins! Sans eux K*** vivroit encore, elle feroit encore le bonheur de ma vie; il y a deux ans qu'elle eſt morte; elle auroit eu vingt ans le mois prochain.

S'il eſt vrai que les morts peuvent quelquefois ſortir de leur tombe, K***, ſors de la tienne, il eſt minuit : c'eſt l'heure des morts. Je t'évoque, viens, je t'attends. Dieu ! laiſſe-la-venir ; K***, viens, je t'en prie : viens dans ma chambre ; je veux te voir, te dire quelquel choſe ; je veux te montrer tout ce que tu m'as donné ; je n'ai rien perdu, j'ai tout gardé ; j'ai encore, j'aurai toujours ton portrait, tes lettres, ta jeannette, ton petit couteau, ton étui, ton chapeau de fleurs, & l'orange que tu mordis quelques minutes avant de mourir.



CROIX.

QUAND il ſe commet un meurtre ſur le grand chemin, on met une croix ſur la place où le cadavre a été trouvé. Il vaudroit mieux y dreſſer un échafaud ; il eſt moins intéreſſant pour les voyageurs & autres intéreſſés de perpétuer le ſouvenir d'un meurtre, que de rappeller l'idée de ſa punition.

Religieuses.

Il n'y a que le dieu des aſſaſſins qui puiſſe recevoir les vœux ſacrileges, les vœux germicides d'une jeune religieuſe. On compte à Madrid trente monaſteres de filles.

C'eſt la chaleur du climat, c'eſt l'empire des moines & le tribunal de la pénitence, qui peuplent les cloîtres en Eſpagne.

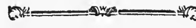
Dès l'âge de douze à treize ans, une Eſpagnole éprouve déjà une ſorte de friſſon de fievre d'amour; déjà elle eſt agitée, tourmentée d'idées, affamée de deſirs le ſoir, la nuit ſur-tout. Elle ouvre ſon ame à ſon confeſſeur.

Abus de l'Ecriture ſainte, paſſages tronqués, révélations, miracles, tout eſt mis en uſage pour tromper cette jeune perſonne. A croire ce moine, c'eſt Dieu qui l'appelle, qui la cherche, qui la veut; c'eſt *le mal de Dieu* qui la tourmente: pour guérir, il faut prendre le voile; la malheureuſe le prend.

Les desirs augmentent, décuplent, centuplent bientôt : la tête se peuple d'images, le sang bout, les veines s'emplissent de feu ; mais il n'est plus tems ; la porte du monde est fermée, il faut renoncer au monde, il faut mourir entre quatre murailles ; desséchée, calcinée de desirs, que ni le jeûne, ni le cilice, ni le chant des hymnes, ni la jouissance de Dieu, des anges, des saints, en rêve, ne peuvent ni assouvir, ni modérer, ni éteindre : telle est la vocation, la vie, le supplice, la mort des religieuses de Madrid, des religieuses du monde entier.

Souverains, réunissez-vous ! ouvrez ces cachots de la religion ! Du fond de leurs cellules ces malheureuses vous implorent à genoux ; rendez-les au monde, à l'amour, à la vie de la vie, & ne souffrez plus qu'un million de femmes se cachent, nous fuient, & passent leurs jours à tout desirer, à tout regretter, à prier, à pleurer, à implorer la continence, à postuler l'éternité.





LETTRES DE CACHET.

TOUT le monde connoît ce qu'on appelle en France *donjons*, *châteaux forts*, *citadelles*, &c. En Espagne c'est tout comme chez nous. Il y a des prisonniers d'état, des portes-clefs, de larges fossés, des murs épais, & enfin des donjons en regle. Il y a aussi des lettres de cachet, signées : *Io el rey* (*moi le roi*) & plus bas, *Musquitz* (1)

Ces châteaux sont des lieux de plaisance en comparaison des nôtres. Les prisonniers sont bien logés, bien nourris, & peuvent se promener du matin au soir sur une vaste plate-forme qui commande tous les environs, & d'où l'on pourroit compter toutes les taches de la lune.

Les commandans de ces châteaux passent pour être les meilleurs gens du monde.

L'air renfermé donne quelquefois de l'humeur ; mais si, comme je n'en dou-

(1) Premier ministre.

te pas, MM. Linguet & de Mirabeau ont dit vrai ; je dois me féliciter d'être bien tombé. J'ai passé un quartier-d'hiver à Lourde ; & , graces à la belle vue, au bon air, graces à M. de Maignol (1) sur-tout, le tems m'a tout au plus duré vingt-quatre heures.

Et pourtant j'ai quitté Lourde, je suis parti de Lourde sans faire d'adieux, je ne sais pourquoi ; j'y étois bien : je m'en suis souvent repenti. M. de Maignol, je vous en prie, ne m'en voulez plus.

Un soldat fut mis au cachot. Depuis, je crois, on l'a envoyé ailleurs ; je voudrois bien savoir où il est, je serois bien aise de lui faire un petit présent : je voudrois bien qu'il le sût, qu'il m'écrivit, & sur-le-champ je lui répondrois.



CIERGES.

On a ici, comme en France, l'usage ridicule d'allumer près des morts

(1) Commandant à Lourde.

une quantité de cierges. Outre que le mort qui ne voit rien, est insensible à l'honneur qu'on lui fait, ces cierges échauffent l'appartement, corrompent l'air, peuvent tomber, mettre le feu à la maison, incendier une ville entiere.

Ces jours derniers, un homme étant mort, on illumina sa chambre ; pendant que ses gardes allerent dîner, un cierge tomba sur le lit, y mit le feu, & dans une heure le lit, le cadavre, la chambre & le premier étage furent réduits en cendres.

Abolissons l'usage des cierges & près de nos morts, & dans nos temples. Les cierges sont inutiles, le jour éclaire assez, & le soleil quand il brille, a seul le droit de nous éclairer.



VIEILLARDS.

Je ne sais si c'est la sobriété qui prolonge leurs jours ; quoi qu'il en soit, les habitans de Madrid vivent plus que nous : la vieillesse aussi les défigure, les décompose moins. Je vois souvent des octogénaires qui marchent sans

canne, lifent fans lunette, & dont les rides ne paroiffent que quand ils rient ou quand ils mangent.

Quoique fort attachés à leurs parens, les Efpagnols ne paroiffent pas regretter beaucoup leurs pere & mere quand ils meurent vieux : la mort d'une fœur ou d'un frere jeune les afflige plus ; ils fentent que la mort d'un vieillard eft une chofe toute fimple.

Les Efpagnols eux-mêmes, quand ils font parvenus à un certain âge, fe font juftice, conviennent qu'ils vivent par grace, & parlent de leur mort comme ils parleroient d'une lettre qu'ils doivent recevoir par le premier courier.



TEMPLES.

LEs temples de Madrid font d'une magnificence extrême ; l'or & l'argent brillent fur les lambris, fur les autels, pendent aux voûtes, & l'on pourroit bâtir une ville fuperbe des tréfors cachés dans les facrifties.

Après la bataille de Sarragoffe, le

lord Stanhope, qui commandoit les Anglois, alla voir le trésor de Notre-Dame du Pilier. Il disoit en sortant de l'église: *Quand les trésors de tous les souverains de l'Europe seroient réunis, ils ne vaudroient pas la moitié de celui-ci.* Ce trésor passe en effet pour le plus riche de tous les trésors connus. On y voit quatre anges d'argent, dont les ailes sont d'or & semées d'étoiles de saphirs. La couronne de la Vierge est d'or massif; son collier, ses bracelets & ses aigrettes sont évalués cinquante millions.

Il y a dans le trésor une infinité de têtes, de bras, de jambes d'or & d'argent, données à la Vierge en paiement de ses miracles. On y trouve cent quatre-vingt-quinze lampes d'argent, autant de chandeliers, autant d'encensoirs.

Mais toutes ces richesses ne sont rien en comparaison de la grande custode, dont on se sert pour porter la grande hostie le jour de la fête-Dieu. La circonférence du soleil & de ses rayons est aussi grande qu'une des roues de mon cabriolet. Les rayons sont d'or massif & couverts d'émeraudes. Le calice est sur un piédestal d'argent de la

hauteur de trois pieds. Toute la cuſtode peſe cinq cents livres, & eſt poſée ſur un ſocle doré. Aucun orfèvre, aucun joaillier n'a pu évaluer cette cuſtode. C'eſt un present d'un archevêque de Seville. Tout le monde a été ſurpris comment cet archevêque a pu ramaſſer autant d'argent; mais on a ſu depuis qu'un de ſes freres qui mourut au Pérou, lui laiſſa des ſommes immenſes.

Quelle mine à exploiter que la ſacriſtie de Notre-Dame du Pilier, de Notre-Dame de Lorette, de toutes les madones enfin du globe chrétien!

Exploitons ces mines & ceſſons d'enfermer Dieu entre quatre murailles! Tout d'or, tout vaſte que ſoit un temple, c'eſt un cachot, c'eſt une crêche pour lui. Démoliſſons toutes nos égliſes, & aſſemblons-nous tantôt dans une plaine, tantôt au pied d'un rocher; là, une fois par mois ſeulement, prions, chantons, faiſons retentir les airs du bruit de nos orgues, & le reſte du mois travaillons, occupons-nous, ne penſons pas plus à Dieu que s'il n'exiſtoit pas, & croyons qu'il ſera enchanté de nous voir travailler ſans relâche, ſans diſtraction.

POLICE.

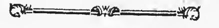
Chaque quartier de Madrid eſt ſoumis à l'inſpection d'un commiſſaire qui juge en dernier reſſort les querelles de la canaille.

Les diſputes ſont rares ici. Outre que l'Eſpagnol eſt ſobre, ſon ivreſſe eſt tranquille; quand il a bu, il s'endort.

On croit en France qu'il ne ſe paſſe point de jour qu'il ne ſe commette un meurtre ou deux à Madrid : ce n'eſt pas vrai, les Eſpagnols ſont beaucoup moins méchans qu'on ne penſe, beaucoup moins jaloux qu'on ne ſuppoſe ; eux-mêmes ſouvent, riant les premiers de leur méſaventure, diſent plaiſamment: *L'âge d'or & l'âge d'argent ſont paſſés, nous ſommes maintenant dans l'âge de corne.*

La police a auſſi ſes eſpions; mais ces eſpions ſont toujours de la lie du peuple, ainſi que par-tout; & quand M. Mercier dit, que beaucoup de gens de qualité faiſoient à Paris le métier d'eſpions, M. Mercier n'y a pas bien penſé.

La sûreté des grands chemins est confiée à des miquelets, espece d'archers, dont la fonction est, comme en France, d'arrêter les brigands, de les conduire en prison, de les accompagner au gibet, & de ramener le bourreau chez lui.



DOMESTIQUES.

LEs domestiques servent à table en veste & en papillottes : ils sont si sales, qu'on craint de demander à boire ; ils sont si laids, qu'ils font peur ; ils sont si petits, si rabougris, qu'ils semblent n'être pas encore finis.

La valetaille est le luxe des Espagnols ; ils en sont plus mal servis. Nulle part je n'ai vu des laquais plus lents, plus mal adroits & plus bornés : ils brisent tout ce qu'ils voyent, ils ne savent pas rouler les cheveux, ils restent deux heures à faire un lit, ils le font mal, il faut le refaire; si on les envoye porter une lettre, ils ne reviennent plus, il faut les envoyer chercher; ils n'apportent point de ré-

ponse, ils l'ont perdue en chemin, ou oubliée en venant.



AUBERGES.

CICERON écrivoit à son ami Atticus : *C'est un plaisir de voyager. Depuis que je suis parti de Rome, je n'ai pas couché une seule fois à l'auberge ; les familles les plus illustres de la Calabre, de la Sicile & des Espa nes me reçoivent à merveille. Quand j'arrive, je trouve par-tout mon couvert mis, mon lit fait, & par tout je suis regardé comme l'enfant de la maison.*

Depuis la mort de Ciceron tout est bien changé en Espagne ; il n'y a pas un seul homme qui offrît à un voyageur un lit & un poulet ; il faut tout acheter, tout payer ; heureux encore quand on trouve ce qu'on veut : c'est bien rare en Espagne. Les aubergistes n'y fournissent guere que le plancher & les quatre murailles ; quand on veut dormir & manger, il faut apporter, pour ainsi dire, son lit & son pain dans sa poche.

Les auberges de Madrid ne sont pas mieux pourvues; ce sont des Milanois qui les tiennent. Des Bohémiens ou *Gaytanos* tiennent les cabarets sur la route.

Dans un pays où un juif n'est pas compté pour un homme, il est surprenant qu'on souffre les Bohémiens, nation errante & vagabonde, qui ne tient à rien.

Il manque un livre sur l'origine de ce peuple. Il seroit intéressant de savoir pourquoi il est venu en Espagne, pourquoi les Espagnols le souffrent, & d'où il vient enfin.

Les uns le font sortir de la Valachie, les autres de l'Egypte, les autres le font descendre d'une horde Tartare qui, n'ayant ni feu ni lieu, & qui, après avoir couru l'Asie, passa en Europe, s'y fixa, s'y maria, & y fit des enfans.

Il seroit à desirer que M. de Keralio, ci-devant major à l'École Royale militaire, & qui a fait des recherches si profondes sur l'origine des Cimbres & des Suédois, voulût bien nous dire ce qu'il pense des Bohémiens.

Je ne veux absolument me brouiller avec personne. Je ne connois point

du tout, M. Baretti, je le crois une très-bonne connoiſſance à faire ; ſon Voyage en Eſpagne m'a fait grand plaiſir : mais quand il dit que toutes les Bohémiennes ſont des Catins, M. Baretti étoit ou piqué, ou mal inſtruit.

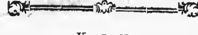
Dans une auberge où la vertu, pour ainſi dire, eſt un état violent ; dans un climat où les mœurs ſont à peu près la choſe impoſſible, les Bohémiennes ne ſont point des religieuſes, ſans doute ; mais pour s'en faire aimer, il faut leur plaire, il faut des ſoins, il faut..... M. Baretti peut-être n'avoit pas ce qu'il falloit.

Quoi qu'il en ſoit, ces Bohémiennes ſont très-jolies : elles ont preſque toutes des figures originales, des figures de génie, ſi on peut le dire, qu'on ne rencontre nulle part, & qu'on ne peut comparer à rien. Le charme qui les diſtingue, c'eſt l'élégance de leur taille & la beauté de leur ſein ; le ſommet du Jura (1) n'eſt pas plus blanc : c'eſt dommage qu'elles le cachent & qu'elles le couvrent d'un vilain mouchoir qui ne ſignifie rien ;

(1) Montagne couverte de neige.

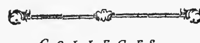
c'eſt dommage encore qu'elles ſe coëffent & s'habillent mal. Point de contraſte plus frappant qu'une jolie femme mal vêtue, mal coëffée ; je le demande aux connoiſſeurs, ne vaudroit-il pas mieux qu'elle n'eût rien ſur la tête, que ſes cheveux fuſſent épars & qu'elle fût nue.

Toutes ſéduiſantes au reſte que ſoient les Bohémiennes, vivent les auberges en France ; on y voit auſſi de jolies tailles, de jolis ſeins, & l'on y trouve de plus un bon ſouper & un bon lit.



VIN.

LE vin de la Manche, & particuliérement le vin de Valdepenas, eſt le vin que l'on boit ici. On le vante beaucoup, on le dit excellent : moi je le trouve mauvais ; il a un goût de ſoufre, un goût de gaudron. Violent & capiteux, un ſeul verre m'enivreroit ; pour tout au monde je ne voudrois pas le boire ſans eau ; ce vin eſt ſi noir, ſi épais, qu'il pourroit au beſoin ſervir d'encre.



COLLEGES.

LE gouvernement Efpagnol foudoie une milice entiere de rhéteurs, de profeffeurs qui, de même qu'en France, entaffant dans la tête de leurs éleves des mots latins, des racines grecques, des vers arabes, reffemblent à des fous, qui rempliroient fi bien leurs chambres de guenilles, qu'il n'y refteroit plus de place pour les meubles dont ils auroient befoin.

Vous qui avez des enfans, ne les envoyez plus au college. Tous ces mots en *us*, en *os*, en *as*, fendent la tête, & le génie s'en va par-là.

Gardez donc vos enfans. Les précepteurs n'apprennent rien, ne forment, ne changent rien. L'éducation morale eft une chofe impoffible, eft une idée bizarre. Sans fecours étrangers l'ame fe développe & croît à mefure que le corps groffit & grandit.

Nous naiffons bons ou méchans, & jamais aucune éducation quelconque n'a eu plus d'influence fur les difpo-

ſitions de notre cœur, que l'air n'en peut avoir ſur la couleur des cheveux.



DE LA SIESTE,

OU MÉRIDIENNE.

DEPUIS une heure juſqu'à trois, les rues de Madrid ſont déſertes, les marchands ferment leurs boutiques, les artiſans quittent l'ouvrage, & tout le monde va ſe coucher.

Quand il fait beau, le roi va à la chaſſe en ſortant de table, & quand il pleut, il ſe couche & dort entouré de ſes gardes qui dorment auſſi.

De tems immémorial la ſieſte eſt de mode en Eſpagne. Les Eſpagnols ont hérité des Sarazins & des Maures un invincible penchant pour le ſommeil : la chaleur du climat n'y entre pour rien. Dans la Caffrerie & ſur les côtes de la mer Vermeille il fait neuf fois & demi plus chaud qu'à Madrid ; & les Caffres, les Topinamboux & les negres brûlés de la zone torride dorment communément très-peu.

Ce font les médecins qui recommandent expreffément la méridienne ; ce font eux qui difent aux Efpagnols : *dormez fouvent, dormez long-tems.* Ce font eux qui affurent que Galien, qu'Hypocrate fe couchoient après dîner, & qu'alors Efculape lui-même dort une heure ou deux.

Hypocrate & Galien dormoient ou ne dormoient pas, je n'en fais rien, & très-peu m'importe. Ce qu'il y a de fûr, ce que l'ufage de la fiefte eft fort ancien. On fait qu'Augufte faifoit la méridienne ; mais on fait auffi qu'Augufte dinoit fort tard, qu'il tenoit table long-tems, & qu'au deffert abfolument ivre & incapable d'articuler un fon, incapable de diftinguer fes plats, fon affiette, fon couteau, fes convives & fon verre, Augufte avoit raifon d'aller fe coucher.

Mais les Efpagnols qui dînent à midi, qui mangent vite, ne mâchent point, ne boivent guere, feroient très bien de fe promener ou de danfer en fortant de table.

C'eft l'avis de M. Tiffot : dormons, dormons très-peu, vivons toute notre vie, & pendant trois femaines que nous avons à vivre, ne dormons pas,

ne ſoyons pas morts pendant quinze jours.



HOPITAL GÉNÉRAL.

LEs lits n'ont point de rideaux, les matelats ſont de paille hachée, la ſoupe eſt de viande pourrie.

Cet hôpital eſt quatre fois trop petit pour contenir tous les malades; il n'y a qu'une ſalle. Les convaleſcens, les morts, les mourans couchent enſemble.

Dans le même lit j'ai vu entre deux morts un malade qui ſe portoit aſſez bien pour manger, pour me parler, & pour s'aſſeoir ſur ſon ſéant.

Quand j'entrai, dans un coin on clouoit une biere; dans un autre on couſoit un linceul, & l'on venoit de jeter trois morts par la fenêtre.

Un des plus jolis viſages que j'ai vu depuis que je ſuis au monde, eſt celui d'une ſœur griſe de cet hôpital: elle eſt ſeulement un peu pâle; mais je la regardai ſi attentivement, qu'elle rougit & qu'elle devint charmante.

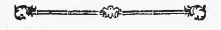
LANDES.

LEs trois quarts de l'Efpagne font incultes, parce que les Efpagnols aiment infiniment mieux mendier que de labourer la terre.

En vain appelle-t-on des étrangers, outre qu'ils ne viennent jamais en affez grand nombre, le feu du climat les brûle, l'Inquifition les tourmente, & les charges & les impôts de toute efpece les obligent à s'en retourner chez eux. Le roi regnant a fait ce qu'il a pu pour encourager l'agriculture, il a fondé des prix; cela n'a rien opéré: on s'attend tous les jours à le voir labourer lui même un coin d'un de fes parcs. C'eft le feul moyen de vaincre le préjugé national, qui fait regarder la culture de la terre comme un travail honteux.

Un roi d'Efpagne labourer! Pourquoi non? *J'ai mefuré, béché, femé tout feul*, difoit Cyrus, *le grand jardin que j'ai à la porte de Babylone; & quand je me porte bien, je ne dîne*

jamais sans travailler une couple d'heures avec mes jardiniers : s'il n'y a rien à faire dans mon jardin, ou je fends du bois, ou je tire de l'eau, ou je travaille dans mon verger. Sûrement Charles III sera comme Cyrus. On a appellé Alphonse III ou IV (j'ai oublié lequel) *l'astronome & l'alchymiste* ; on appellera Charles III *le laboureur* ; on a gravé sur le cercueil d'Alphonse des lunettes & des bouteilles ; on gravera sur le sien des grains de froment, des gerbes de bled. Il vaut mieux nourir son peuple, que de compter les étoiles, de souffler des charbons, & de se veautrer dans les cendres.



LÉGUMES.

Tous les légumes en général valent beaucoup mieux en Espagne qu'ils ne valent en France, les asperges surtout sont énormes & ont un goût délicieux.

Une chose extraordinaire, c'est que les oignons & autres plantes bulbeu-

ſes, qui exigent par-tout ailleurs une terre ſeche & légere, croiſſent mieux en Eſpagne dans un terrein mou & aquatique.

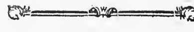
Vous tous qui aimez à dormir, pareſſeux habitans de Madrid, faites comme moi, levez vous avec l'aurore, venez réveiller les oiſeaux, venez avec moi vous promener au marché : là nous jouirons d'un coup-d'œil raviſſant, nous verrons des fruits des fleurs de toute eſpece, nous verrons des payſannes un peu brunes, un peu brûlées, il eſt vrai, mais faites à peindre, & charmantes à regarder par-derriere.

On regrette ſeulement que ces payſannes treſſent & attachent leurs cheveux ſur le ſommet de la tête; (1) cela n'a point de grace, & j'aimerois preſque mieux qu'elles portaſſent une bourſe, ou qu'elles euſſent une queue.

---

(1) Comme dans le Canton de Fribourg & dans la principauté d'Halberſtadt.





AVARES.

L'Avarice eſt le penchant favori des Eſpagnols. S'il étoit un pays où l'on pût dire que l'argent eſt devenu une partie de nous-même, ce ſeroit en Eſpagne, où l'on trouveroit beaucoup de gens qui aimeroient mieux ſe faire tirer du ſang, que de donner une piécette. (1)

Alphonſe, roi d'Arragon, l'homme le plus généreux de ſon tems, avoit l'avarice en horreur. Quand il apprenoit que quelqu'avare ſe diſtinguoit par ſa parcimonie, il le faiſoit appeller, & l'obligeoit, tantôt à donner tout ce qu'il avoit amaſſé, tantôt à porter toujours courant deux quintaux d'argent dans un endroit indiqué ; tantôt enfin il lui faiſoit mettre ſur la tête un grand chapeau d'or maſſif, qu'il gardoit dans ſon cabinet, & il le

(1) Monnoie de la principauté de Neuchatel, qui vaut cinq ſols.

forçoit à ſe promener au ſoleil pendant des heures entieres.

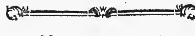


GUITARE.

LEs Maures apporterent la guitare en Eſpagne ; c'eſt l'inſtrument favori des Eſpagnols. Hommes , femmes , enfans , vieillards , tout le monde ici pince de la guitare.

La guitare ſert de truchement aux amans qui n'oſent pas dire qu'ils aiment, & qui , pour le prouver , vont tous les ſoirs ſous les fênetres de leurs maîtreſſes chanter , ſoupirer & pincer de la guitare.

Cet inſtrument eſt délicieux à entendre pendant la nuit : je ne ſais ſi l'on me croira ; mais ſi les ſerenades, ſi la muſique fait tant de plaiſir la nuit , ſi l'harmonie eſt auſſi belle , c'eſt que la nuit fait ſa partie.



MARIAGES.

TOus les ans, à Sparte, les femmes fouettoient dans le temple de Vénus tous les hommes qui ne se marioient pas. Si cette loi de Licurgue renaissoit en Espagne, Madrid ne pourroit fournir ni assez de bras, ni assez de verges pour fouetter les célibataires.

L'Espagne est le pays où l'on se marie le moins. On peut voir par les regiſtres des paroisses que le nombre des mariages diminue chaque année. Dans dix ans on se mariera bien moins encore; bientôt on ne se mariera plus, on prendra successivement une, deux, trois maîtresses, on les gardera aussi long-tems qu'elles seront jeunes & jolies & qu'elles inspireront des desirs; on les quittera quand elles ne plairont plus. Les noms de pere, de mere, d'époux, d'enfans, passeront de mode, on ne saura plus ce qu'ils voudront dire, & le gouvernement sera le pere commun.

La Vieille - Caftille eft, à proportion gardée, la province de l'Efpagne où l'on fe marie le moins; & encore ceux qui fe marient, prennent tant de précautions pour ne pas faire d'enfans, qu'ils n'en font pas.

Il faudroit qu'en Efpagne & partout le mariage devînt un contrat civil qu'on pût renouveller ou rompre tous les ans. Si l'on fe convenoit au bout de l'année ; on refteroit marié : fi l'on ne fe convenoit plus, chacun reprendroit ce qu'il a apporté ; on fe pourvoiroit ailleurs, & les enfans fe partageroient. Parmi les enfans, la mere choifiroit ceux qui lui plairoient : comme c'eft elle qui a la peine de les porter, que c'eft elle qui fouffre en les mettant au monde, ce choix lui appartient de droit.

Si, au moment que le mariage devroit fe renouveller ou fe diffoudre, la femme fe trouvoit groffe, on attendroit qu'elle accouchât.



FLEUVES

FLEUVES.

EXCEPTÉ le Guadalquivir l'Espagne n'a pas un seul fleuve navigable, & tous néanmoins pouvoient le devenir sans de très-grands frais. Depuis Aranjuez jusqu'aux frontieres de Portugal le Tage pourroient aisément porter des bateaux. En rassemblant toutes les sources, tous les ruisseaux qui coulent des montagnes d'où descend le Mançaranès, on en formeroit un canal pour le transport des bagages de la cour; ce canal serviroit en même tems a amener les pierres de construction. Il seroit très facile d'établir une navigation fixe d'Andujar à Madrid; on pourroit en outre pratiquer une autre communication de Cadix avec l'intérieur du royaume.

Tous ces projets ont été mis sous les yeux de la cour par MM Gautier & Mariti, françois.

C'est à des étrangers que l'Espagne doit presque tous les plans, les réformes utiles, & les connoissances dont elle a eu besoin.

La fabrique d'Aranjuez qui fournit les plus grandes glaces que l'on connoiſſe en Europe, a été établie par un Irlandois : ce ſont des françois qui ont formé les fabriques de ſoie de Valence.

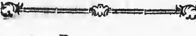
C'eſt une compagnie de françois qui ſe charge d'exploiter les ſalpêtres de l'Arragon. C'en eſt une autre qui perd ſon tems, ſes peines & ſes fonds à fouiller dans les mines de *Guadalcanal.* (1)

Le canal de Caſtille doit les premiers ſuccès de ſes travaux aux talens de M. le Maure, françois : c'eſt ce même M. le Maure qui travaille à rendre praticables les principales routes de l'Eſpagne. C'eſt un françois nommé M. Mariti qui fit, il y a quelques années, d'utiles réformes dans l'artillerie & la fonderie de Séville. La marine ayant les mêmes beſoins que l'artillerie, l'Eſpagne nous demanda un conſtructeur, on lui envoya M. Gautier. C'eſt auſſi a des étrangers que les Eſpagnols doivent

(1) On ne les fouille plus.

le projet & l'exécution des canaux de Murcie & d'Arragon.

Le ſeul établiſſement utile dont les Eſpagnols puiſſent ſe vanter depuis un ſiecle, c'eſt une maiſon de miſéricorde établie à Sarragoſſe, où tous les mendians valides ſont nourris & logés, moyennant qu'ils filent ou qu'ils peignent de la laine. Cet hôpital a été fondé par les ſoins du marquis d'Agerhe, de Don Martin Goicocchea, & de Don Ramonda Pignatelli Canonico Mora.



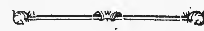
DANSE.

LA danſe eſt le paſſe-tems des Eſpagnols ; néanmoins ils ne danſent pas bien. Excepté le fandargo, leurs bals qui ne ſignifient rien, ne reſſemblent à rien, rappellent ces ſauts, ces gambades du prophete-roi, qui faiſoient dire à Madame David : *tout ami de l'Eternel, tout joueur de harpe, tout ſecretaire du S. Eſprit qu'il eſt, mon mari eſt un baladin ſans grace, qui devroit rougir de ſi mal danſer.*

FLAGELLANS.

DANS presque toutes les villes en Espagne, il y a une confrérie de flagellans; qui se rend tous les vendredis dans une grande salle attenante à une église. Là, ces flagellans bordent la haie, ferment les fenêtres, chantent le *Miserere*; & chaque confrere à son tour déchire, en chantant, les épaules de son voisin.

Si des hommes seuls se fouettoient, passe encore; un homme peut se fouetter se meurtrir sans conséquence; sa peau tannée, livide, couverte de poils, est faite pour cela, les meurtrissures sont cachées, les coups de fouet ne paroissent pas : mais des religieuses, mais des novices charmantes se relevent la nuit exprès pour se fouetter !



MANUSCRITS.

SI l'on en croit les Espagnols, ce sont eux qui possedent les manuscrits

les plus anciens & les plus authentiques.

On m'a férieufement affuré que les chanoines de Valladolid avoient le memoire manufcrit des hardes, meubles & autres effets retrouves après le deluge. Il est etonnant que le P. Macedo, Jefuite Efpagnol, ne faffe pas mention de ce manufcrit dans fon commentaire fur cet événement.

CE MATIN.

LES environs de Madrid font raviffans. Je fuis debout depuis quatre heures, l'orcheftre de l'air venoit de commencer. Que le matin eft beau quand il a plu la veille! Il a plu cette nuit, les feuilles font crues de moitié, il y a des bouquets par-tout. Les arbres, les plaines embaument, l'air fent bon, le ciel eft fur la terre. Déjà j'ai fait deux lieues hors des portes : c'eft le matin qu'il faut marcher ; on ne fe fatigue pas, la rofée délaffe, la terre humide donne des idées; en marchant le jour on ne penfe à rien ; la terre brûle, on

craint de la toucher, elle retentit sous les pieds. Oui, c'est le matin qu'il faut vivre : c'est l'enfance du jour, c'est le tems heureux de la vie. Matin, charmant matin, oui, j'aime à vivre pour l'amour de toi !



VOILE.

JAMAIS une Espagnole, de quelque rang qu'elle soit, ne sort à pied sans être voilée. On attribue le voile en Espagne à plusieurs causes. C'est la chaleur du climat, disent les uns ; c'est la coquetterie, la modestie, disent les autres. On parieroit, on feroit bien, que c'est la coquetterie.

Popée, qui étoit charmante & rien moins que modeste, portoit un voile qui lui cachoit la moitié du visage, pour donner sans doute plus d'envie de voir le reste ; & c'est si bien ce qui est caché qu'on veut voir, que si les femmes se mettoient toutes nues, & qu'elles se couvrissent seulement un doigt, ce seroit ce doigt qu'on voudroit voir.



JUGEMENS DE L'INQUISITION.

RIEN de plus inique que les jugemens rendus par l'Inquiſition.

Très ſouvent l'homme qu'on a brûlé, ne ſavoit pas pourquoi on le brûloit. Semblable aux muets du grand-ſeigneur, les inquiſiteurs vous tuent ſans vous parler.

L'effigie de ceux que l'Inquiſition condamne, eſt ſuſpendue dans les égliſes. Les temples en Eſpagne ſont pleins de ces affreux tableaux ; & quand on croit voir ſur le maître-autel ſainte Madelaine ou ſainte Thérefe, ou les noces de Cana, on voit un bûcher, on voit une jeune fille, un enfant, un vieillard qui expire dans les flammes.

Le nom des victimes eſt écrit au bas de chaque portrait. On y trouve des noms fameux ; j'ai lu les noms de Jean Ponce de Léon, fils de Rodolphe Ponce de Léon, comte de Baylen ; j'ai lu ceux de Louis Gonſalve, chanoine de Tolede, de Jean Fernandez, aſſiſtant de Séville, de Chriſtophe Loſada,

médecin de Louis Rojas, fils du comte de Rojas, qui chassa les Impériaux de Madrid, & qui partagea avec le prince de Vendôme l'honneur de la journée de Villaviciosa.

On y lit le nom de plusieurs étrangers, celui entr'autres de Jean Charus qui, déféré à l'inquisition, fut contraint, pour sortir des prisons, d'abjurer la religion qu'il croyoit la meilleure.

Le chanoine Marsollier, auteur de la Vie du cardinal Ximenès & de celle de Henri VIII, roi d'Angleterre, a écrit l'histoire de l'inquisition, dans laquelle on ne trouve pas un mot de ce que je viens de dire; mais ce chanoine, pensionné de la cour d'Espagne & payé pour mentir, a menti.

Mais l'inquisition ne s'immola jamais de victime plus intéressante que Cornelia Bohorquia, fille du marquis de Bohorquia, gouverneur de Valence. Rien n'égaloit la beauté de Bohorquia: l'archevêque de Séville la vit: en devint amoureux, la fit enlever; voulut assouvir ses desirs; Bohorquia ne voulut pas: il la livra de rage à l'inquisition; elle fut condamnée & brûlée comme hérétique. Elle invoqua Dieu

jufqu'au dernier moment ; elle crioit du milieu des flammes qu'elle le craignoit, qu'elle l'aimoit, & qu'elle le voyoit qui lui tendoient les bras.

Henri IV a été affaffiné, & Torquemada, & Ferdinand, & Ifabelle, inventeurs de l'inquifition, font tous les trois morts dans leurs lits !



Le Prado.

De toutes les promenades de Madrid le Prado eft la plus généralement fréquentée. C'eft là que tous les dimanches, quand il fait beau, les femmes vont étaler leur parure, & que les hommes vont admirer ce que la nature a fait de mieux pour embellir, pour égayer notre vie, qui, fans les femmes, feroit une fotte chofe.

Le Prado eft orné d'allées & de fontaines. C'eft dommage qu'on l'arrofe mal, qu'il y faffe beaucoup de poufſiere, & qu'on y rencontre fous tous les arbres, fur tous les bancs, des grouppes de catins qui, augmentant à

chaque pas qu'on fait, femblent fortir de deffous terre.

Dans une ville bien policée, les catins devroient avoir une promenade particuliere ; on devroit auffi leur affigner une place aux fpectacles, un banc à l'églife, & pour demeure un quartier féparé. Cet ufage étoit autrefois établi en Angleterre ; on ne fait trop pourquoi Henri VIII l'abolit. Sous les regnes précédens, les filles publiques demeuroient toutes au fauxbourg de Southwarck. Henri II avoit rendu une ordonnance très-fage au fujet de ces filles. On peut la voir dans la defcription de Londres, par Stow.



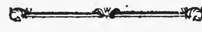
NOTRE-DAME D'ATOCHA.

CETTE madone eft la rivale de Notre-Dame du Pilier ; les uns difent qu'elle fait plus de miracles, les autres prétendent qu'elle en fait moins, les avis font partagés : quoi qu'il en foit, cent lampes d'or ou d'argent brûlent toujours devant elle, & le facriftain affure qu'année courante on doit au

moins quatre mille écus au marchand d'huile.

Quoique très-fameuſe & très-ancienne, il n'y a pas très-long-tems que Notre-Dame d'Atocha eſt connue en Eſpagne ; elle eſt originaire d'Arabie, où elle faiſoit grand bruit du tems de S. Ephiphane, qui en parle comme d'une vierge conſommée dans la ſcience des miracles.

De toutes les madones que j'ai vues, Notre-Dame d'Atocha eſt celle que le ſculpteur a le plus ſoignée. Comme elle porte preſque toujours un manteau fort ample, & que ſa robe cache ſes pieds, il eſt difficile de juger de ſes formes ; mais ſa figure eſt raviſſante : malheureuſement pour les amateurs, la fumée des lampes lui gâte le teint.



Des Ordres.

Rien n'étonne plus un étranger que la maniere leſte dont on traite ici les chevaliers de S. Jacques, de S. Charles, de Monteſa, d'Alcantara, &c. Sous peine d'être jeté dans le ruiſſeau,

tout chevalier, dans la rue, est obligé de céder la droite au dernier manant qui la veut. Aussi ces ordres établis pour payer le courage, sont aujourd'hui tellement méprisés, que les braves gens n'en veulent plus.

On a aboli en Espagne l'ordre *du Flambeau*; il falloit le laisser subsister, il rappelloit une époque touchante; il faisoit souvenir des femmes de Tortose qui, aux dépens de la vie, défendirent leur ville & en repousserent l'ennemi.

L'Espagne compte un grand nombre de femmes héros. Après le siege de Leucate, les françois victorieux trouverent quarante-quatre femmes vêtues en soldats.

Quand les Sarrasins, vainqueurs dans la Navare, passent les Pyrénées, ravagent la Gascogne, arrivent à Cardoue pour la defendre, jamais Sanche ne les eût vaincus sans une femme Navarroise, qui tua leur général.

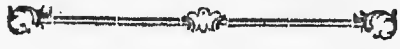
Par-tout au reste il y eut des femmes de courage.

Vers la fin du siecle dernier les Chinois se révolterent. Junkia; un des principaux officiers de l'empereur se refugia auprès de sa mere. Cette femme

courageuse refuse de lui parler. *J'aime mieux*, dit-elle, *n'avoir point de fils, que d'en avoir un qui me déshonore; qu'il s'en aille, je ne veux pas le voir.*

L'historien qui parlera un jour des troubles de Geneve, n'oubliera pas sans doute que les Genevoises vouloient se défendre, & que si on les eût crues, le lac Léman n'eût charié, au lieu d'armes & de casques, que des cadavres & des décombres.

J'offre des notes à l'historiographe de Geneve : je lui dirai tout ce que j'ai vu; je lui dirai, que j'ai entendu une femme dire à son mari, en lui ôtant son casque & en se le mettant sur la tête: *Mon ami, vous le mettez mal; c'est comme cela qu'il faut le mettre.*



AMES DU PURGATOIRE.

AUTREFOIS à Rome, dit Guichardin, il y avoit dans presque toutes les rues des bureaux qu'on affermoit au plus offrant.

Plusieurs de ces comptoirs se te-

noient dans les cabarets, & là on jouoit, tantôt à la courte paille, tantôt à l'as qui court, *la délivrance des ames.*

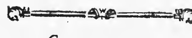
La même chose se pratique en Espagne, sous une forme différente seulement. Comme les jeux de hasard y sont sévérement défendus, on ne joue plus; mais on fait dire des messes, & l'on peut délivrer autant d'ames qu'on veut, à trente sols par tête.



LA PLACE-MAJOR.

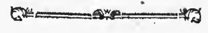
PARMI un assez grand nombre de places on distingue la Place-Major, qui est grande & belle, ornée de maisons & bordée d'arcades.

Ces arcades sont fort commodes; malheureusement on n'en construit plus; les dames disent que c'est vilain. Dans le tems que nos magistrats & nos gouverneurs alloient à pied, on leur fournissoit un abri & de l'ombre; mais aujourd'hui qu'il n'y a que le peuple qui merche, peu importe qu'il brûle, ou qu'il se mouille.



GALIONS.

LES Espagnols appellent *galions* les vaisseaux qui vont deux fois par an chercher de l'or au Pérou. On les décharge à Porto-Belo : les marchandises sont transportées par terre à Panama, & de là par mer à Lima. Les galions reviennent à Cadix de la même maniere & par le même chemin : leur arrivee cause une joie universelle, on chante le *Te Deum*. Ici on le chante pour rien, on le chanta pour la prise de Pensacola, pour la prise de la Maubile, & pour d'autres prises qui ne valoient pas la peine seulement qu'on allumât un cierge.

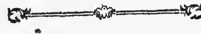


CHARGES.

DEPUIS le ministere de Valenzuela, presque toutes les charges se vendent.

On assure que Colbert disoit : Quand

le roi crée un office, Dieu crée en même tems un imbécille pour l'acheter. Ce mot très-ingénieux, mais étonnant dans la bouche d'un miniftre, eft fur-tout vrai en Efpagne.



OILE LE PEUPLE.

J'AI oublié le nom efpagnol. L'oile eft un ragoût compofé de toutes fortes de viandes & de légumes. Une bonne oile, qui coûte quelquefois trente piaftres, eft, après la foupe à l'oignon & le bœuf à la mode, la meilleure chofe qu'on puiffe manger.

Les Efpagnols feuls favent faire une bonne oile : il y a quelques jours que la Forêt qui croit favoir tout, m'en fit une ; je la fis jeter par la fenêtre.

Le peuple de Madrid eft celui de tous les peuples peut-être qui à le moins de nerf, le moins de caractere : on peut impunément doubler, tripler les impôts, il ne dit rien : les miniftres font ce qu'ils veulent, il ne fe plaint jamais ; fi on lui parle du roi, il fe recueille & fe met, pour ainfi dire, à genoux pour écouter.

GOUTTEUX.

AU grand nombre de goutteux qu'on voit ici, il femble que l'Efpagne eft leur patrie.

Bien des gens fe font occupés à chercher des methodes fûres & faciles pour guerir la goutte. Ces prétendues découvertes n'ont fervi qu'à enrichir quelques charlatans que le fecret de procurer des cures palliatives a rendu célebres.

Mais un remede infaillible contre la goutte vient d'être decouvert dans les montagnes de la principauté de Neuchatel, où il eft connu fous le nom de *biere de fanté.* Cette biere guérit encore un grand nombre de maladies que la médecine n'a qualifiées d'incurables que parce qu'elle ne favoit pas les guérir.



SOBRIÉTÉ DES ESPAGNOLS.

TEL Efpagnol qui jouit de quatre à cinq mille livres, fe nourrit de champignons, de miel, d'efcargots & d'œufs brouillés. Tel autre ne mange abfolument que de la foupe; & quelle foupe encore? De la foupe à l'eau, à l'huile. Medor n'en mangeroit pas, Medor c'eft mon chien.

A Dieu ne plaife que je condamne ici la tempérance des Efpagnols! Je m'en garde bien, je les félicite au contraire: la tempérance eft une vertu; & moi auffi je fuis tempérant, j'en dors bien mieux, je me porte mieux, je vivrai plus. Rien de fi commun qu'un vieil avare, parce qu'il mange peu.



CORDELIERS.

CONTRE l'ufage des ordres mendians, les Cordeliers font très riches

en Efpagne ; mais il faut leur rendre juftice, ces moines font fort humbles ; car, malgré leurs richeffes, ils continuent à mendier.

VAISSEAUX.

LEs frégates & les vaiffeaux Efpagnols, autrement conftruits que les nôtres, font chargés d'un plus grand nombre de mâts qui les appefantiffent & les empêchent de marcher.

On vient d'imaginer un vaiffeau qui peut voguer fans le fecours du vent; il eft fans mâts, fans voiles, fans cordages. Il ne prendroit pas plus de fix pieds d'eau : un enfant le feroit manœuvrer.

L'inventeur de ce bâtiment eft un homme de génie, très-pauvre, le gouvernement ne l'encourage pas, & fon vaiffeau refte en carton.

Il eft étonnant, le très-grand nombre d'inventions qui, faute d'encouragemens, reftent dans le porte-feuille de leur auteurs. Le génie n'eft nulle part affez payé.

Fontenelle a dit : *Si j'avois toutes les vérités dans la main, je ne l'ouvrirois pas pour les donner.* Fontenelle avoit raison ; le monde est un malade ingrat, qui bat & mord sa garde qui lui offre un bouillon.

MENDIANS.

BEAUCOUP de gens croient que la misère est un état, & que tel homme est fait pour mendier, comme tel autre est né pour devenir capitaine des dragons, ou général des Capucins.

Je n'entends rien à la fatalité, à la prédestination, à l'harmonie pré établie ; mais les Espagnols devroient avoir, quoi qu'il en soit, des hospices pour leurs mendians. Il est affreux de rencontrer des malheureux qui n'ont point de bras, d'autres qui crient la faim, d'autres qui vous montrent une plaie.

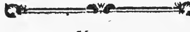
Sarragosse & Séville sont les seules villes en Espagne où il y ait des asyles pour les mendians.

J'ai parlé de l'hôpital de Sarragosse :

à Séville il y a trois hôpitaux, établis & dotés par l'infante Dona Isabella.

L'hôpital de Dieu le Pere est fort riche; les maisons de S. Isidore, S. Clément & Notre-Dame de Misericorde le sont beaucoup moins; mais elles le sont assez pour nourrir & habiller leurs pauvres, si ceux-ci veulent s'occuper.

On vient de construire à Cadix un théatre qui a coûté des sommes immenses; un hôpital eût coûté beaucoup moins à bâtir & à renter. Plus qu'un autre je suis amateur du spectacle, il m'en coûteroit de m'en passer; & très-volontiers néanmoins je m'abonnerois à ne plus voir de comédies, sous condition de ne jamais rencontrer des pauvres.



MIEL.

VIRGILE & S. Augustin, qui aimoient le miel à la folie, vanterent beaucoup le miel du mont Hibla : jamais je n'ai goûté de ce miel fameux ; mais je doute qu'il soit meilleur que

celui de Madrid. Ce miel eſt excellent; on en envoie en préſent à ſes amis, à ſes parens, comme nous leur envoyons en France du beurre de Bretagne & des pâtés de Perrigueux.



FOIRES. BOUFFONS. GRANDS-D'ESPAGNE.

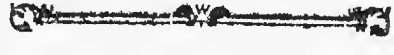
LEs foires en Eſpagne ſont très-peu conſidérables, on n'y trouve jamais que de gros draps, de groſſes toiles, du menu bétail, des *eſparbilles* (1), des ſabots, de la corde & du grain.

L'uſage des bouffons n'eſt point aboli. On en rencontre pluſieurs à la cour; le duc de Médina-Celi en a un, le duc d'Albe en a deux : on les dit tous les trois fort plaiſans.

Les grands-d'Eſpagne ne ſont pas ce qu'on croit en France, d'où on les voit de loin; il faut les voir ici, & dans les différens *ſitios*; & perſonne

(1) Souliers de cordes, & que l'on porte dans quelques provinces d'Eſpagne.

ne leur enviera le privilege qu'ils ont de parler au roi sans avoir le chapeau bas.



Arbres Généalogiques.

C'est un plaisir de voir dans toutes les chambres des gentils-hommes de Madrid l'abre généalogique de leur famille, buriné sur une grande feuille de vélin ; on trouve cet arbre taillé, émondé, sans mousse, sans bois mort, sans aucune branche pourrie. On voit toujours à la tête de cet arbre généalogique un ministre-d'état, un général, un amiral, &c. Jamais il n'est question de l'humble artisan ou du laboureur qui a donné naissance à cet homme illustre dont on prétend descendre ; on diroit que le fondateur de la maison n'a jamais eu de pere, & souvent le plus honnête homme de la famille est quelquefois compté pour rien.





CLERGÉ. MAISONS. ASYLES. ANECDOTE.

LE clergé a beaucoup moins d'empire depuis quelques années. Le nombre des couvens diminue. Il eſt défendu depuis quatre ans de recevoir aucun novice ſans permiſſion. On compte en Eſpagne cinquante mille moines ; on en a compté le double. Le nombre des religieuſes diminue tous les jours.

Preſque toutes les maiſons ſont de briques : le dehors eſt orné de peinture ; cet ornement paroît bizarre. Les fenêtres ſont garnies de jalouſies & de grilles de fer.

Il n'y a que deux égliſes à Madrid qui aient conſervé le droit d'aſyle : là les voleurs & les aſſaſſins ſont en ſûreté ; ils demeurent dans une chambre au haut de la tour : c'eſt le ſonneur ou le ſacriſtain qui les nourrit, & les dévots paient leur penſion.

Il y a quelque tems que l'ambaſſadeur de France ſe plaignoit que le prince des Aſturies lui parloit eſpagnol.

En quelle langue, demanda le prince, le Dauphin parle-t-il à l'ambaſſadeur d'Eſpagne?... En françois... Eh bien, puiſque l'ambaſſadeur de mon pere a appris le françois, que l'ambaſſadeur de France apprenne l'eſpagnol.

SOCIÉTÉS.

QUAND on arrive avec des lettres, on eſt bien reçu par-tout, des dames s'entend, car les eſpagnols n'accueillent perſonne ; mais leurs femmes en revanche ſont ſi aimables, aiment tant les étrangers, les reçoivent ſi bien, qu'on ne regarde pas les maris, & qu'ils ſont là comme des meubles.



FRAISES.

ON s'eſt beaucoup moqué de l'uſage des fraiſes ou *godilles* ; on ne ſavoit pas que les eſpagnols les inventerent pour cacher les goîtres auxquels ils ſont fort ſujets.

Hoffman, qui prétend que le goître eſt une maladie très-moderne, ſe trompe. Outre que Strabon & Tacite nous apprennent que de leurs tems il y avoit parmi les peuples des Gaules & de l'Allemagne un nombre infini de crétins, on lit dans Procope, que Domitien, qui avoit un goître, avoit inventé, pour le cacher, une ſorte de hauſſe-col, qui lui couvroit les oreiles, le col & le bas du menton.

Le prince-évêque de Sion devroit bien engager les habitans du Valais à porter des hauſſe-cols coupés ſur le modele de celui de Domitien; alors on ne verroit plus à S. Maurice, à Pſin, à Leuck & dans tout le Valais, ces goîtres énormes qui font peine à voir, & qui ôtent l'appétit.





ENTERREMENS.

IL eſt ordonné par un nouvel édit, d'enterrer hors des portes; mais les curés, pour ne pas perdre leurs honoraires, pour faire leur cour aux parens, continuent d'enterrer dans les égliſes, & viennent pendant la nuit exhumer le cadavre, qu'ils vont porter au cimetiere, pour obéir à la loi.

Nous avons perdu l'ancienne habitude de brûler les morts; il feroit à ſouhaiter que cet uſage précieux pût renaitre parmi nous. Outre que l'idée de la putréfaction ajoute à l'horreur que la mort nous cauſe, outre que cette idée aide à nous conſoler des perſonnes que nous avons perdues, il ſeroit bien doux de pouvoir conſerver leurs cendres, d'avoir toujours ſous les yeux, de porter dans ſa poche, & de pouvoir de tems en tems coller ſa bouche ſur les triſtes reſtes de ce que nous avons le plus aimé.

Je donnerois cent louis, ma bague, ma montre, & beaucoup d'autres

chofes pour avoir dans ma bonboniere les cendres de ma mere; je les préférerois mille fois à fon portrait, qui n'eft pas *elle*, qui ne lui reffemble point, & que je ne peux pas porter fur moi.

FIN.

TABLE

De la II Part.

HISTORIENS. Page	1
Mules.	2
Observations particulieres.	3
Edit du Conseil, Ordonnances de Police.	14
Antiquités.	15
Imprimeurs, Libraires.	17
Les Cafés.	19
Soies.	20
Tables d'hôte.	22
Chevaux.	23
Cheminées.	24
Etat militaire d'Espagne.	25
Huille.	27
Contrefacteurs.	28
Chasse.	31
Grands chemins.	32

Evêques. 34
Jours malheureux. 36
Les Rogations. 38
La Ducheſſe d'Albe. ibid.
Finances. 39
Suicide. 41
Cabinet. Derniere guerre. 42
Pélerinages. 46
Des Petits maîtres. 47
Complimens. 49
Veille des grandes Fêtes. 50
Cachots. 51
Académies. 52
Eſcrocs. 53
Médecins. 54
Croix. 55
Religieuſes. 56
Lettres de Cachet. 58
Cierges. 59
Vieillards. 60
Temples. 61
Police. 64
Domeſtiques. 65
Auberges. 66

Vin.	69
Colleges.	70
De la Siefte, ou Méridienne.	71
Hôpital général.	73
Landes.	74
Legumes.	75
Avares.	77
Guitare.	78
Mariages.	79
Fleuves.	81
Danſe.	83
Flagellans.	84
Manuſcrits.	ibid.
Voile.	85
Ce Matin.	86
Jugemens de l'inquiſition.	87
Le Prado.	89
Notre Dame d'Atocha.	90
Des Ordres.	91
Ames du Purgatoire.	93
La Place-Major.	94
Galions.	95
Charges.	ibid.
Oile le Peuple.	96

Gouteux. 97
Sobriété des Espagnols. 98
Cordeliers. ibid.
Vaisseaux. 99
Mandians. 100
Miel. 101
Foires. Bouffons grands d'Espagne. 102
Arbres généalogiques. 103
Clergé. Maisons. Asyles. Anecdote. 104
Sociétés. 105
Fraises. ibid.
Enterremens. 106

FIN de la Table de la IIe. Part.


UNIVERSIDAD DE SEVILLA
600702003